

# Jean-Paul Damaggio avec la complicité involontaire de Renaud Jean

## MA BIEN CHÈRE BELLE

### Deuxième partie

#### Le séjour à l'île d'Yeu

#### Mardi 30 avril

Nous sommes partis de Baillet, avant-hier matin, et nous sommes arrivés au Fort de la Pierre-Levée aujourd'hui à 13 h. Quand je dis "nous" ça veut dire - et ça sera le seul point positif du déplacement - les mêmes qui étions à Baillet. Du Château au Fort, quel progrès !

La colonie de vacances se poursuit en un lieu encore plus suggestif. D'ailleurs on nous assure que le Fort a servi l'an dernier à héberger des jeunes d'écoles privées. Quand je t'aurai brossé le tableau des lieux, tu jugeras combien cela paraît impossible.

D'abord, ma chère Belle, quelques mots des derniers instants que je viens de vivre. La traversée a duré une heure et demie et a été très belle – du moins pour moi. Je te parle de traversée, comme si tu savais où se trouve le Fort ! Tu ne peux deviner que nous sommes sur l'île d'Yeu à moins que tu ne te sois jetée, avant de me lire, sur la nouvelle adresse que je t'indique au bas de la feuille. Donc, nous avons goûté aux plaisirs de l'océan, ce qui ne va pas nous arriver au Fort où nous sommes enfermés comme des moines (la mer n'est pas loin mais invisible).

Vu l'éloignement qu'un responsable du pays (une Eminence éminente) a mis entre toi et moi, tu ne pourras venir me voir qu'aux vacances de Pentecôte. La visite projetée pour après-demain, je l'ai vue tomber dans l'océan au moment où d'autres y vomissaient leurs tripes. Un projet qui tombe à l'eau ça fait toujours de la rage dans mes nerfs et quand ce projet s'appelait une de tes visites, j'ai eu envie de taper sur le mauvais sort.

En débarquant sur l'île, j'ai remonté le ressort de l'amour et je me suis préparé à t'inviter à prendre tes dispositions pour faire un nouveau voyage jusqu'à moi. Je t'indiquerai aussitôt que possible les conditions pratiques des visites : j'espère par exemple qu'elles pourront se cumuler pour t'éviter un déplacement pour une seule heure de retrouvailles.

Après le ressort de notre amour, devine lequel j'ai appelé de mes vœux ? L'amour maternel ; je ne t'apprends rien. J'écrirai à ma mère que je me suis rapproché d'elle, même si c'est contre ma volonté. Comme tu ne pourras passer sur l'île qu'aux vacances, envisage un vrai voyage par Bordeaux et essaie de t'arranger pour aller à Samazan tout lui expliquer de vive voix.

De t'avoir écrit ces quelques lignes, ça va déjà mieux et je commence à comprendre les raisons du transfert : mes geôliers m'offrent gratuitement les moyens de nouveaux récits ! Ma chère Belle... Baillet te devenait trop familier ! Ici, j'ai tant à te raconter que je vais pouvoir y rester au moins deux mois et sans compter que tu gagnes une bonne raison de faire du tourisme, même si d'autres, en guise de "tourisme" cherchent un front. En choisissant une écriture un peu ironique, je jubile comme un gosse d'école privée qui débarque sur une île Dieu dotée d'un port plein de bateaux et d'un horizon chargé de vaisseaux.

Après t'avoir mentionné voici quelques jours, la différence entre un roman et la vie (seul dans le roman la vie peut commencer en connaissant la fin) voici la différence entre le gosse en colonie et nous : lui, il connaît la date qui clôturera son séjour mais pas nous. A défaut d'heure de départ, comme j'ai les dates de tes vacances, je sais presque celle de ton arrivée. A bientôt ma chère Belle. Je t'embrasse très fort.

#### Mercredi 1 mai

Ma chère Belle, si je persistais dans l'écriture de ma note optimiste, ce serait un mensonge, et même un gros mensonge. Tout va mal ici, mal à un point tel qu'avant même de remplir ta page quotidienne, j'ai écrit au Président du Conseil en personne. Je lui ai passé en revue tous les inacceptables manques de notre nouvelle prison parce que je ne peux pas croire qu'il en a connaissance. A Baillet les **Indésirables** avaient des difficultés pour m'isoler : ici les **Astreints** ne peuvent même pas y penser : trente-quatre dans une chambre de douze lits. Pas de chaise. Pas d'étagère. Pas de lavabo. Pas de réfectoire. Pas d'espace. Et l'eau ! A Baillet, elle nous manquait pour les salades, ici elle nous manque pour nous-mêmes ! Monsieur Daladier a eu droit à une longue

lettre qu'il va, je le crains, jeter à la poubelle à moins que quelqu'un ait le devoir de le faire à sa place.

Je lui ai rappelé : « Je renouvelle ma protestation Monsieur le Président du Conseil. Je me réserve pour l'avenir mon droit à engager toute action en vue de la révision d'un procès qui s'est terminé par une condamnation qu'aucun de mes actes ne justifiait ». Quel sera le résultat ?

*Milodious*, serions-nous les détritrus du pays ? Au Président du Conseil, je lui ai même posé la question de pouvoir travailler, hors des remparts, quelques coins de terre actuellement en friche. Il va me prendre pour un fou. Comme les métayers qui doivent quitter leur terre, nous avons dû abandonner notre jardin de Baillet sans même savoir si d'autres prendront le relais. Il nous a fallu tout laisser avant de pouvoir profiter de la récolte. Cela ne nous a pas découragé, au contraire : nous voulons des outils pour encore et encore bêcher, pour ainsi creuser le temps. Ma Belle, je sais, espérer à nouveau en la création d'un lieu propice au jardin, c'est admettre que nous sommes là pour plusieurs mois, ce qui serait une catastrophe. Nous n'admettons rien si ce n'est que l'oisiveté va nous détruire.

Tu veux, ma Belle, que je recommence le couplet sur la seule peur que j'ai depuis mon emprisonnement, à savoir la crainte du désespoir ? Je me refuse à répéter mentalement la mort qui ne se produit qu'une fois dans la vie. Je n'aime répéter que les joies. Tiens, l'amour de l'amour, ce serait de la récurrence ? Je dis ça, parce que ça existe, les hommes qui croyant aimer quelqu'un n'aiment en fait que l'acte d'aimer. Je les plains.

Les autorités du Fort peu responsables de l'état des lieux tentent d'apporter quelques améliorations : nous aurons une lampe dans la chambre, les ouvriers du bois pourront fabriquer tréteaux, bancs, et bientôt des étagères accueilleront nos effets. J'ai immédiatement demandé le droit de monter sur les remparts pour agrandir notre espace vital. Ce droit a été accordé. Comprends ma belle que les remparts sont constituées d'une vaste zone en herbe qui constitue le toit des bâtiments.

Qu'est-ce qui motive de si dures conditions de détention ? Nous sommes des hommes irréprochables aussi bien dans nos pensées que dans nos actes. Plusieurs ont de la famille, d'autres sont malades et nous voici loin des nôtres, loin des rares moments de joie que pouvaient nous apporter les visites. Plusieurs d'entre nous n'aurons pas les moyens matériels pour recevoir leurs épouses jusqu'ici. Tout ça, ma Belle - et tu sais comme j'y pense ! - en guise de cadeau d'anniversaire ! Je n'oublie pas que le 4 mai tu auras 58 ans et je me dis que peut-être tu liras ma peine présente en cette occasion symbolique ! Que me réserveras-tu de mieux pour mon propre anniversaire ? Je t'embrasse avec plus de force que jamais et dans le cœur une immense tristesse, comme si je voyais tomber de la grêle sur des feuilles de tabac.

Pourtant, misère, sans prendre modèle sur plus malheureux que nous, comment, à moins d'être égoïste, ne pas penser à tous ces gens qui vivent des malheurs plus graves que les nôtres ? Je pense à eux ni par charité ni pour me consoler mais par obligation : j'en connais autour de moi sur qui je voudrais pleurer.

## **Jeudi 2 mai**

Puisque le capitaine nous donne l'autorisation de monter sur les remparts j'en profite pour t'écrire de haut, le regard fixé sur la forêt avoisinante. Au loin je devine mentalement l'océan et comme la sœur Anne qui ne voit rien venir, je crains de ne pouvoir t'apercevoir de si tôt.

Pour tenter de reprendre les habitudes du mois d'avril, les équipes de travail se reconstituent et je t'envoie un brin d'optimisme à défaut de muguet : inutile de m'envoyer de l'argent mais porte-moi tout de même mille francs pour Pentecôte. Je te prie aussi de voir si ma mère n'en a pas besoin car celui venant de la culture du tabac doit être loin.

Je t'écris "la culture du tabac" et aussitôt une avalanche d'odeurs m'emporte en mon enfance. Tu vois, ma chère Belle, c'est par la culture du tabac que j'ai appris la politique car c'est une culture politique. Elle obéit aux lois de 1816, 1835, 1836, 1872, 1892. Tout n'est que règlement : pour déclarer les superficies à la mairie et y obtenir le permis de planter, pour attendre les graines des agents du service des tabacs, pour les prix, les qualités... Une agriculture collectiviste avant la lettre ! Les odeurs venaient dès la naissance de la plante, dans les semis sous les châssis de toile où les jeunes pousses étaient abritées des gelées, des intempéries et autres effets de la nature. Même les dates de repiquage (entre le 15 mars et le 30 juin) et de transplantation (entre le 10 juin et le 1<sup>er</sup> juillet) étaient fixées par décret ! Pas question de semer autre chose que les graines officielles (le plus souvent chez nous du *Virginie* ou du *Duriac*). Toutes ces obligations pouvaient apparaître comme une limitation de la liberté paysanne sauf que le cultivateur se rattrapait puisqu'il s'agissait d'un travail minutieux pour la préparation de la terre, la présentation du champ, le soin aux pieds de tabac et au moment du séchage. Labourer, herser, fumer, mettre des engrais, surtout du sulfate et du nitrate de potasse, tant de peine, ma Belle... Et pour ceux qui avaient peu de terre, on conseillait un

travail à la bêche pour atteindre la qualité ! La qualité se mesurait à la combustibilité des feuilles : il fallait qu'elles restent allumées le temps qui sépare, chez le fumeur, deux aspirations raisonnablement espacées soit trois minutes parce qu'on parlait en terme de pipe et non de cigarette. Les odeurs nous suivaient jusqu'à la fin, dans le séchoir et surtout au moment de la fabrication des manques. Au total, au début du siècle, le Lot-et-Garonne produisait mille tonnes de tabac. Le mot "manque" je le manipule avec délicatesse et même avec tendresse. Je me rends compte que je n'avais pas eu l'occasion de l'écrire depuis des années. Au dernier Congrès des planteurs de tabac où, en 1938, j'avais fait une intervention, je ne me souviens pas l'avoir employé. De toute façon, je ne peux penser à un tel Congrès comme aux odeurs de mon enfance !

Puisqu'au Fort de Pierre-Lévéé les équipes se constituent, que le tabac suive sa croissance et nous notre décadence. Les équipes n'existent ici que pour forcer le destin car en réalité, nous n'avons ni vêtements, ni chaussures, ni outils. Jardiner avec les mains ne mène à rien. Je te précise, ma belle que nos gardiens sont logés à la même enseigne. Pas plus que nous, ils ne dorment dans le moindre « sac à viande » aussi, afin d'éviter le froid, nous conservons sur les paillasses et sous l'unique couverture, les vêtements indispensables. Le froid... je te parle du froid ? Un simple détail ! Le mal qui nous ronge s'appelle l'humidité alors qu'on manque d'eau !

Trêve de tristes bavardages. Voici quelques suggestions concrètes. Pour venir me voir, prends le train Paris-Nantes. De là, en car, vas jusqu'à Fromentine où tu embarqueras pour l'île d'Yeu. Un beau voyage avec quelques surprises puisque tout retard du car te faisant rater le bateau, ça t'obligera à passer une journée à Fromentine pour attendre le suivant. Tu visiteras les lieux et ainsi le Centre de Surveillance accroîtra les bénéfiques d'hôteliers qui deviendront les ardents défenseurs de notre maintien en prison. Je t'embrasse très fort.

### Vendredi 3 mai

Nous vivons. Moi-même, je vis. Dans le bruit. Dans la bruine. Dans le noir tous les soirs. Dans le sale. Dans le sel. Nous déjeunons. Moi-même, je déjeune. De si peu. Ah! les rêves de cordon-bleu !

Pour le moment, à 16 h 30, je balaie. Je balaie le sel, le sale, le noir, le bruit et la bruine. Je balaie de rage sur une longueur de 20 m et une largeur de 8 m. Ce vaste endroit représente notre chambre située sous le glacis du Fort, un lieu idéal pour nous protéger de bombardements bien ajustés et entretenir une menaçante humidité. Malgré notre manque d'eau, avec Béchard je suis allé laver le linge ramené de Baillet. Nous avons peur des uns et des autres et surtout de nous ici, pris comme des rats entre quatre affreux murs. Tu sais, ma Belle, Béchard il a été paysan comme moi, un paysan du Sud-Est et plus exactement du Gard. Son Anduze est mon Marmande et son Ledignan mon Samazan. Il aime raconter le moment clé de la guerre des Camisards qui se serait déroulé à Anduze. Jean Cavalier, un des chefs, fils de paysan né à côté d'Anduze rencontra le 24 mai 1704, dans ce village, l'autre chef, le pur et dur : Rolland. Ils avaient à discuter du "compromis" que Cavalier avait négocié avec les Eminences. Le jeune chef voulait en finir avec la guerre mais il se fit rouler dans la farine par la puissance éblouissante des Pouvoirs. Il ne cherchait pas à gagner du galon dans l'armée officielle puisque après la découverte du mauvais coup organisé par des amis du roi, il gagna Londres et se trouva dans les armées étrangères. Il n'était pas un traître mais fut considéré ainsi.

Rolland, le jour de la rencontre d'Anduze lui tourna le dos ainsi que la très grande majorité des Camisards qui pourtant le vénéraient peu de temps auparavant. D'un côté, l'étalon blanc de Jean Cavalier, de l'autre, la jument aubère de Rolland. Face à face, deux symboles : le blanc du premier servant à montrer l'éclat dans le combat (attention, Cavalier n'était pas du genre à économiser sa peine dans les batailles) et de l'autre un mixage de deux couleurs qui, loin d'idées hésitantes, signifiait une manière de passer inaperçu afin d'aller jusqu'au bout. Rolland alla jusqu'au bout, jusqu'aux boues, jusqu'au sacrifice final, celui de sa vie. Dans son exil, Jean Cavalier alla jusqu'au bout, jusqu'aux grandes luttes contre les armées royales françaises avec dans le cœur, une inguérissable nostalgie pour ses gardons. Aucune comptabilité ne révélera les énergies populaires neutralisées par les Eminences et assassinées par les Obéissants.

Ma chère Belle, tu le sais, le combat des Camisards reste d'une étrange actualité car aujourd'hui encore, nous sommes loin de la liberté de conscience même au pays de la Grande Révolution qui doit tant aux Camisards. Avec Béchard, nous avons des discussions vastes. Il se demande de quel côté se serait-il placé en 1704 ? Du côté de Cavalier ou du côté de Rolland ? Il connaît la réponse mais a peur de reconnaître qu'il aurait été du côté de Cavalier : la peur de passer pour un traître rend traître, comme la peur de la peur rend peureux.

A revenir sur l'île, je peux, ma Belle, te donner le résultat de mon enquête réalisée pour le journal local, **le Phare**. J'ai relevé les caractéristiques militaires des 124 prisonniers qui se retrouvent dans le Fort. Titulaires de la carte de combattants : 82. Blessés en 14-18 : 38. Titulaires

de la légion d'honneur : 3. Titulaires de la médaille militaire : 15. Croix de guerre : 44. Réformés dont quelques grands mutilés : 19. Il ne s'agit là que du « bénéfice » de l'âge, bénéfice qui n'interdit pas aux 71 pères de famille (un nombre étrangement faible) d'avoir, sur 212 enfants, 56 d'entre eux actuellement aux armées. Voilà les dangereux brigands que le gouvernement de la France a transportés en grand secret sur une île !

Tant de tracas ne peuvent me détourner de la vie politique. Les lettres que je t'ai envoyées depuis notre séparation et dans lesquelles je t'ai souvent parlé des événements internationaux sans jamais rien cacher de ma pensée, complétées par celles que j'ai adressées à de nombreux hommes politiques, et par ma déclaration devant le tribunal, résument parfaitement ma position politique : ne rien abdiquer de mes idées et consacrer toutes mes forces à la défense du pays. Dans les épreuves qui s'abattent sur nous, plus que jamais, j'ai la consolation de n'avoir rien à me reprocher mais d'avoir vu juste.

Tu m'as suggéré ma Belle, d'amener toi-même, ma mère, jusqu'au Fort. Bonne idée surtout que, j'y pense à l'instant, tu pourrais emmener en même temps la femme de Philippot. Avec en tête, ce rêve de grande réunion de famille, je vais pouvoir m'endormir avec le sourire. Je t'embrasse très fort.

### **Samedi 4 mai**

A recommencer le jardinage, j'ai l'impression de devoir répéter aujourd'hui, mes lettres envoyées de Baillet. Sauf que depuis l'autre jour nous n'avons pas acquis le moindre outil et qu'en conséquence je ne peux bêcher comme auparavant. Usant d'un pic de terrassier pour percer la terre, je t'avoue, ma Belle, que son poids cause encore des tremblements à mes mains ! Seul Racamond avait à peu près ce qu'il fallait. A croire qu'il prépare un recyclage en prévision de notre libération ! Je dirai comme dans Maria Chapdelaine, que nous avons « fait de la terre ». Cette expression me revient car, à la différence du jardin d'où nous venons, ici, notre première action consiste à défricher. Le roman de Louis Hémon présente un combat entre le sédentaire et le pionnier, un combat qu'avant cette lecture je réduisais à un affrontement entre campagne (lieu du sédentaire) et ville (lieu du pionnier). Rien n'est aussi simple. Tout en étant paysan, le père de Maria appartient à la race des pionniers, à la race de ceux qui veulent aller toujours plus loin alors que sa femme aurait voulu s'enraciner en un lieu. A l'inverse, en ville, des bourgeois restent dans leurs pantoufles et s'accrochent à leur demeure, pendant que d'autres chantent la quête infinie de nouveaux horizons. Le suffrage universel a été une victoire des immobiles sur les autres ce qui explique son succès parmi les paysans sédentaires qui, depuis longtemps, n'ont que peu de terres à défricher. Pour se faire élire, une des meilleures garanties consiste à vivre au cœur de relations sociales stables d'où la faible présence d'ouvriers parmi les élus : ils sont trop souvent obligés de partir pour suivre leur travail. Ce combat entre le désir d'avoir un « chez nous » et celui d'aller à l'aventure traverse le cœur de la bonne Maria, une des rares héroïnes paysannes de la littérature. Contre la possibilité de rejoindre les Etats (les USA) où les enfants oublient les chansons traditionnelles, elle choisira de fonder un foyer comme le fit sa mère : un foyer en pays de connaissances.

Bref, dans le Fort, nous défrichons à l'inverse des pionniers : nous voulons rendre à la culture une terre enfermée entre quatre murs. « Faire de la terre » signifiait pour Samuel Chapdelaine : vaincre des terres vierges. Nous voulons seulement vaincre des ronces et tuer le temps.

Je n'aurai pas pris conscience du sens réel de l'expression « faire de la terre » si, après l'avoir évoquée en maniant le pic, un ami ne m'avait apporté la référence : « Faire de la terre ! C'est la forte expression du pays, qui exprime tout ce qui gît de travail terrible entre la pauvreté du bois sauvage et la fertilité finale des champs labourés et semés. Samuel Chapdelaine en parlait avec une flamme d'enthousiasme et d'entêtement dans les yeux. C'était sa passion à lui : une passion d'homme fait pour le défrichement plutôt que pour la culture ».

Je profite du livre du Canadien Français pour retrouver cette autre évocation fondamentale : « C'était commencer ainsi une de ces conversations de paysans qui sont comme une interminable mélodie pleine de redites, chacun approuvant les paroles qui viennent d'être prononcées et y ajoutant d'autres paroles qui les répètent ».

Cela ne renvoie-t-il pas à un style ?

Dans ce livre, l'auteur s'attarda sur la grande question de la liberté. A la mère, qui trouve la campagne sans « boss », le jeune citadin répond qu'elle, et tous les autres travailleurs de la terre, se doivent d'avoir des animaux pour vivre, animaux dont ils deviennent des serviteurs : « La vérité, c'est que ce sont les animaux qui vous tiennent. Il n'y a pas de « boss » dans le monde qui soit aussi stupide qu'un animal favori. Quasiment tous les jours ils vous causent de la peine ou ils vous font du mal... » Or, quasiment tous les jours, les animaux qu'il évoque, apportent aussi joies, plaisirs et sens à la vie. Le paysan parle avec ses bœufs et son cheval ; il y gagne une voix forte, celle d'un véritable orateur, quand, comme c'est le cas en France, il se lance dans l'action syndicale ou politique. En

prison, à partir d'une expression on peut bâtir une conversation. Pensons à « payer cash » ou « c'est pas pire ! ». Ma Belle, irons-nous au Canada, un jour ?

Je lis toujours les journaux et je tiens à te communiquer un texte de Kerillis publié dans **L'Epoque** du 2 mai : « Nous n'étions pas prêts ? Les Malheureux ! Mais nous étions davantage prêts en septembre 1938 qu'en septembre 1939. L'année que nous avons employée à améliorer nos moyens matériels ayant été utilisée par l'ennemi avec beaucoup plus d'avantages. Nous étions plus prêts puisque la ligne Siegfried... n'existait qu'à l'état préliminaire. Nous étions plus prêts puisque nous disposions au cœur de l'Europe d'une colossale forteresse protégée par des montagnes et une ligne Maginot occupée par 40 divisions d'élite, disposant de 1500 avions, d'aérodromes incomparables, d'une force industrielle de premier ordre avec des usines Skoda à la base. Nous étions plus prêts puisque la Russie était alors à la tête du mouvement de résistance, à preuve l'attitude de nos moscoutaires, et que l'Allemagne n'aurait pas osé – la suite l'a prouvé – attaquer de front la Russie et l'Occident. Au reste, ce n'est pas parce que nous n'étions pas prêts que nous avons cédé. C'est parce que nous n'avons rien compris. Nous avons cru au « bon » Hitler ». Sur ce beau texte de Kerillis, je t'embrasse très fort.

### Dimanche 5 mai

Cette fois, tant que ma mémoire est fraîche, je vais te raconter mon voyage de Baillet à l'île d'Yeu. Il le faut absolument, même si le vent tente de me déloger de ma position sur les remparts, même si le froid tente de bloquer ma main.

Départ de Baillet à 14 h 15. Direction Paris. Premières manœuvres à Juvisy. Nos regards cherchent le moindre indice concernant la direction prise car personne n'avait rien pu nous en dire. A nos wagons, s'accrochent des wagons contenant des condamnés de droit commun (drôle de formule) menottes aux poignets. Nos gardes avaient également des menottes à notre intention mais ce petit « extra » nous fut cependant épargné. Brétigny, Etampes. Notre émotion s'atténue. Il semble que la direction Marseille ne soit pas la nôtre. Il ne nous reste qu'à attendre le croisement d'Orléans où il existe la possibilité de nous diriger via Limoges et Toulouse, jusqu'à Port-Vendres. Soulagement immense à Orléans. L'Algérie ne sera pas pour nous. Nous voici à Blois. Deux heures d'attente suite à diverses manœuvres que nous avons suivies avec beaucoup plus de détachement que celles de Juvisy. Le mardi matin à 5 h, les lumières de Nantes se montrent à l'horizon. Là, tout le monde descend. Une marche à travers la ville nous conduit devant un endroit où, l'an passé nous étions arrêtés ensemble pour faire de l'essence. La Vendée était-elle notre destinée ? *Se continuará mañana.*

Oui, ce récit, je le continuerai demain car malgré mes fermes décisions de tout à l'heure, je dois en rompre le fil. Le vent, décidément pénible, me renvoie vers mes amis.

Nous sommes donc ici, entre quatre murs à l'épaisseur phénoménale. Dans la cour se joue une partie de ballon endiablée. Je crois qu'ils appellent ça le Bolley-Bool. Sur les bords, sèchent (ou du moins tentent de sécher) les paillasses, les chaussettes, les flanelles et les chemises. Un chien, car ici aussi nous avons un chien (mais pas d'âne : que deviens-tu pauvre Charlot ?), va d'un groupe à l'autre. Il s'amuse avec les lapins que l'équipe de bois à débusqué en faisant griller les ronces qui bordaient les remparts. Petit à petit se créent des habitudes, des repères, des règles. La vie s'organise.

Puisque le soleil darde à nouveau ses rayons, voici l'instant idéal pour reprendre le pénible récit de notre arrivée ici. De Nantes, nous nous dirigeons vers Fromentine et arrivés dans cette petite ville, nous montons sur le bateau. Une mer assez dure fait bientôt des victimes dans nos rangs et parmi les gardes mobiles. Le terrien que je suis s'est bien tenu : pas l'ombre d'un malaise. Le bateau **Insula Oya** (L'île d'Yeu) est excellent et rapide. Son arrivée est la seule distraction des habitants de Port-Joinville. Leur haie borde les deux côtés des rues. Foule réservée et par moment moqueuse. J'ai vu une femme sourire de nos grands mutilés. Il paraît que la population, insuffisamment informée, nous prenait pour des repris de justice. Dans ce cas, évidemment, un grand bandit traînant sa jambe désespérément ne pouvait que prêter à sourire. Nous avons protesté d'où la rédaction de l'article pour **le Phare**. Je sais que **La Dépêche du Midi** du 4 mai a mentionné l'événement avec exactitude évoquant les noms de Duclos, Philippot, Racamond et le mien. Ma mère a dû lire l'information sur ce journal. Pour le moment, à la lecture des lettres reçues, ce brusque changement ne semble pas trop la perturber.

Je t'embrasse très fort.

### Lundi 6 mai

Je vais revenir à la description de notre vie ici. Côté jardinage, nous avons une bêche droite, une bêche recourbée (*le trenque* comme nous disons à Samazan) et deux pics de carrier. Ça ne suffit pas pour que je participe, ni d'ailleurs pour que vive un groupe de travail de la terre. Avec mille

regrets, nous allons devoir laisser le jardin. Comme, ma Belle, tu sais très bien le bonheur que je pouvais retirer de l'action de bêcher, je n'insiste pas sur le désagrément. Vais-je, comme compagnons, retrouver les oiseaux ? Moins nombreux qu'à Bailllet, ils se manifestent surtout sur les remparts. Dans la meurtrière du bastion où je t'écris, il existe un nid de rapace paresseux avec cinq œufs rouge brun. Sur la face du rempart qui borde la cour intérieure, je sais un nid de rouge-gorge. On y trouve trois petits bien vivants. Hier j'ai suivi longtemps le manège du père et de la mère. Le rouge-gorge ne niche pas dans le Sud-Ouest car nous ne l'y voyions que l'hiver. Ici il est sans doute à son aise en toute saison. Quand on le regarde bien, on s'aperçoit que le rouge arrive jusqu'au tour des petits yeux : est-ce le clown des animaux ? Je ne sais plus si La Fontaine en parle dans ses fables mais le sujet mériterait une morale. J'écoute aussi le roucoulement des tourterelles. Je pense à des histoires d'oiseaux blessés. A la campagne, on entend toujours des histoires d'oiseaux blessés. Les Amoureux des villas et des champs ne jouent pas dans le même registre.

En 1914 j'ai été un oiseau blessé ce qui, en tant qu'infirmière, te permit de m'approprier à l'hôpital d'Agen. En 1915 nous sommes devenus les tourterelles que j'entends encore. En quelques mois tu as fait du paysan doté du certificat d'études un enseignant d'espagnol ! Il a fallu une guerre pour faire notre bonheur ! je t'aime ma Belle mais la guerre je la hais toujours.

Je te remercie de m'avoir envoyé ma première intervention à l'Assemblée nationale en 1922. Les hargnes de l'époque me provoquent plein de frissons. « On sent planer sur tout ce débat la hantise de la défaite dans la prochaine guerre... Votre armée vous ne l'édifiez que pour empêcher la défaite ». Mon diagnostic avait quelques sens... et mes propositions respirationnelles : « Ne plus penser en patriote mais en homme dans une conférence internationale ». Le futur n'était pas encore écriqué. J'ai accusé ainsi mes adversaires qui s'acharnaient à me couper la parole : « le passé vous tient par les haines qu'il vous a transmises ». Que faisons-nous du passé, nous les révolutionnaires ? Table rase ?

En 1936, le PCF a pris un juste tournant patriotique ce qui nous imposa une recherche pour être d'autant mieux internationaliste mais nous ratons les rendez-vous que nous nous fixons. Tant pis ! Parmi les citations des pousse-au-crime, celle de Paul Bourget reste gravée en mon cœur : « La valeur éducative de la guerre n'a jamais fait de doute pour quiconque est capable d'un peu d'observation réfléchie ».

Le drame d'aujourd'hui tient dans le Traité de Versailles qui a semé les causes de conflits nouveaux. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi au cours d'une interruption j'ai crié comme un fou : « Ma famille, depuis des siècles et des siècles, travaille la terre de France ». Justification suprême de mon patriotisme ? Repliement sur mes bases à un moment où je me suis senti faiblir ?

Quoiqu'il en soit, j'admets aujourd'hui que la guerre présente doit se mener activement, sans pour autant me sentir différent du pacifiste de 1922. Encore cette fois, les blessés du champ de bataille découvriront qu'ils sont frères mais cette fois, ils ne défendront pas la même folie : contre la violence d'Hitler il faut répondre par la violence démocratique même si nos démocraties ont alimenté les raisons de la guerre. Quand l'heure n'est plus à lutter pour que le monde soit beau, il faut lutter pour qu'il soit moins pire. On ne sème pas le blé en plein été ! Je t'embrasse très fort.

## **Mardi 7 mai**

Je t'attends pour dimanche. Avec grande impatience. Je prépare ta venue. Avec grande minutie. J'ai acheté un guide de l'île pour me renseigner et te l'offrir à ton débarquement. Où que je sois, j'aime d'abord savoir où je suis. Le Fort a été désarmé en 1889 et pendant la guerre 1914-1918 a servi à emprisonner des civils allemands, autrichiens, hongrois. Il a 200 mètres de côté et se trouve bordé de fossés profonds d'une dizaine de mètres et larges d'environ vingt mètres. Nous avons droit au célèbre pont-levis qui fait rêver les écoliers. Dans les angles, des bastions assuraient un renfort de protection. L'île a neuf kilomètres de long et trois ou quatre de large. Le Fort est à mille deux cents mètres de l'agglomération principale, Port-Joinville, peuplée de mille deux cents habitants (quatre mille habitants sur toute l'île). Dans la chambre nous sommes toujours douze ce qui est bien mieux que dans d'autres, où ils sont vingt-quatre (on attend toujours ceux qui devaient nous rejoindre). Sur les douze, neuf ont plus de cinquante ans et sont tous amochés. Par les blessures de guerre, par la tuberculose ou par des opérations. Tu pourras mieux prendre conscience de cet ensemble de réalités sur place et repartir aussi rassurée qu'à Bailllet.

Comme je te l'ai sans doute écrit, j'avais envoyé deux lettres à ton frère Jean pour qu'il donne, à Samazan, quelques détails de la situation. Lorsque tu iras à Bordeaux il lui demandera ces deux lettres. Je n'ai pas d'autres documentations sur ma vie présente que ce que j'écris chaque jour. Je tiens beaucoup à la retrouver un jour. Jamais je n'insisterai assez sur cette question même si je connais ton sérieux. Je n'insiste pas par manque de confiance en toi, mais pour me répéter que je travaille encore avec d'autres (avec ta famille et ma mère) à un futur réjouissant où la justice deviendra juste et l'amour, amoureux.

Je me tourne une nouvelle fois vers les oiseaux pour compléter d'une manière amusante cette lettre sans joie. Catastrophe chez les rouges-gorges ! Hier soir le trou était vide. Les parents inquiets de la présence de tant de nouveaux voisins auraient-ils, par mesure de précaution, déménagé leur petite famille ? Comment l'auraient-ils pu ? Je me rassure en constatant l'absence du couple : si les petits avaient été mangés, ils seraient là à tourner autour du nid. Ce déménagement échappa de toute façon aux ordres du ministre de l'Intérieur des rouges-gorges ! Quant aux éperviers, ils ont abandonné leurs œufs.

Du côté des hommes, des nouvelles de Philippot qui, à défaut d'un traitement plus scientifique, a décidé de soigner ses pieds par des bains de soleil. Il a forcé sur la dose car ils sont rouges comme des écrevisses et deviennent enflés. Je reconnais bien là Philippot qui, comme moi, fait une confiance aveugle au soleil, l'astre bienfaiteur.

Je termine par une lecture. Les articles de Kerillis me paraissent, de là où je suis, toujours remarquables. Je ne sais comment il finira mais par contre je sais que je ne le soutiendrai jamais vu ses idées réactionnaires en matière sociale. Cependant, son franc-parler, ses connaissances en matière militaire, ses sources d'informations sérieuses, tout ça me plaît chez lui, et ses articles me paraissent les plus utiles pour comprendre la vérité du moment. Suite aux événements de 1934 André Suarès répondait à Kerillis (admiré par un membre de l'extrême droite, Georges Imann) : « Je ne suis pas plus hitlérien que je ne vous accuse d'être moscoutaire ». Drôle de Kerillis, toujours inclassable. Je t'embrasse très fort.

Je t'embrasse très fort.

### **Mercredi 8 mai**

Hier le soleil avait chassé le brouillard. Aujourd'hui le brouillard est le plus fort. Aussi longtemps que nous serons physiquement oisifs les jours sans soleil seront pénibles car nous ne savons où nous caser. J'aime autant ne pas y penser. Tu vois ma Belle, j'entame cette lettre par un sujet traditionnel : la météo. A la prison de la Santé, elle était devenue une abstraction. La cellule tue le temps dans tous les sens du terme.

Plus grave à présent. Nous ne nous verrons pas, de la Pentecôte au 14 juillet, sauf si le gouvernement se décidait à laisser jouer le sursis qui nous a été accordé par les juges. J'y tiens à ce sursis qui me fait rabâcher. Nous l'appellerons planche de salut ! Que se passera-t-il d'ici juillet ? Qui sait encore si sans sortir de notre cadre familial nous n'aurons pas alors, des sujets d'inquiétudes tels qu'il nous sera bien difficile de penser à nous ! Nous ne pouvons nous voir régulièrement et pourtant même de telles visites gardent une haute dose d'imprévu. A nos juges qui ont décidé d'un sursis inappliqué, la guerre ajoute son lot de surprises. Les enfants aiment les surprises (et parfois même celles de la guerre) mais pas ceux qui sont actuellement à la Pierre-Levée. Je te le rappelle nous sommes redevenus des enfants. Tous autant que nous sommes ici, nous voudrions avoir un futur tracé en toute clarté. L'ignorance dans laquelle nous sommes de la date de notre libération rend notre enfermement pire que celui des condamnés à quatre ans de prison ferme qui peuvent compter à rebours le nombre de jours insupportables. Nous, qui avons une condamnation moindre, nous ne pouvons même pas ! Alors appelons tout de même le sursis, une planche de salut !

Cet après-midi, un tiers des détenus est en promenade sur l'île. Ils rapporteront de beaux sujets de conversation, chose non négligeable.

Depuis mon arrivée je n'ai en somme rien fait et je n'arrive même pas à me lancer dans des lectures sérieuses. J'en suis à me « plonger » dans Ponson du Terrail ou autres romans policiers. L'équilibre établi tant bien que mal à Baillet entre travail et oisiveté demeure pour l'instant détruit par la disparition de tout travail physique. Je vais essayer de profiter de l'absence de beaucoup de détenus pour faire un peu de chimie.

Avec l'autorisation des visites de l'île, quelques autres améliorations partielles atténuent nos ennuis présents sans rien changer au problème fondamental : impossibilité de nous doter des conditions d'hygiène indispensable. L'hygiène passe aux yeux de beaucoup de gens du peuple pour une vertu bourgeoise, et aux yeux de beaucoup de paysans pour une prétention citadine. La pluie nettoie si bien ! Pour l'hygiène aussi, tu m'as appris la vie, et c'est maintenant une manie que les savants appelleraient une philosophie. Se laver, certains pensent que ça peut provoquer des maladies ! Or, laissez le corps à l'abandon et l'esprit en pâtira à un moment où à un autre. Je ne t'écrirai pas d'ici le douze puisque tu ne recevrais mon courrier qu'après ta visite. En attendant, comme d'habitude, je t'embrasse très tort.

### **Dimanche 12 mai**

J'ai reçu à 13 h la carte par laquelle j'apprends que tu ne pouvais pas venir. Je te croyais dans l'île depuis 11 h et tu étais toujours à Paris. Au même moment, la France se trouvait envahie, aussi, je

ne pouvais accorder la moindre importance à nos petites misères. Pourtant, que je t'attendais ! Je pensais que les fonctionnaires de l'enseignement seraient dispensés de la suppression des congés de Pentecôte. Ma déception, transformée par l'angoisse qui me prend et qui tient au commencement de la guerre, doit être la tienne. Tu te trouves, j'en suis certain, dans le même état d'esprit que moi : tu penses surtout aux plus malheureux qui peuvent apprendre d'un moment à l'autre un deuil irréparable, au pays, sur qui s'abat la plus dure des épreuves de son histoire, à notre pauvre humanité menacée à la fois du massacre le plus sanglant et de la pire des déchéances !

Vendredi, dès que nous avons appris l'offensive allemande (ce "nous" désigne outre les six députés ex-communistes à savoir Brun, Duclos, Dadot, Béchar, Philippet et moi, les syndicaux Racamond, Raynaud, Garcia, Becker, Finck) nous avons décidé de rédiger cette déclaration.

« Les militants signataires astreints à rester au C.S.S. de Fort de Pierre-Levée de l'île d'Yeu tiennent à préciser dans la présente déclaration leur position en face des événements actuels.

- Ils se refusent tout d'abord à considérer les mesures administratives prises contre eux comme pouvant les séparer de la communauté française.

- Ils rappellent qu'ils se sont toujours montrés les ennemis résolus de l'hitlérisme dont ils ont, dès l'origine, combattu les projets criminels et les agressions contre les peuples libres.

- Ils sont convaincus plus que jamais qu'une paix durable ne saurait être établie dans le monde sans la destruction totale de ce fléau moderne.

- Ils estiment que cette œuvre de salubrité internationale exige l'union de tous les hommes et de tous les peuples décidés à défendre leur indépendance. Au moment où l'intensité de l'agression hitlérienne redouble, où elle étend ses ravages sanglants dans les pays voisins de la France et menace notre territoire, ils affirment avec plus de force encore, que le peuple français des villes et des campagnes, des usines, de l'armée doit être uni devant le péril et les devoirs, qu'elle impose.

- C'est pourquoi, ils se déclarent prêts à œuvrer partout où il leur sera possible de le faire, pour servir cette unité nationale indispensable. »

Au moment le plus tragique, et pas seulement en mon nom personnel, mais avec des hommes qui ont représenté sans nul doute la plus grande partie de la classe ouvrière et qui gardent encore sa confiance, comme je garde celle de mes électeurs de 1936, je me suis mis à la disposition du gouvernement pour le service du pays. A sa disposition pour n'importe quelle besogne intéressant la défense nationale. Je veux espérer que le gouvernement nous entendra et nous comprendra : il n'est pas possible, quand toute raison de vivre est en danger, que nous restions condamnés longtemps encore à n'être bons à rien. Car nous ne faisons rien et ne pouvons rien faire. Que nous réserve l'avenir ? ma conduite à l'égard du pays aura été irréprochable. Te souviens-tu de mes lettres de janvier au Président du Conseil ? Autre paradoxe insupportable : tandis que je suis sur l'île d'Yeu avec au-dessus de moi presque trois mètres de terre, sans parler de l'épaisseur des voûtes, toi, tu peux d'un moment à l'autre te trouver en danger. Encore une injustice. Encore une raison de vomir cette injuste condamnation qui me ligote. Demain, je reprendrai mes lettres ordinaires et te parlerai un peu de l'île où j'ai fait ma première promenade jeudi. Je t'embrasse très fort.

### **Lundi 13 mai**

Pourquoi a-t-on supprimé les congés scolaires ? Le gouvernement envisage-t-il une évacuation de Paris et de la banlieue en tant que mesure de précaution contre les bombardements ? Si cette éventualité, c'est-à-dire cette évacuation, se produisait, alors j'ai un certain nombre de choses à te faire emporter. Je te prie de faire passer en première ligne tout ce qui a trait à mon procès - mes notes (mémoires) dont la rédaction a été commencée dès septembre, - les divers documents concernant le procès que je t'ai remis à Baillet ; les lettres que je t'ai envoyées depuis mon incarcération. Dans la mesure où nous aurons le droit et matériellement la possibilité de penser à nous, tu comprendras que le but principal de ma vie actuelle soit la révision du procès et de la sentence inique qui m'a frappé. Or les papiers que je te demande, le cas échéant de sauver ou de faire ce que tu pourras pour qu'ils soient sauvés, constituent la preuve irréfutable - si jamais un jour on nous traite avec un minimum de bonne foi et esprit de justice - que, non seulement nos actes mais aussi nos intentions furent toujours irréprochables. Ajoutes-y mes deux carnets de réforme et de combattant, mes médailles de député. Si mes papiers de la guerre 14 sont à Baillet, ajoute-les aussi.

Des hommes sont ici sans n'avoir subi aucun interrogatoire, contre qui aucune inculpation n'est formulée et dont la femme et les enfants manquent de pain. Les mobilisés ont droit à une allocation. « Les astreints à séjourner » n'ont rien. Le gouvernement a-t-il voulu cela ? La décadence ! Grâce au chroniqueur du **Figaro** (Guermantes), j'ai lu indirectement quelques nouvelles de toi :

« Lorsque les sirènes retentirent sur Paris, le jour était déjà levé. Le ciel s'épurait peu à peu et répandait une douceur à laquelle il paraissait impossible de se soustraire. Dans les marronniers roses et blancs, les oiseaux se mirent à chanter. C'était leur heure ? Rien d'ailleurs ne suspendit leurs

chants : ni les sirènes, ni le bruit des canons. Que Paris était beau ! Peu de Parisiens étaient descendus dans les abris : une sécurité de sept mois les ayant dressés à l'indifférence ou à l'imprudence ».

Facile, la sécurité dans une drôle de guerre mais maintenant ? Ma chère Belle, tu n'étais pas parmi les imprudents qui ont refusé de descendre aux abris ? Quant aux oiseaux, je ne suis pas seul à admirer leur flegme.

Sur la journée d'hier, voici quelques compléments concernant la rédaction de la lettre. Philippet est venu me chercher dans mon refuge solitaire pour une réunion provoquée par Racamond. Elle se tenait dans un petit abri situé à côté d'un bastion dont on avait commencé à défricher la terrasse. Racamond prit la parole pour exprimer ses réactions : pour lui, la grande menace du danger hitlérien visait surtout les travailleurs. J'ai appuyé sa proposition d'action et j'ai donné lecture de la lettre à Mandel que j'étais justement en train de rédiger. Mes positions se confondant avec celles esquissées par Racamond, il fut décidé qu'ensemble nous irions informer de notre volonté le lieutenant commandant du Fort. Racamond proposa un texte qu'après relecture nous adoptâmes. Il ne dit rien de notre position par rapport au Parti Communiste aussi je te précise, ma chère Belle, mon état d'esprit : je refuse de renier ma doctrine, mes conceptions politiques et sociales d'autant qu'elles ne m'ont jamais gêné dans l'accomplissement de mon devoir national. Si on me reproche d'être aux ordres de Moscou, je rappelle que je suis absolument indépendant à l'égard du gouvernement de l'URSS. Personne ne peut me faire l'injure de me croire capable de trahir mon pays ! Pour le moment, je n'ai ni approuvé ni désapprouvé le pacte germano-soviétique car je refuse de condamner les actes d'un gouvernement d'un pays avec lequel la France n'est pas en guerre. Ces observations, j'étais prêt à les écrire à Mandel pour demander ma libération, mais puisque nous avons pu élaborer une démarche collective, j'espère que la lettre d'hier aura des suites et que justice nous sera rendue. Je t'embrasse très fort.

### Mardi 14 mai

A défaut de pouvoir reprendre mes activités au jardin, j'ai décidé de redevenir étudiant. Henri Raynaud m'a proposé des exercices d'algèbre du Grévy sur lesquels je peine depuis deux heures. J'ai obtenu quelques résultats ce qui ne s'était pas produit depuis notre arrivée sur l'île. Sur cette belle lancée, je vais me constituer un emploi du temps que je tâcherai de respecter.

Côté température nous sommes au régime "*sol y sombra*" A l'extérieur, chaleur ; à l'intérieur fraîcheur.

Côté observation de la nature, sur le bastion, mes regards se fixent sur des dizaines de lézards gris qui poursuivent leurs travaux et leurs jeux y compris les jeux de l'amour. Dans les pins les roucoulements des tourterelles ne cessent pas et sur l'air, les ailes des martinets claquent agréablement. Un **Astreint** a capturé une superbe chouette. Je t'envoie le spécimen d'une jolie fleur rose appelée « armerie » ou « gazon de l'algèbre ». Sur le Guide, il est question de belles fougères. « Stacute ou fleurs bleues ».

Par endroits, l'île a des murs de pierres sèches qui marquent sans doute les limites des anciens champs abandonnés par les paysans devenus marins. A moins qu'ils n'aient été cultivés par les femmes qui, depuis, ont peut-être abandonné un travail séculaire. Les maisons, d'une propreté impeccable sont blanchies à la chaux.

Ne pouvant plus compter sur ta visite, j'ai fait l'inspection de mon "barda" pour tout ranger puisque tu n'emporteras rien avant longtemps. Par une chance comme on n'en rencontre que rarement, j'ai retrouvé, pliée dans un de mes livres, la lettre suivante que Labrunie m'avait recopiée en consultant les archives du Lot-et-Garonne, pour son étude sur les traces du Coup d'Etat du Deux Décembre dans notre département et dans le Gers. Que devient-il mon cher Labrunie ? Esprit critique sauf contre l'URSS, il aura sans doute soutenu des deux pieds, le pacte, et se sera fait exclure de l'enseignement. Quoiqu'il en soit, j'ai la lettre que je te livre comme elle fut écrite (avec un peu de ponctuation en plus). Je la recopie avec une émotion énorme parce que, vois-tu, une lettre d'un emprisonné de 1853 à son épouse, ça me secoue jusqu'au fond des tripes. Nous sommes au moment où l'homme a été ramené d'Algérie à Carcassonne pour soigner sa maladie.

« Carcassonne, le 10 Août 1853

Ma chère épouse

trompé par La Confiance que j'avais de venir t'anbrasser, Je suis obligé de t'écrire ma fâcheuse position, Je suis donc pour passer ma Convalescence dans Cette ville éloigné de ma famille éplorée, il faudra vivre à son depan, chose qui est la plus sancible.

J'ay dépancé le peu que j'avais, je suis bientôt dans la détresse, je te prie de manvoyer 15 francs et encore je ne sai si je pourai faire avec mais j'économiseré tan que je pourai. Je suis à l'hôpital malade du sang trouble et je soufre beaucoup, tu me dira si Malu est toujours Maire, ou le nom du maire actuel parce que je n'ay pas l'intansion de revenir en afrique, si en fesant une soumission au maire, je

puise avoir ma liberté, je l'aurai de suite ou si tu pouvais trouvé quelqu'un qui pourrait me servir, emploi tous les moyens possible. Si tu m'a écrit dernièrement je n'ay pas resu de lettre. Dis moi des choses de Moro et si tout les parants ce porte bien. Enbrasse Susanne, Marguerite, Marie, leurs maris, la petite Eliza. Dis bien des choses au pasteur de ma part. Au bout de quelque jour que nous serons dans Carcasone si nous pouvons obtenir la permission de venir vous voir, nous le ferons, en atandan repon à ma demande par lettre poste restante à Carcasone. Je tambrasse de tout mon coeur et suis ton époux Maurisse et mon adresse est à Lartigue Maurisse, convalesan à Carcasonne, Aude. » Je te raconterai plus tard, ma chère Belle, la révolte telle qu'elle fut vécue à Samazan. Avant de me coucher j'admire Vénus. Je suppose que c'est elle à l'ouest. Puis je dors. C'est autant de pris sur la vie ! Je m'endors en me répétant : quel dommage que tu n'aies pu venir dimanche ! Je t'embrasse très fort.

### **Mercredi 15 mai**

Je pense beaucoup au voyage que nous avons projeté en juillet dernier et qui en raison de mon état de santé, se transforma brusquement en une cure à Luchon. Ce voyage d'autres viennent de le faire tout aussi brusquement mais moins volontairement. Quelle tristesse ! Et aussi quelle angoisse permanente dans un coin du cerveau et dans un coin du cœur ? Que répondre à tes questions sur mon existence ?

Le travail physique est impossible par manque d'outils : l'essai avec le pic du carrier fut d'un résultat si dérisoire que je ne l'ai pas renouvelé. Il reste le balayage de la chambre et l'épluchage des pommes de terre. J'y ajoute chaque matin, dans la cour, des exercices de gymnastique, ce qui m'a fourni aujourd'hui l'occasion de voir un beau vol de tourterelles tourner sur les pins.

De temps en temps, je continue le grand sport appris à Baillet : les parties de boules.

Le travail intellectuel, après l'effort surprise d'avant-hier, a repris un rythme presque nul. Je n'arrive pas à bien comprendre la loi sur la chute des corps et pas davantage les unités de force. Où veux-tu que j'aie ainsi ! Je pratique, sans conviction, la lecture de romans. Notre cerveau ne supporte ici que les plus stupides activités. J'avais entrepris la lecture d'Olivier Twist de Dickens et je l'ai abandonné après 30 pages pour retourner aux romans policiers qui ne m'intéressent pas. L'histoire horrible du petit Olivier ne pouvait me mettre en joie. Avec, d'entrée, cet âne qui se fait taper dessus !

« M Gamfield asséna sur la tête un coup qui n'aurait pas manqué de défoncer le crâne de tout autre qu'un âne. Après quoi, saisissant la bride, il infligea au mors une brutale torsion pour rappeler gentiment à l'animal qu'il n'était pas son propre maître. Par ces moyens, il lui fit faire demi-tour. Il lui donna ensuite un autre coup sur la tête, à seule fin de l'étourdir jusqu'à son propre retour ».

Dickens écrivant son livre dut sourire plus d'une fois car l'humour ne manque pas, mais ma situation m'y rend insensible. Je ne retiens que les souffrances d'Olivier.

« Olivier, dont les yeux avaient brillé à la mention de viande et qui tremblait d'impatience de les dévorer, répondit par la négative et on mit devant lui une platée de grossiers rogatons. Je souhaiterais qu'un de ces philosophes bien nourris, dans l'estomac de qui les aliments et les boissons tournent en fiel, dont le sang est de glace et le cœur de fer, eût pu voir Olivier Twist agripper les mets délicats que le chien avait négligés... ».

Après cette phrase, j'ai fermé le livre, refusant de savoir comment le jeune enfant allait survivre chez le fossoyeur.

Quant aux discussions, je les évite. Elles portent sur des sujets ténus. Le microbe des prisons, des camps de concentration et autres lieux de détention, sévit à plein. Le moindre incident prend des proportions énormes : à chaque instant la puce devient aussi grosse que l'éléphant. Il me faudrait quatre heures de jardinage par jour.

Côté nourriture enfin, dont tu te souviens comment à Baillet elle permettait quelques récréations grâce aux suppléments, je reconnais que le menu n'a pas empiré mais la réduction du nombre des visites a diminué d'autant les cadeaux. Nous avons les mêmes portions que nos gardiens : énormes araignées de mer, crevettes (avec lesquelles je suis toujours brouillé), radis, salade et un demi-litre de vin que nous doublons grâce à nos achats personnels. Si nos rations sont celles des soldats je te rappelle que nous faisons notre cuisine nous-mêmes. Pour l'instant, avec les coiffeurs, ce sont les deux seules équipes qui fonctionnent normalement. Nous mangeons dehors quand il fait beau. Des camarades font des achats en ville. Jusqu'à ces derniers jours cette nourriture m'a bien réussi. Je n'avais plu senti mon foie ni mon estomac depuis Baillet mais depuis hier j'ai dû voir le docteur.

Je constate ma chère Belle que ma lettre d'aujourd'hui évite la politique et que les geôliers m'auront trouvé bavard. Tant pis ! Je t'embrasse très fort.

### **Jeudi 16 mai**

J'ai lu ta dernière lettre et je comprends ton état d'esprit. Je voudrais que la mienne dissipe la tristesse que la visite manquée a laissée en toi. Ayons l'un et l'autre la certitude que nous supportons sans défaillance les mauvais coups que nous recevons. La santé, toujours mon héroïne, doit être choyée. J'ai besoin de savoir que ton travail t'absorbe assez pour te faire oublier, plusieurs heures par jour, tout le reste et que, ton travail fait, tu organises ta vie pour éviter le surmenage.

Voici ma façon de rêver pour réussir à t'aider. Je ne rêve qu'au vraisemblable et jamais à l'impossible. Gamin, je rêvais d'un vélo très élémentaire. Cette façon de rêver ne serait-elle pas incompatible avec les luttes pour un idéal ? Je ne crois pas et aujourd'hui dans cette Citadelle d'un autre âge, je me sens confirmé dans ma façon d'être. Je rêve davantage à ton inévitable visite qu'à mon hypothétique libération.

A parler du Fort, et ceci dit, sans vouloir t'attrister, je te précise que les gardiens écoutent nos conversations, entrent dans les chambres, encadrent les promenades. Pourquoi cette attitude ? Ces conditions de détention sont plus dures que celles infligées aux déportés du Deux Décembre par l'Empire, et eux étaient pour la plupart des hommes de 20 à 40 ans. T'ayant promis de te raconter les luttes du Deux Décembre à Samazan, en voici le récit.

A la nouvelle du Coup d'Etat une agitation s'empara aussitôt de la ville de Marmande. Suivant l'article 68 de la Constitution, tout Président dissolvant l'Assemblée devait être déchu de ses fonctions pour crime de haute trahison. Les démocrates décidèrent donc d'agir pour sauver la légalité. Ils désignèrent, le 4 décembre, de nouvelles municipalités favorables à la Constitution. Un tonnelier de Samazan faisait le lien entre Marmande et le village. Président de la commission provisoire qui gérait la commune, il décida qu'à Samazan la caisse de la perception devait être mise à l'abri du pouvoir de l'Etat. Le 5 décembre, vers dix heures du soir, avec une vingtaine d'amis, le tonnelier entra dans la perception et demanda la caisse pour y apposer des scellés et la transporter à la mairie. Le percepteur refusa d'obéir sous prétexte que la demande n'était pas légale. Le tonnelier repartit à Marmande chercher un ordre plus précis et deux heures plus tard, muni de nouveaux documents, il réussit à convaincre le percepteur d'accepter la mise sous scellés. Le lendemain, au son du tocsin, tout le monde s'est retrouvé sur la place pour, en armes, se diriger vers Marmande où la colonne arriva vers onze heures. Comme la ville était aux mains des républicains, il n'y eut aucun affrontement et le soir chacun regagna sa maison. Ensuite les militaires viendront imposer leur ordre avec comme seule résistance armée, une échauffourée à Saint Bazeilles. Voilà toute la révolte qui suscita la féroce répression que tu sais, ma chère Belle ! Le pauvre Maurice Lartigue, dont tu as eu par hasard une lettre à son épouse, fut condamné comme le tonnelier, à partir pour l'Algérie pour cause d'incitation à la guerre civile ! Jardinier et chasseur d'alouettes, il avait déjà 53 ans et trois filles à aider. Pour le flétrir, les rapports de police ne faisaient pas dans le détail :

« Moralité reconnue comme très mauvaise par tout le monde ; accusé de vol du temps du service militaire, champion de tous les mauvais instincts. Comme d'autres, il était capables de tout hors le bien ».

Ils avaient voulu défendre la loi sans tuer personne et c'était trop pour les fascistes de l'époque. Cordonniers, instituteurs, cabaretiers, métayers, jardiniers, tous des êtres dangereux !

**Le Canard** d'hier avait un dessin de Monnier, reprenant les mêmes thèmes : une assemblée de cagouleurs en « liberté provisoire » avec cette légende : « Et si on allait faire un tour à l'île d'Yeu histoire de voir la bobine que font les communistes ? ». Tu le constates, ma Belle, je reste éveillé. Je t'embrasse.

### **Vendredi 17 mai**

Aujourd'hui, je vais te commenter à ma façon le **Guide Bleu** qui embellit trop la réalité. L'eau n'est sur l'île, ni potable, ni abondante. Toute celle que nous consommons doit être filtrée dans le Fort. Sans doute veut-on amadouer les touristes avec cette phrase : « L'eau est limpide et abondante. Le climat très doux permet aux figuiers, grenadiers, palmiers, mimosas, camélias, eucalyptus, etc., de prospérer en pleine nature ». Comment résister à une telle énumération ! Pour les moutons, voici ma vision : ils sont beaux, très peu nombreux, se regroupant seulement par trois ou quatre. Voici celle du **Guide** : « Sur le plateau désert paissent d'excellents moutons de la race insulaire ». Je reconnais que la race naturellement petite peut m'induire en erreur, d'autant plus si le « excellent » se rapporte à la qualité de la viande dont je ne peux juger, mais je maintiens cependant que n'existent pas de vrais troupeaux. La population est groupée en village, les ker. Autour des maisons, avec les moutons, on peut voir quelques vaches de belle race. Le petit jardin entouré par une murette blanchie contient quelques légumes à usage uniquement domestique. Les rares vignes ne doivent pas fournir beaucoup de vin. Après une visite de la Côte ouest nous sommes allés sur la Côte nord. Quoique basse, elle reste surtout rocheuse aussi son approche est très dangereuse à la navigation. La seule plage sablonneuse se trouve à l'est de Port-Joinville face au

continent. Du moins je le crois. Je t'en dirai plus dans une autre lettre car voici que mes amis se lancent dans le théâtre et je vais les écouter un moment.

Ah ! Cyrano ! malgré la préciosité, cela ne manque pas de beauté ! J'avais un peu oublié ce texte, mais maintenant, à écouter Henry Raynaud nous dire la tirade du nez, quel plaisir ! Il te faudrait uniquement l'entendre dire : « non merci ! » et tu éclaterais de rire.

Tu vois, ma Belle, tes envois de livres apportent un peu de joie à tous ! Cette tirade se trouve dans la scène VIII de l'acte II.

« Dédier comme tous ils le font,  
Des Vers aux financiers ? se changer en bouffon  
Dans l'Espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,  
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?  
Non merci... »

J'ai relevé dans la scène IV de l'acte I, quand le Fâcheux parle avec Cyrano :

« - Pourquoi vous regardez mon nez ?

- Je...

- Qu'a-t-il d'étonnant ?

- Votre Grâce se trompe ...

- Est-il mol et ballant, monsieur, comme une trompe ?

- Je n'ai pas ...

- Ou crochu comme un bec de hibou ?

- Je ...

- Y distingue-t-on une verrue au bout ? » etc.

Le dialogue est vivant et là aussi nos artistes prisonniers se renvoient la balle à merveille ! Pour moi je garde en tête cette réplique : « Va ne t'attriste pas, l'amour n'est que hasard » dit Le Bret. Avec Roxane qui aime le Capitaine Carbon de Casteljaloux, je me retrouve encore à quelques petits kilomètres de Samazan... Avec *Sandious, mille dious, capdedious, mordious* ... et la réponse à ces jurons :

« -Messieurs, vous êtes donc tous de Gascogne ! »

je me demande comment je n'ai pas truffé mes lettres de jurons ! A retrouver le texte d'Edmond Rostand nous nous replongeons tous, plus ou moins, dans notre jeunesse. Je remarque que les cinquantenaires, à savoir la majorité des **Astreints** de Pierre-Levée, piochent leur culture littéraire dans les écrits de la fin du siècle dernier comme si depuis, la littérature s'était arrêtée. Peut-être, ma chère Belle, es-tu dans le même cas ? Nous n'avons pas eu l'occasion de beaucoup en parler et je ne sais ce que tu penses de ma remarque née ici au contact de mes amis. Je t'embrasse.

### Samedi 18 mai

Je m'installe sous les ormes pour reprendre mon travail d'écriture. Le vent frais nous apporte l'air marin d'une manière si agréable que je me sens en verve. Auparavant, pour user le soleil, nous avons vidé la chambre afin d'en chasser l'humidité. A cette occasion le balayage particulièrement soigné se réalise avec des balais faits de touffes de genêts fleuris. Ils s'usent rapidement mais nous n'avons rien de mieux et comme nous pouvons les remplacer assez facilement, nous faisons avec.

Après le balayage, j'ai participé à la corvée d'épluchage de pommes de terre. En plus de ce légume classique, le menu se compose simplement de pâté, de bœuf et de fromage ; le soir, en guise de pâté, on a de la soupe. Maintenant que j'ai casé ces informations banales, je vais t'écrire quelques lignes moins gentilles.

Ah ! le matelas ! Tu viens dans ta lettre de m'annoncer que tu vas me faire porter un matelas. Même s'il arrive, malgré mon regret de la peine que je pourrais te faire, je ne m'en servais pas. Nous sommes ici cent vingt sept ou cent vingt huit. Malgré ma blessure, mes maladies anciennes, je me porte mieux que la majorité de mes compagnons d'infortune. Or la plupart de mes amis - et le nombre de ceux-là grandit - non seulement ne peuvent envisager aucune dépense améliorant leur condition de couchage mais sentent venir le moment où leur famille ne disposera plus d'aucune ressource. Pour plusieurs d'entre eux, ce moment est déjà arrivé. Tu comprendras que je ne puisse envisager de me procurer certains objets dont ils sont eux, privés. Dans notre commun malheur, je suis déjà tellement privilégié par rapport à eux ! Pour faire quelque chose de plus utile, je t'invite à envoyer un chèque de cent francs à deux familles dont tu auras l'adresse au bas de cette lettre. Je te dirai plus tard quelles misères tu auras ainsi soulagé pour trop peu de temps, hélas !

Ce que je viens de t'écrire, même si ma bien chère Belle, ça ne te fait pas plaisir, j'ai été obligé de te l'expliquer directement, par contre, je garde pour les papiers de ma mémoire les réflexions qui suivent, concernant nos inquiétudes. Pourquoi aucune réponse n'a été faite à la déclaration envoyée aux Eminences ? J'écarte l'hypothèse d'une destination erronée puisque nous

avons choisi la voie hiérarchique. Donc, n'ont-ils pas le temps de penser à notre cas ? Désirent-ils volontairement nous laisser dans l'inaction ? Négligent-ils nos capacités à aider la défense nationale ? Négligence, incompetence, indécence, inconscience, insolence, indifférence, carences. Dans tous les cas le manque de réponse nous paraît une marque de mépris très indigeste. On préférerait une réponse négative à pas de réponse du tout. Cette situation inquiétante s'ajoute à nos craintes. La France, que va-t-il en rester de la France ?

Ne comprennent-ils pas que sans lettre nous ne pouvons survivre, qu'en conséquence on attend le courrier comme d'autres le messie et que cette absence de réponse nous la ruminons comme la pire des choses, nous en parlons entre nous, nous la grossissons et nous finissons par la vomir.

Si demain, nous avons la réponse, ces quelques mots deviendraient inutiles !

Dans la mesure du possible nous nous ingénions à tromper notre angoisse. Moi, dans la lecture de romans policiers, d'autres dans des parties de boules et plusieurs par des promenades sur les remparts où on parle de choses indifférentes. Je reste confiant je suis certain que notre commandement dispose quelque part de réserves de chars et d'avions qui vont intervenir au bon moment comme en 1914 mais cela n'empêche pas l'angoisse.

Ces derniers jours, j'avais, avec joie, rêvé à une grande réunion de famille, or le moment me semble défavorable pour une visite de ma mère. Je préfère qu'elle attende. Avant de se décider, laissons passer quelques semaines. Quand elle viendra, je te rappelle qu'il faudra penser à inviter Mme Philippot. Je t'embrasse très fort.

### **Dimanche 19 mai**

Ma mère continue de m'écrire régulièrement. Cette fois elle me donne des nouvelles du voisinage. Le jeune Octave par exemple, est en Belgique. En réalité nous faisons tous pareil : moi aussi, je te donne des nouvelles du voisinage sans doute parce que nous n'existons qu'avec le voisinage. Un voisin, ça compte, ce n'est pas forcément un ami, ni un parent. C'est un hasard de la vie et à la campagne, le voisin, il sait tout ... de son voisin ou de ses voisins.

Par chance nous avons pu choisir nos voisins de lits et nos chambres. Je me souviens à l'école, l'instituteur séparait les enfants qui auraient aimé être voisins de table.

J'apprends que de ton côté ta propre mère va mal. Tu devrais pouvoir faire le voyage à Bordeaux. Il est vrai qu'actuellement les trains sont archi bondés de réfugiés, comme nous l'a expliqué un visiteur venu hier, et qui a voyagé dans des conditions pénibles. Mais d'ici la fin de la semaine, les convois seront décongestionnés. J'espère que ce n'est rien de grave. Moi qui plaisantais dans une lettre à Nini au sujet du souci qu'elle éprouvait pour moi ! Que nous sommes fragiles !

La guerre coupable de tous les maux et en particulier des soucis qu'elle provoque chez les personnes, doit ainsi détruire les santés les plus solides, même chez les civils. Entre 1914 et 1918, elle mit à dure épreuve la patience, et il semble que cette fois, ce soit les effets de surprises qui soient les plus terribles. Il paraît bien difficile que l'armée allemande ait pu suivre les chars dans leur vitesse record. Des possibilités de contre-attaque heureuse ne peuvent pas rater. Le redressement auquel je n'ai pas cessé de croire une minute, n'atténuera pas les responsabilités. Te rappelles-tu ce que je t'avais raconté en février 39, en rentrant d'une mission d'enquête dans l'Est ? C'était à propos de ce camp d'aviation construit près de Sedan, en avant de la ligne fortifiée, et dans un endroit que la moindre crue de la Meuse recouvrait de ses eaux. Des millions avaient été engloutis là pour préparer la réélection d'un député. J'avais signalé ce scandale. Pauvre pays ! Quand aura-t-il donc à sa tête des hommes capables de ne songer qu'à lui ? Quand traitera-t-on les autres hommes, non pas d'après leurs croyances ou leurs opinions, mais seulement d'après leurs actes ? Je veux espérer que le dernier remaniement ministériel, avec l'arrivée de M. Mandel à l'Intérieur marquera un pas dans la bonne voie.

Encore une fois je termine par une note d'espoir et la personnalité de Mandel m'y autorise mais nous attendons les nouvelles avec une tension d'esprit de plus en plus folle. Les journaux sont épluchés dans tous les sens, toutes les connaissances géographiques sont sollicitées car sur les cartes on ne peut tout deviner et si je pronostique une contre-attaque, d'autres ici n'en croient rien. Ils parlent plutôt de débandade générale. Surtout ceux qui ont eu des visites. Ma chère Belle, je voudrais tant vivre ces moments douloureux à tes côtés !

Par cette inquiétante plongée dans l'abîme, on peut soi-même perdre toute valeur. Les miennes restent intactes. Je reste sans honte et sans crainte car je ne me trouve aucun reproche. Si je n'ai plus le droit d'être communiste, je ne suis plus rien. J'ai les yeux crevés. Racamond me répondra que quand je m'incline devant la dissolution du PCF, je perds le droit de me dire communiste. Il refuse de comprendre que ma soumission à la loi ne signifie pas un reniement du marxisme qui a guidé toute ma vie politique. Si ma vigne attrape le mildiou à haute dose, je sais la récolte perdue mais je ne l'arrache pas pour autant. Le discours du couteau sous la gorge, utile en

quelques occasions, ne peut tout envahir. A crier : "Urgence, urgence" on ferme la porte à la vie, qui admet une diversité de réponses. Tant pis si je me trompe je ne peux être autrement que ce que je suis. La démocratie permet d'échapper à la dictature de l'instant.

Que je souffre de ne pouvoir m'expliquer publiquement ! Je t'embrasse très fort.

### **Lundi 20 mai**

Autour de moi, les pessimistes se multiplient comme des microbes. J'ai beau faire remarquer que depuis l'offensive allemande la correspondance entre Paris et l'île n'a en somme subi aucun trouble, ils font comme si c'était un détail. Aujourd'hui que le courrier accuse un retard, ils y voient la confirmation d'une fin du monde. Galpérine, qui attend, sans désespérer, des nouvelles de sa femme depuis le 10 mai, rappelle que les parties de la France où les Allemands ont mis les pieds, sont désorientées. Sa femme doit être dans sa famille, du côté de la Marne, ce qui explique, vu la bataille qui s'y déroule, que notre docteur se trouve sans lettre depuis plusieurs jours. Inutile de te dire, ma bien chère Belle, toute son inquiétude ! Tout en la partageant avec lui, je m'éloigne de ce drame afin de survivre avec les oiseaux.

Remue-ménage chez les tourterelles, un remue-ménage à soumettre aux connaissances et à l'intuition de ton frère Pierre. Elles sont aujourd'hui en grand nombre et je me demande pourquoi seulement aujourd'hui. S'agissait-il de passages ? Alors, elles remonteraient bien tard vers le nord : il leur faudrait faire leur nid, pondre, couvrir, élever la marmaille avec une bien grande hâte pour pouvoir repasser en août. A moins qu'elles soient d'un autre côté de l'île et se rassemblent exceptionnellement aujourd'hui dans notre coin.

Je reprends le commentaire du **Guide Bleu** que je t'avais acheté. Je vais te parler de la ville la plus importante, Port-Joinville. Elle aurait 355 bateaux thoniers. Comme en Bretagne ces bateaux ont de longues perches qui les distinguent des autres. Je ne peux pas prétendre les avoir bien observés puisqu'à notre arrivée, la haie de curieux nous bouchait la vue sur le port, et que depuis je ne suis sorti en ville qu'une fois, pour réserver une chambre dont tu es la mieux placée pour savoir qu'elle n'a pas servie. « Anciennement appelé Port-Breton, la ville a pris son nom actuel en 1846, en l'honneur de l'amiral, fils de Louis-Philippe ». Je m'étonne que de son vivant, cet homme ai eu droit à un nom de ville d'autant qu'il n'était pas l'ami de Guizot qui pourtant, me semble-t-il, était encore au pouvoir en 1846. Louis-Philippe aura sans doute imposé ses visées ! Le **Guide** parle de deux jetées, la jetée intérieure dite le Grand-Quai et ensuite la jetée du phare. Pour le moment nos promenades évitent de tels endroits sans anéantir l'accumulation de rages dont nous venons de découvrir une forme supplémentaire : bientôt elles constitueront une telle montagne devant nos yeux que nous ne verrons plus rien.

Voici les dernières calomnies sous forme d'une torture supplémentaire qui nous est infligée. Chaque jour nous lisons des notes ou articles où il est question d'hitléro-communistes. Je ne sais s'il existe des ex-communistes se livrant à une propagande défaitiste mais ce que je sais c'est que parmi les ex-communistes que je connais, l'opposition à Hitler reste ce qu'elle était avant août 1939. Pas un ne refuse de faire tout ce qui dépend de lui pour sauver le pays. Le gouvernement, tout en traquant ceux qui le méritent, doit faire dire dans la presse qu'il existe des communistes anti-hitlériens qui se sont mis sans réserve et sans restriction au service de leur pays ! Je continue à ne pas comprendre ce qui se passe.

Dans les conditions présentes, que ma mère attende avant de faire le voyage. Cette phrase m'est dure à écrire aussi bien pour elle que pour moi mais il faut réfléchir avant d'agir. Au lieu de la rassurer, une visite ne ferait que l'inquiéter, inquiétude qui, s'ajoutant à celles de l'actualité, serait de mauvaise augure. Je t'embrasse fort.

### **Mardi 21 mai**

Ma bien chère Belle, nous allons continuer de nous promener sur l'île ce qui va me permettre de donner suite aux descriptions précédentes. Quand tu viendras pour ta visite tu pourras te déplacer presque les yeux fermés et ton programme, tu pourras le définir en connaissance de cause. Peut-être est-ce la première fois qu'on te présente avec autant de détails le but d'un prochain voyage ? Pour ma troisième sortie dans l'île, nous avons pris la direction de la Pointe du But. On a pu vérifier que le seul bois qui subsiste est celui qui entoure le Fort et nous cache la mer. Laissant à droite le hameau de Ker-Pierre-Borny on a retrouvé la route centrale de l'île à Cadouère. On l'a suivie jusqu'à Ker-Gigou. Sur le chemin, quelques fruitiers près de certaines maisons. Quelques saules dans les bas-fonds humides. Des herbes, prairies, friches, ajoncs en fleurs et deux ares de seigle. On a fait environ quatre kilomètres avant d'arriver à la Pointe du But d'où nous avons eu une vue superbe sur les Chiens-Perrins, une toute petite île qui a ce drôle de nom. Partout se trouvent de belles anses avec au fond de petites plages sablonneuses comme la Plage des Roses.

Je passerais contrat pour avoir chaque jour une semblable après-midi. Trois quarts d'heure de marche aller, autant pour le retour, et entre, deux heures au bord de la mer dans une prairie accueillante pour la fatigue des déportés. Nous avons vu des dolmens et des menhirs. Près du plus beau de ces monuments préhistoriques, le dolmen de la Planche-à-Puare, un squelette a été trouvé il y a une cinquantaine d'années. Les Romains seraient venus ici y laisser un trésor.

Je me demande pourquoi j'ai délaissé l'étude de la préhistoire. Peut-être que personne ne m'a montré que cette période vit encore en nous ! J'ai toujours cherché à connaître l'histoire pour des raisons utilitaires et je sens à présent que cette démarche est réductrice. La préhistoire me paraissant une époque sans travail, sans rapports de classe, voire sans paysans, je l'ai regardé comme une pré ... histoire. Le terme reflète mon comportement. Or, le dolmen, moyen d'ensevelir les corps, c'est de l'histoire. Il porte avec lui cette question très humaine : que faire des morts ? A observer de tels monuments, je me dis qu'ils sont éventuellement le lien capable de me réconcilier avec l'histoire ancienne. Cette réflexion ne me détournera pas cependant des études scientifiques puisque pour le moment je ne fais rien.

Toi qui aimes les côtes découpées et sauvages tu y trouveras l'occasion de circuits intéressants. D'ailleurs la Côte sud est appelée Côte sauvage. « Les assauts furieux de l'Océan ont tailladé ses falaises. Grandiose est cette côte dominée par un plateau désert, couvert d'une herbe rase et salée... » dit le **Guide**. Nous visitons et visiterons sans doute davantage la côte Nord, plus proche et plus douce. Elle regarde le continent et quelques plages s'y rencontrent. Cette opposition entre les deux côtes semble avoir alimenté une opposition entre habitants puisque si les villages du Nord sont tous des Ker, au Sud on a des noms comme La Meule, La Croix, Saint-Sauveur, les Martinières. Comment, sur une si petite surface, les hommes ont-ils réussi à se différencier au lieu de s'unir ? Les habitants, as-tu une idée du nom qu'ils peuvent porter ? On dit des Ogiens. Je deviens un Ogiens !  
Je t'embrasse très fort.

### **Mercredi 22 mai**

Dans tes lettres tu t'inquiètes toujours de mon éventuel manque d'habits ou d'autre chose Je n'ai besoin de rien et j'insiste franchement sur le rien. Si par rapport à mes premières lettres de Baillet j'oublie de solliciter ton dévouement, comprends-le, ça s'explique par le fait que petit à petit mes besoins minimes ayant été satisfaits. Je peux vivre avec ce que j'ai. Le chapeau par exemple ? Quand le soleil est trop chaud, je reste à l'ombre. Des amis préfèrent se mettre trois-quarts nus sur les remparts où ils restent immobiles pendant des heures Tu sais très bien que le soleil ne peut plus rien m'apprendre. J'ai eu ma dose pendant toute ma jeunesse. Philippot allait lui aussi prendre le soleil, il y va maintenant avec plus de mesure.

Par contre, ressurgissent mes problèmes du côté de l'estomac et du foie. Un peu comme si, après une vingtaine de jours passés dans un lieu, mes organes de la digestion voulaient manifester leur inquiétude. Comment expliquer autrement le fait, qu'avec le même menu, tout aille bien pendant un long moment et qu'ensuite, la machine se détraque. Peut-être pour refuser la répétition du même menu ? Le médecin major m'a dit que ça n'avait rien de grave.

Du côté des amis et de la famille, je pense toujours beaucoup à eux et toutes les lettres que je reçois me font un immense plaisir. Je t'envoie mes amitiés pour Henriette et sa famille, je pense à Mme Servet très inquiète pour ses enfants et je me réjouis en apprenant que ta mère va mieux après quelques faiblesses. Nini pense que Jacques va rentrer prochainement, après quoi, il prendra sa place dans la fournaise et elle se plongera davantage dans ses angoisses. Quel sale moment nous vivons !

Hier, j'ai à nouveau écrit à Mandel. Pour me plaindre du manque de réponse à notre lettre. Pour me plaindre de l'assimilation entre communistes et cinquième colonne.

« Je me permets de vous adresser cette lettre parce que depuis l'époque déjà assez éloignée où nous avons siégé dans une même commission d'enquête, vous me savez incapable d'hypocrisie, même si je devais, de déclarations hypocrites, tirer un bénéfice quelconque. Je suis irréprochable du point de vue français... Vous êtes aujourd'hui Ministre de l'Intérieur. Il dépend directement de vous ou bien que nous restions inutiles ou bien, qu'à la place que le gouvernement voudra nous assigner, nous puissions dans la limite de nos forces participer à la défense du pays... »

S'il le faut, je reviendrais à la charge, les événements nous interdisent de nous résigner à n'être bons à rien. Un ministre, ou un simple employé, un homme quoi, finira bien par prendre la mesure de notre aberrante situation. On finira bien par nous dire que nous sommes libres. Puisque quelqu'un a été assez malin pour nous changer de camp, quelqu'un d'autre sera assez honnête pour ouvrir nos portes. Surtout que tout se dégrade à vu d'œil. Tu vois, ma chère Belle, je reste combatif et décidé à défendre à la fois mes idées et ma liberté. La différence entre hier et maintenant, c'est que ma combativité me paraît plus intermittente, plus impulsive et de fait plus incertaine. De ne pouvoir discerner l'ennemi, je me sens désarmé. De ne pouvoir agir en toute lumière, pour

m'appuyer sur les lumières, je me sens aveugle, je me sens tâtonnant dans le désert. J'ai été habitué à perdre des batailles mais pas à crier dans le vide. Je t'embrasse très fort.

## Jeudi 23 mai

Tu me dis qu'une lettre est arrivée ouverte. Comme à Baillet, comme à la Santé, les autorités fixent l'heure de la dernière levée le plus tard possible. Avant que le bateau ne parte, il faut donc qu'ils lisent nos lettres, les cachettent et les envoient en un temps record. Certainement, pour la lettre que tu mentionnes, les autorités n'ont pas eu le temps de la cacheter.

Arras aurait été repris par nos troupes. Le front serait stabilisé. Puisse ces nouvelles être exactes.

J'applaudis au discours de Paul Reynaud d'hier que j'ai déjà pu lire dans les journaux régionaux. Pour la première fois, la situation a été exposée dans sa brutale vérité aussi bien en ce qui concerne les fautes commises que l'étendue du désastre. J'ai noté cette analyse : « Par la suite de fautes incroyables et qui seront punies, des ponts sur la Meuse n'avaient pas été détruits. Sur ces ponts, des « Panzerdivisionen » sont passées, précédées d'avions de combats venant attaquer les divisions clairsemées, mal encadrées et mal entraînées à ces attaques ».

Parlons-en des fautes. La Meuse est une rivière profonde et il est impensable que tous les ponts n'aient pas été détruits. A l'heure actuelle, avec des chars de 80 tonnes, il aurait été impossible d'utiliser les ponts de bateaux d'autrefois et par conséquent les forces allemandes n'auraient pu avancer comme elles l'ont fait. De la bataille sur la Meuse en 1914, je m'en souviens même dans mes chairs. Le 26 août, après avoir marqué le temps d'arrêt de 24 heures sur la rive gauche du Chier, nous avons traversé la Meuse et passé la nuit dans la forêt avec comme agrément la pluie, un vrai déluge. Nous étions tellement à bout de force qu'on n'arrivait pas à se réveiller pour tenter de se mettre à l'abri. Le matin du 27, déplacement dans la boue et les flaques. Dans la nuit, les Allemands ont traversé le fleuve sur des ponts de bateaux et nous mitraillaient. La journée a été l'une des plus dures de ma présence sur le front. Même en restant couché, les balles nous atteignaient et malgré tous nos essais nous n'arrivions pas à localiser l'arme. Je me vois encore rampant dans les champs d'avoine avec quelques camarades pour chercher d'où venaient les projectiles. La moitié de mon escouade y resta sans que nous ayons vu un seul Allemand. A quatre heures la retraite sonna. C'est l'un des endroits que j'avais l'intention de retrouver en juillet dernier, si nous n'avions dû, au dernier moment, renoncer à notre voyage.

**Je te raconte ces souvenirs au moment où j'apprends que le maréchal Pétain entre au gouvernement.** Le fameux maréchal débarque juste de Madrid. Je m'amuse à recopier cette note dans un journal « Le vainqueur de Verdun, celui grâce à qui les assaillants de 1916 ne sont pas passés, celui grâce à qui le moral de l'armée française en 1917 s'est ressaisi pour la victoire. Le maréchal Pétain est revenu ce matin de Madrid où il a rendu tant de services à la France. Il est désormais à nos côtés, comme Ministre d'Etat, vice-président du Conseil, mettant toute sa sagesse, et toute sa force, au service du pays. Il y restera jusqu'à la victoire ».

Le vainqueur de Verdun ? Et les soldats, ils comptent pour du beurre ? Je ne suis pas un démagogue, surtout en cette période où l'absence de véritables chefs devient une catastrophe, mais, crier le « vainqueur de Verdun » ne sert à rien. Une victoire devient une affaire de moral ? Et quoi plus ! Puis, cet optimisme bête : « il y restera jusqu'à la victoire » ! Comme si les victoires étaient des décrets gouvernementaux !

Je t'embrasse très fort.

## Vendredi 24 mai

Je te recopie une page d'une lettre de ma mère : « Pour le moment il y a du travail à planter les tomates. Hier, j'ai semé du maïs chez Hélène. Après-midi, nous allons planter les pommes de terre chez Marthe. Par celle-ci, je sais que Louis et elle, continuent de se démener. Nous partons à la vigne, de là je serai à portée des petits dindons qui vont avoir trois semaines. Ils sont à présent bien élevés et à d'autres moments, ils sont malades ». Ma mère a toujours eu un emploi du temps de ministre !

En somme, ma mère travaille à ma place, ce qui me met en joie, tu t'en doutes, ma chère Belle. Marmande a reçu quatre mille réfugiés belges et nous sur l'île nous sommes à mille. En conséquence, on ne nous autorise plus à sortir, même les deux **Astreints** qui sont chargés des courses ! Je te raconterai plus tard de quelles haines masquées et de quelles jalousies de boutique nous sommes objet de la part d'une partie de la population. Le propriétaire d'une pompe à vidange a refusé de la prêter ou de la louer malgré le besoin urgent que nous en avons. Il s'agit du curé de Saint-Sauveur. Il existe sans doute deux catégories de catholiques.

Pour le moment, la lettre de Samazan me renvoie vers mon village et je vais compléter ce que j'écrivais de la révolte de 1851. La presse de l'époque avait dit que le percepteur de Samazan avait eu la baïonnette sur la poitrine et qu'il fut sommé par trente bandits de livrer sa caisse et ses registres. Bon moyen pour parler de jacqueries et justifier par anticipation le Coup d'Etat car, déclare le journal, en 1852 les sociétés secrètes auraient eu plus de pouvoirs et auraient pu faire plus de dégâts

! Tu peux vérifier ma Belle, l'écart entre les faits et leur présentation par les réactionnaires. Il faut lire les journaux avec des pincettes. Des constantes apparaissent comme l'utilisation du mot "bandit" pour désigner les résistants. Cette présentation des faits vise deux objectifs : dénigrer les démocrates et les inciter ainsi, sur un coup de colère, à se comporter comme des bandits. Il ne faut jamais perdre la face devant les Puissances. Il faut garder sa morale malgré les inévitables provocations.

Hier, une fois de plus, Racamond et moi avons fait une démarche polie auprès du commandant du Fort par rappeler la déclaration signée le onze. Inlassablement nous revendiquerons nos droits, sans excès mais sans rémission. On n'apprend pas en un jour à devenir un démocrate ! On n'obligera pas nos adversaires à le rester, en une seule démarche !

La politique remise dans son tiroir, je me tourne toujours vers des sujets que tu connais maintenant par cœur mais, tant pis si je te fatigue, me voici encore chez les oiseaux. Petites scènes de la vie chez les rouges-gorges qui après leur disparition étrange du nid sont revenus (mais est-ce que ce sont les mêmes ?). Sous les remparts existe un tunnel ; en y passant, il y a quelques jours, j'ai vu le père rouge-gorge avec son fils reconnaissable à sa gorge encore grise. Visiblement il apprenait à sa progéniture à travailler pour gagner sa vie. A mon arrivée, ils s'envolèrent, le fils d'une façon si maladroite, que je crus que jamais il n'arriverait jusqu'au ciel libre. Il y parvint cependant sans que j'aie eu à l'aider. Depuis gorge-grise s'est renforcé.

Hier, j'étais sur le bastion en train de lire quelques pages, lorsque j'entendis un cri strident. C'était lui. Il commence déjà à prendre son père pour un vieux radoteur.

Deux éperviers et un corbeau se battaient. Le corbeau plus intelligent et bien protégé par un plumage résistant réussit d'abord à se défaire d'un adversaire puis du second. Il partit fier de son succès. La Fontaine dut devenir fabuliste à un moment où il se sentit prisonnier des hommes ! Je t'embrasse très fort.

### **Samedi 25 mai**

Nous avons reçu du bois, en conséquence, dans la chambre, j'écris au milieu des bruits de scies, de marteaux etc. Je me sens comme une île au milieu de la mer et je vais te donner un état de notre radeau terrestre.

Nous aurons quatre à cinq kilos de paille par mois pour alimenter les paillasses qui commencent à en avoir grand besoin. Tu le constates, ma Belle, nos conditions matérielles préoccupent des Eminences qui pourraient se simplifier la vie en paraphant le décret de notre libération. Par la place que j'occupe dans la chambre, la première en entrant à gauche, je bénéficie du creux pratique dans le mur au-dessous de la fenêtre pour installer ma valise qui me sert d'armoire (je l'isole du sol par deux petites branches de chêne vert). Cet élément de confort étant explicité, je veux passer aux nouvelles venant de ta famille.

Tu as raison de projeter d'aller voir ta mère. Dans l'hypothèse où elle irait plus mal, ce qui paraît inadmissible tellement ta mère est résistante, il faudrait me faire avertir par dépêche. De mon côté, je crois que si son état redevenait inquiétant je pourrais obtenir une permission avec l'appui d'un certificat médical attestant la réalité du danger. Galpérine, quand nous étions à Baillet, partit trois jours pour voir sa belle-mère dans la Marne. Pour un décès, la permission devient un droit comme pour les militaires. Non je n'ai pas écrit que les militaires avaient droit au décès !

Ce que tu me dis de l'opinion courante à Paris ne me surprend pas. Ces événements sont si inexplicables pour moi, pauvre et simple prisonnier qui n'a jamais dépassé dans sa jeunesse le grade de caporal. De nombreuses fois, je t'ai écrit de la Santé ma conviction qu'Hitler avait la grande ambition de faire mieux que Napoléon : écraser l'Angleterre (ce qui ne l'empêcherait pas, s'il y réussissait, d'attaquer ensuite la Russie). Pour atteindre cet objectif, il tente de s'imposer sur une partie des côtes de la Manche et de la mer du Nord ce qui exige la défaite préalable de la France. Pour employer une formule à la mode dans nos organisations, j'avais la certitude à 100% que les événements se dérouleraient ainsi. Nos gouvernements avaient-ils une autre opinion sur les intentions d'Hitler ? Est-ce que la démocratie consiste à annoncer sa vision du futur, au risque de se tromper ? De toute façon, en politique, on se trompe le plus souvent faute d'une science déterminant la juste réponse à un problème. Les paramètres sont si nombreux que chacun y perd son latin. Le maître mot de la démocratie s'appelle l'information.

Nos gouvernements diront toujours qu'ils ne sont jamais responsables de l'erreur. L'actuel, que Paul Reynaud vient de confectionner à la hâte avec Weygand et Pétain au ministère de la guerre et qui comprend surtout six sénateurs de la Gauche démocratique et radicale aux côtés de quatre radicaux-socialistes et de quatre socialistes, l'actuel gouvernement accusera donc le précédent si une catastrophe intervient. Il n'aura pas pu redresser la barre. Paul Reynaud, en posant la question : « Est-ce la force bestiale qui va vaincre ? » posait la bonne question. Par contre quand il déclara :

« Depuis des années, Hitler se jouait de notre amour de la paix pour préparer la guerre », là, il faisait un peu trop le naïf !

Beaucoup de fourmis dans l'île. Partout elles sont en plein travail avec le même dispositif : deux colonnes qui défilent côte à côte mais en sens inverse. Allure rapide et régulière. Dans la cour, dans le bastion, elles sont regroupées, de place en place, en colonies souvent ennemies. Hier, des camarades ont fait à plusieurs reprises l'expérience de poser à l'entrée de l'une de leur demeure, un certain nombre d'habitants d'une demeure voisine. Une fois rien ne s'est passé. Après, une rapide confrontation et sans doute parce que les intéressées constituaient une partie d'une peuplade amie, les indigènes continuèrent leurs occupations. Mais les autres fois, quelle guerre ! Une vraie pancrace qui est la boxe où tous les coups sont permis. Je t'avoue, ma Belle, que les fourmis poussent le sens du travail jusqu'au délire. Je t'embrasse très fort.

### **Dimanche 26 mai**

La nouvelle se confirme : de 22 que nous sommes, nous allons être 34 dans les chambres. De quoi étonner les esprits les moins amicaux envers nous ! Nos paillasses qui ne sont déjà pas le lit idéal vont se trouver séparées que de 10 à 15 cm. On dit qu'il y a en France un ministre de l'hygiène et de la santé publique. Qu'il vienne donc nous voir ! Je lui avouerai qu'on dort très bien puisque je n'ai pas entendu le dernier orage qui fut pourtant terrible !

Si le supplément de surveillés arrive vraiment, j'ai fait mes calculs pour rassurer le ministre de l'hygiène. Voici l'étude mathématique sur les conditions de notre chambre : 17 mètres de long, 6 m de large, 2 m 82 de hauteur au sommet le plus haut de la voûte. Au total je penche pour 400 m<sup>3</sup> d'air. Cet air ne se renouvelle que par trois meurtrières et, à un bout, par une fenêtre, avec une porte à l'autre. Pour l'utilisation de l'air, je ne compte pas celui utilisé par les fourmis qui, en passant par la meurtrière et en descendant à la verticale, se jettent sur les confitures posées sur les tables de fortune, en bout de chambre, côté fossé (elles délaissent le chocolat peut-être par racisme). Je ne compte pas l'air utilisé par les rats dont j'ai préféré ne jamais te parler. Donc, avec 400 m<sup>3</sup> pour 34, il reste tout de même pour chacun de quoi alimenter quelques saines inspirations ! Il me fallait bien faire servir à des fins utiles mes études scientifiques ! Je devrais établir quelques autres constats argumentés pour ébranler la honteuse immobilité des Obéissants. Peut-être, pour une fois, iraient-ils avertir avec sensibilité quelques Techniciens afin de les informer que des hommes se meurent injustement. Le manque d'éclairage devient aussi grave que le manque d'air.

Parmi les surveillés celui que nous appelons Monsieur Pissenlit parce qu'à Baillet il cherchait toujours cette verdure dans la prairie, chasse ici avec hargne les oiseaux. Il a passé un par un tous les trous des murailles où ils pouvaient avoir installé un nid. Lorsque dans l'un de ces trous il trouve une masse emplumée, il attaque. Parfois son offensive est particulièrement malheureuse. Un jour, il est revenu avec un magnifique chat-huant que, sur notre insistance il a relâché. Par contre, les cinq éperviers tombés entre ses mains ont été accommodés avec diverses herbes parfumées pour faire un bon plat dont il vante les mérites. Malgré nos tristes menus, l'apport original du Pissenlit soulève le scepticisme.

On s'ingénie à penser le moins possible à l'actualité de la guerre. J'insiste sur le mot "s'ingénie". Généralement quand on s'ingénie, on fait travailler son esprit, or dans le cas actuel il faut arriver à trouver le moyen d'éviter tout travail de l'esprit ! Cas paradoxalement tordu puisqu'il me semble solliciter au maximum l'ingéniosité ! Si j'ajoute que la guerre interdit toute pensée voilà comment on s'ingénie à ne pas penser que l'impensable !

Comment la guerre s'insinue-t-elle en nos esprits ? Tout simplement, elle seule explique notre présence ici et elle seule pénètre ici, par les journaux, par les lettres, par les visites. Quand la seule activité possible consiste à contourner une pensée, on ne peut que s'y cogner. Et on s'y cogne tellement, ma chère Belle, que j'en arrive dans mes lettres à ne parler que de moi et de la vie ici. Je me demande comment échapper aux obsessions et dans quelle mesure il faut s'en échapper. Dans l'agriculture, la petite propriété joue un rôle civilisateur quand la grande détruit à tout va, et je demande : existe-t-il des obsessions civilisatrices contre d'autres qui seraient criminelles ? Notre amour, qui nous aura soutenu si souvent dans la vie, rentre-t-il dans le cas des obsessions salvatrices ? Je n'ose plus y penser. J'ai peur de ne penser à toi et à notre amour, que pour éviter de penser au pire. Ma Belle, nous nous étions. Je t'embrasse très fort.

### **Lundi 27 mai**

Les dix nouveaux sont effectivement descendus du bateau. Parfois les Eminences tiennent leurs promesses ! Ce sont des cheminots qui ont été enchaînés deux à deux de Baillet à Fromentine. Ils n'ont pas bénéficié de la bienveillance de nos gardiens qui avaient accepté de laisser les menottes dans leurs boîtes. Ces "bleus" apprécient comme il convient les agréments de leur nouveau centre de séjour, où, nous tombent dessus,... les amendes provenant des condamnations du procès ! Il faut les

faire payer, disent les derniers courriers reçus par les femmes des prisonniers. Tu as dû recevoir le tien, ma Belle. Enfin... le tien, qui ne tient qu'à moi. Quelle honte ! Tu devrais à ce sujet voir l'un de nos avocats. Si la Chambre des députés me paie ma pension de retraité, je peux offrir au percepteur la moitié de celle-ci, soit par exemple cinq cents francs par mois. Tu demanderas donc à l'avocat :

1° - A qui et à quelles fins je peux offrir un pareil règlement ?

2° - Dans l'hypothèse, qui me paraît improbable, où le service chargé du recouvrement des amendes aurait l'intention de procéder à des saisies, il faut demander comment obtenir des délais. Je ne voudrais pas qu'à Boulogne tu te trouves sans mobilier et qu'à Samazan ma mère soit mise hors de notre maison !

A parler d'argent je te rappelle qu'ici je n'ai besoin de rien tandis qu'à Bordeaux ou à Samazan, il en est peut-être autrement. Pense aussi à toi au cas où de nouvelles décisions seraient prises et où, éventuellement, tu voudrais sauver quelques-uns de tes élèves.

Je me suis forcé comme jamais pour écrire les mots ci-dessus. Ces questions d'argent au moment où la France perd la face ! Je l'avoue, j'avais oublié ou négligé la condamnation financière pour ne retenir que la prison avec « sursis ». Il ferait beau voir qu'ils décident de tout nous faire payer d'un coup ! La justice nous a enlevé toute rémunération possible et nous demande de payer ! Pour arriver à leur fin, les Eminences s'adressent aux femmes des emprisonnés dont elles prennent conscience de l'existence. Leur vie, celle de leurs enfants, ont-elles été prises en considération au moment de la condamnation ? Pour récupérer les amendes alors l'Etat pense à elles ! Une fois encore, ma Belle, tu as ton salaire et moi les retraites, donc on peut ne pas trop craindre cette somme de quatre mille francs qui pèse sur nos vies. Mais les autres, les pauvres ? Comment ne pas se sentir une envie de tout faire péter ? Et si encore, ceux qui nous frappent injustement s'étaient révélés capables de nous défendre.

Tes lettres, ma chère Belle, je les épiluche de a à z et je lis avec l'intérêt que tu devines, tout ce qui a trait à ta vie. Ce que tu me dis par exemple de l'abri du 41 me rassure. La D.C.A. parisienne doit être puissante ce qui explique que les Allemands ne soient venus ni sur la ville ni sur la banlieue mais si la guerre se poursuit il faut tout craindre et donc se prémunir contre les avions. Ta vie, risque de subir les surprises du temps pendant que la notre se déroule à l'abri. L'envers du monde se situe dans les guerres, je ne peux que le vérifier encore une fois. Je t'embrasse très fort.

## Mardi 28 mai

Je constate par tes lettres, ma chère Belle, que tu cherches à me consoler et ma foi, c'est bien agréable. A ce sujet, je te remercie de l'article de *la Petite Gironde* que tu m'as envoyé. Si tu as l'occasion d'acheter le livre que présente la critique, il sera peut-être utile dans notre bibliothèque mais, pour l'instant, je ne tiens pas à l'avoir ici. La lecture des communiqués de guerre nous tient au courant des effets de la guerre et je n'ai pas pour l'instant le courage de me plonger dans l'étude des causes. Bien sûr, découvrir que Sir Nevile Henderson répète aujourd'hui les propos des communistes d'hier, a de quoi me soulager, mais il est trop tard pour y penser. Surtout quand je constate que Seillan, auteur du compte-rendu du livre de Henderson dont il cite cette phrase : « En 1936, on pouvait dire "Non" à Hitler. A ce moment-là, il n'avait ni l'armée ni l'armement de 1938.", dénigre avec plus d'ardeur qu'hier les communistes ! Or, Seillan a eu l'occasion de m'entendre lui dire en 38 la phrase qu'il cite aujourd'hui ! Il peut bien écrire à présent : « Peut-être le lecteur du livre est-il gagné, malgré lui, par l'écœurement ressenti par Sir Neville à la suite de la conférence des ambassadeurs créée par Munich ? ». Si, dans trois ans, Seillan répète les idées que je défends maintenant, ça n'arrangera pas davantage les affaires de la France. Au bout du compte, ma Belle, je préférerais ne pas avoir raison, je préférerais croire que nous ne courons pas vers la défaite. Entre la chasse aux démocrates socialistes de 1851 et l'invasion de la France par l'Allemagne en 1870, il s'est écoulé presque trente ans. Pourvu que cette fois il ne s'écoule pas que trois mois ! Eventuellement, tu pourrais me porter le livre à l'île d'Yeu si d'ici juillet rien n'était intervenu pour empêcher le voyage.

Pour le moment, l'actualité bloque toutes mes pensées. Parmi les mauvaises nouvelles j'enregistre la prise de Boulogne qui reste encore loin de notre Boulogne. Je me calcule toutes les conjectures possibles (il faudra que tu me précises le rapport avec le mot conjoncture). Par exemple, il y a gros à parier que si Hitler réussit son opération côtière, il va s'attaquer aussitôt à Paris et à l'Angleterre. Je crois qu'avant un mois, peut-être quinze jours, s'engagera la bataille dont dépendra l'issue de la guerre en même temps que le sort de la France. Pour nous renseigner, nous arrivons à écouter un peu la T.S.F. car la guerre va à une telle vitesse que les journaux ne peuvent pas suivre. J'imagine les journalistes vivant à côté des imprimeurs pour, au dernier moment, changer les quelques phrases qui, à parution, risquent de les rendre ridicules. Mais alors, à quel moment peuvent intervenir les censeurs qui imposent des blancs même sur *Le Figaro* ?

Le plus terrible, ma Belle, je vais te dire le plus terrible : la vie doit continuer même dans cette affreuse tourmente. Ma pensée va alors aux animaux qui ne méritent pas les hommes qui les gardent. J'apprends ainsi qu'en pleine guerre, en plein effondrement de la France, Boule le fameux chien de Samazan, Boule a fait une nouvelle crise. Son petit ne veut pas rester à la maison. Pour le consoler Augusta l'a repris. La pauvre, elle n'a pas besoin de trois chiens. Le petit a eu des tremblements, se frappe la tête contre les pierres puis tout revient à la normale. Louise a eu beau le purger, il reste malade. Quand on attache le petit pour le séparer de sa mère, il pleure tant et plus, mais il faudra bien l'attacher le temps nécessaire si on ne veut pas qu'il impose sa loi.

Veut-on nous laisser en prison le temps de nous obliger à rentrer dans le rang ? Nous ne sommes pas des chiens. Je t'embrasse très fort.

### **Mercredi 29 mai**

Les fameuses amendes font toujours parler d'elles. Philippot a reçu, transmise par sa femme, la note du percepteur. Cet employé du fisc a rarement d'aussi belles garanties qu'il sera payé (quand le débiteur se trouve en prison je ne vois pas ce qu'il peut craindre) mais ceci ne l'a pas empêché de manifester une remarquable hâte.

Dans de tels moments de crise, je tente de me concentrer sur une activité intellectuelle. Je fais de la géométrie avec Raynaud à partir d'un livre de l'ancien système conforme aux programmes de 1890, donc plus simple que le Chenevrièr. Cette matière me convient le mieux. Je fais aussi de l'algèbre : les équations du second degré, avec leurs deux solutions, satisfont mon sentiment d'incertitude : j'en appelle une, la solution de la liberté, et l'autre celle de la prison. En physique, je me farcis l'optique et l'acoustique. Du moins, j'essaie. Même si le nouveau livre que tu m'as envoyé à ce sujet me semble intéressant, j'en reste au précédent que je n'ai pas fini. Pour compléter mon programme je soigne mes connaissances en chimie en étudiant le système des notations où je nage abondamment.

Pour ce plan de travail, je m'en tiendrai à quatre heures de travail par jour. Je n'ai pas d'examen à la sortie et sans travail physique régulier pour se détendre...

Contrairement aux pensées des intellectuels classiques qui ne veulent pas perdre cinq minutes à bouger leurs corps, non seulement l'activité physique ne nuit pas à celle de l'esprit, mais l'aère et l'aide. J'ai dû déjà te le dire ma Belle mais je vérifie si souvent la justesse de cette idée que je ne peux céder au plaisir de la rabâcher. Les enfants aussi répètent sans fin un mot, un geste, un mouvement d'où l'invention de la balançoire, objet qui nous manque ici.

Je viens d'être coupé dans mon élan. Le chef de chambre, Raynaud, nous rapporte les dernières communications du commandant. Rien d'important ne ressort du rapport. Aussi je reprends la plume pour t'indiquer qu'en prévision de ta visite ici, je t'imagine partant pour Bordeaux. Tu embrasseras bien tout le monde pour moi et puisque ta mère va mieux, faites des promenades dans la ville. Votre vie « libre » me semble un poids que peut-être je ne pourrai plus porter. Penser au train, aux valises, aux horaires, aux programmes, aux visites, aux repas, quel tracass ! Nos soldats gardes-chiourmes qui manquent pour la guerre, font tout pour nous. Ils vont même devoir s'armer pour nous suivre en promenade au cas où nous nous évaderions.

L'arrivée des journaux interrompt encore cette lettre que je ne vais pas arriver à terminer. Une blessure dans la chair de la France que l'occupation du Pas-de-Calais, de l'Aisne, du Nord et de la Somme ! Et dire que le roi des Belges a livré son armée ... Pendant ce temps nous en sommes à craindre la suppression des promenades. Comme des enfants qui veulent sauver un carré de chocolat. Je t'embrasse très fort.

### **Jeudi 30 mai**

J'espère, ma Belle que tu iras à Bordeaux et qu'au contact de ta famille tu retrouveras un peu de l'amour que j'ai pour toi. La captivité oblige à l'espoir et habitue au fatalisme. Plus que partout on y apprend à tuer le temps et à rêver hors du temps. Je viens par exemple d'arracher pendant une heure les racines des ronces. Elles sont là depuis des dizaines d'années et en février les soldats en garnison, en prévision de notre arrivée, avaient un peu nettoyé. Ne savaient-ils pas qu'il s'agit de plantes dont on ne se débarrasse pas en se contentant de les couper ? Depuis, elles ont repoussé et sur les remparts qui nous servent de boulevard, elles entravent notre marche. Bref, j'ai essayé de prendre le mal par la racine ou le taureau par les cornes. Mais je sais que j'ai surtout tué le temps car mes pensées s'accrochent aux bateaux de Dunkerque, aux rues de Paris et aux pentes des Alpes.

Je viens d'avoir ta lettre de mardi et le même écœurement que le tien s'est emparé de nous lorsque nous avons appris la trahison de Léopold. Jacques est parti. Robert suivra. Dans les avions et les chars. Ils sont les plus exposés. Que va faire Mussolini ? A qui peut-il prendre quelque chose avec le minimum de risques ? J'ai toujours pensé que la guerre entraînerait comme conséquence de

profondes modifications de la structure politique, sociale, économique du monde mais je pensais aussi que dans ces modifications, la France jouerait un des principaux rôles. Il n'en sera rien.

Si Mussolini attaque la France, la cinquième colonne ne sera-t-elle pas immédiatement constituée chez nous ? Dans l'affrontement France-Italie notre Sud-Ouest apparaît doté d'une position particulière avec certains immigrés italiens qui, en ce qui concerne les hommes dans la force de l'âge, sont la majorité dans chacune de nos Communes. La surveillance des pouvoirs publics a gardé un œil sur les antifascistes alors que depuis deux ans les agents de Mussolini s'organisent en toute tranquillité !

As-tu vu dans les journaux l'appel lancé aux femmes pour qu'elles conduisent les voitures de l'armée ? Pendant ce temps, nous nous roulons les pouces ! Enfin presque puisque tout de même on se promène !

Par une nouvelle promenade, nous sommes allés jusqu'au Vieux Château et le site fera sans doute les délices du tourisme quand il viendra jusqu'ici. Pour le moment, il faut forcer pour y arriver et découvrir la Pointe du Châtelet. La côte est rocheuse et les lames doivent s'élever à une très grande hauteur. La base de cette position est barrée par une levée de terre haute de cinq à six mètres et épaisse d'une dizaine. Certains parlent d'un camp romain et d'autres d'une enceinte préhistorique. Le Château est un quadrilatère irrégulier flanqué de tours. Bâti au XI<sup>ème</sup> siècle par les seigneurs de la Garnache puis remanié par la suite. Quand on rentre dans l'enceinte, où il ne reste aucune pièce intacte, on découvre des traces de logis, d'une tour de défense et de vieux escaliers. Une poterne donnait accès vers la mer. Que de vies passèrent en ces lieux ! Que de poussières y furent balayées par l'océan ! Je me sens perdu aux côtés de toute cette mémoire oubliée. Après ce récit de vacancier, je peux t'embrasser très fort.

### **Vendredi 31 mai**

Aujourd'hui j'ai marché avec Béchard plus d'une heure sur les remparts. Nous avons tenté de revivre le dernier congrès du PCF qui se déroulait à deux pas de chez lui, à Arles. Quel moment grandiose ! En arrivant dans la ville, nous écoutions d'abord les vendeurs de journaux crier : « **L'Humanitat lou plus broy journau d'aou moundo !** » Béchard se souvenait surtout du passage de mon intervention où j'expliquai que pour le paysan, le capital, c'est-à-dire le foncier, n'est pas la même chose que pour l'industriel. En m'imitant, il répétait : « Le paysan ne retire jamais l'intérêt des capitaux qu'il a investi dans sa propriété ». Moi, muni de son accent à la bonne mère, je reprenais : « Quoi qu'il investisse dans sa propriété, le paysan n'en verra jamais les intérêts ».

Comme d'habitude, au cours de ce congrès j'avais complété l'éloge des paysans, d'autres discours. J'avais indiqué qu'il fallait trouver les moyens de faire accepter par les paysans, la prolongation de la scolarité sans devenir l'apôtre des méthodes répressives. J'ai suggéré un changement des contenus de l'enseignement de manière à ce que le fils du paysan trouve dans l'école des acquisitions utiles à l'agriculture.

Je lui redisais les merveilleuses ruines historiques que nous avons visitées et surtout l'abbaye de Montmajour où je fus séduit par un guide qui ne cessait de rabâcher : « Contrairement aux usages du Midi, je suis au regret de vous préciser que dans ce que je vous raconte, je n'exagère pas du tout ». Plus que tout, le clou de ces quatre jours de décembre fut le spectacle dans les arènes. Quel moment grandiose ! Ah ! si le mistral n'avait pas été là pour nous frigorifier !

Ma chère Belle, revenons à la France de 1940. Tu m'écris qu'il faut maintenant un permis de circulation. Qu'est-ce que c'est encore ? Même pour venir me voir ? Même pour aller voir ta mère à Bordeaux ? Qui va encore distribuer ce papier ? La préfecture ? La mairie ? Pour ne pas avoir à le faire renouveler pendant les vacances, il serait peut-être plus commode d'attendre un mois avant de le demander ? En plus de l'actualité liée à la guerre, c'est-à-dire à la mort, comme si ça ne suffisait pas il faut suivre celle liée à la vie quotidienne !

Sur l'état d'esprit du pays, ce que tu m'as dit de ta conversation avec M. Zévaès ne me surprend pas. Il se passe ces jours-ci des choses plus difficiles à comprendre encore. L'arrestation des ouvriers se fait au petit bonheur. On ne frappe pas des coupables. Cette attitude ne peut avoir qu'un mauvais effet. Les amis des personnes arrêtées ne peuvent que se méfier d'un gouvernement aussi débile. Autant de forces perdues pour sauver notre pays ! Même si dans ma famille les injustes punitions dont je suis victime n'ont pas changé les sentiments antihitlériens, il risque de ne pas en être de même dans toutes. A l'inverse, un appel de Racamond aux ouvriers ferait un bel effet dans les couches qui risquent d'être gagnées par le défaitisme, comme un appel lancé par moi-même aux électeurs de mon département serait un bon moyen de contrecarrer, dans d'autres milieux, la propagande, si elle existe, menée par certains membres de l'ex-PC. J'hésite à croire qu'un gouvernement puisse être débile, mais cette critique me paraît la moins sévère dans le contexte présent ! Je ne souhaite ni donner de leçons ni m'obliger à me donner tort. Comme hier et comme

demain, je dis ce que je pense pour faciliter mes contradicteurs. Qu'ils répondent, je suis tout ouïe. On verra bien qui argumentera le dernier. Je t'embrasse très fort.

### **Samedi 1<sup>er</sup> juin**

Voici un an environ, à la même heure, je faisais un discours à Marmande. Je rappelais à la fin du Banquet organisé à l'occasion de l'ouverture de la Foire Exposition les coutumes, les costumes, la langue d'autrefois. Le lendemain sur *la Petite Gironde*, Seillan écrivait :

« J'ai envié Renaud Jean ».

Que tout cela paraît loin aujourd'hui, même si ça m'est venu clairement à l'esprit en écrivant la date !

Le 1<sup>er</sup> Juin, la Saint Clair est par tradition, depuis des siècles, la référence pour la plus grande des foires de Marmande. Elle avait tendance à périliter et nous avons réussi à la relancer en la couplant avec une exposition. Demain, que restera-t-il de cet effort ? Sur les marchés, sur les Foires, que de Voix entendions-nous ! Ceux qui imaginent les paysans cloués sur leurs terres, devraient les écouter sur les foires quand ils discutent de leur vie, de leurs bêtes, de leurs achats et de leurs idées. Une nouvelle fois, en me remémorant ce tronçon de vie, je sens mon cœur saisi par la nostalgie.

Qui plus est, une lettre de ma mère me renvoie encore vers cette vie. Elle travaille toujours. Elle plante du tabac dans le voisinage et aide à la culture du blé. Les blés dans la région sont très beaux mais ils ne comptent que très peu à côté de ceux du Nord et du Bassin Parisien. La France me semble la France parce qu'elle forme un tout agricole. Le Nord et le Midi se complètent comme se complètent la mer et l'océan, le printemps et l'automne. Une nation se constitue politiquement et à parler politique on touche à l'économique. L'agriculture ayant été la partenaire majeure de la France depuis 1789, elle a dû contribuer au dessin des frontières et à bien davantage. Sur sa lettre, ma mère évoque aussi le père Larrat qui s'est réfugié à Samazan avec sa femme et son petit-fils. Sur la grande route de Marmande à Casteljaloux il paraît qu'il n'y a jamais eu autant de circulation.

*La Dépêche de Toulouse* a annoncé la mort au front d'Adrien Langumier, député communiste de la Seine. Elle a oublié de faire suivre son nom de la mention « déchu ». Pas plus, lui que moi, n'étions et ne sommes des défaitistes. Je condamne sans cesse le défaitisme depuis le premier jour de la guerre par mes paroles et tout autant par mes actes. Dès le premier jour, j'ai pensé que l'hitlérisme devait être éliminé par les moyens nécessaires. Il faut débarrasser le monde de ce fléau.

Plus modestement, débarrassons-nous tous les deux du problème des amendes. Tu as eu raison d'aller Rue des favorites rencontrer M. Robin, il me paraît de bon conseil. Je suppose que tu lui as dit avec clarté qu'il fallait tout faire pour empêcher une saisie à Samazan. Non qu'il s'agisse d'éviter à ma mère une surprise pénible mais surtout pour savoir quels moyens de défense elle pourrait utiliser pour que tout risque de forclusion soit écarté.

Aux boules, la Gascogne (Philippe et moi-même) affronte le Languedoc (Béchar-Raynaud). Trois soirs de file le Languedoc a gagné. Je ne suis pas très doué et surtout je suis très très irrégulier. Je précise tout de même que les trois précédentes soirées, nous l'avions emporté. Demain seize équipes vont participer à un concours. Nous allons prendre une belle raclée mais la journée y passera et cela nous permettra de faire semblant de ne pas penser à l'Armée du Nord. Aujourd'hui, le sportif que je suis devenu, peut t'embrasser très fort.

### **Dimanche 2 juin**

On l'a fait le concours et voilà le résultat : une partie de gagnée sur trois de jouées. Ce score nous libère du souci de disputer les finales et je peux mieux me concentrer sur le courrier puisque j'ai eu ta lettre de vendredi et celle d'hier.

Tu as eu une visite de Jean et Denise. Que leur visite me serait infiniment agréable ! Quelle heureuse surprise pour toi, et surtout, te voilà rassurée sur l'état de ta mère. Je suppose que tu as donné à Jean tout ce que je t'avais indiqué dans une de mes lettres car il s'agit d'un tout. Si les événements le permettent un jour, il faudra renverser les rôles : que les accusés puissent devenir des accusateurs.

Je reviens à la question : Jean va-t-il venir me voir à l'île d'Yeu ? Ce serait de toute façon compliqué mais à tout hasard je donne des renseignements. S'il vient samedi prochain le bateau part de Fromentine à 15 h 15 et repart le dimanche à 5 h du matin. Je pourrais le recevoir le samedi entre 17 et 18 h. Le samedi 15 Juin le bateau part de Fromentine à 12 h 30, le dimanche il quitte l'île à 10 h. Dans ce cas nous pourrions nous voir le samedi après-midi et un peu le dimanche matin.

Pour le problème du permis de circulation, je t'indique que le commandant du Fort n'a rien à y voir mais que le maire de Port-Joinville est seul compétent en la matière. Une mauvaise chose car cet homme est l'une des personnes les plus mauvaises parmi la population. Il s'acharne sur nous en essayant d'ameuter contre les surveillés toute l'île. De plus, il envoie aux autorités des rapports

inexact ou démesurément gonflés qui sont de nature à nous nuire. Il a fait supprimer les sorties en ville pour l'approvisionnement. En septembre 1939, on arrêta un sujet allemand, un ouvrier spécialisé pour moteur diesel. Le maire l'autorisa à circuler librement sur l'île. En revanche, s'il était en son pouvoir ou au pouvoir de personnalités politiques de la Vendée de décider de notre sort, nous n'aurions aucune promenade. Il ne faut rien lui demander.

Avec les nouvelles arrestations la cinquième colonne en a pris encore un grand coup ! Et tu comprends l'humour ! J'en aurais long à écrire sur ce sujet ! En fait les nouveaux prisonniers qui nous accueillons sont des pères de famille arrêtés en plein travail sans interrogatoire et sans explication. Je me demande si en ce moment certains ne règlent pas des problèmes de voisinage avec de fausses dénonciations. Un tel vient de Concarneau et tel autre de Brest. Je t'embrasse très fort.

### Lundi 3 juin

A la lecture de ta dernière lettre je te soupçonne plus surmenée que jamais. Si ce que tu dis du déjeuner chez Mr Beaujoli est clair, la suite m'apparaît d'une confusion totale. Tu parles d'un rendez-vous et en même temps d'une visite, je m'y perds. Je me réjouis que la visite de Jean te dispense d'aller à Bordeaux voir ta mère : tu pourras te reposer. Je m'en réjouis aussi car je comprends que ta mère va mieux. Pour préparer tranquillement tes vacances, il te faudrait peut-être envoyer une malle à Samazan car tu seras seule pour voyager et transporter les affaires.

Puisque j'en suis à parler des lettres, je t'informe de la décision de Chaulet. Il veut amener ma mère à Pierre-Levéé. Il est sympathique mais il oublie que celle-ci veut toujours dormir chez elle or pour venir au Fort, surtout à cause de la traversée, le voyage aller-retour ne peut se faire en un jour. Cette observation me permet de préciser que le voyage que j'avais moi-même projeté pour ma mère et la femme de Philippot me paraît compromis sauf si toi, ma Belle, tu pouvais la convaincre de changer cette habitude.

Avec Philippot, nous continuons nos bavardages. Suite à mon récit de la foire de Marmande il vient de m'évoquer un morceau d'histoire de... Port-Sainte-Marie. Sur *la Petite Gironde* qui rendait compte de la dite foire, un érudit local avait rappelé une particularité étrange de ce port : dans les ruines de l'église des Dominicains avait été enterré, l'évêque Bandello. Plus qu'évêque, me précise Philippot, il s'agissait d'un écrivain attentif aux événements de son siècle et fier de son temps.

Pris par la vie ici, Philippot enchaîna par ces questions : Pouvons-nous être fiers de notre époque ? Faut-il juger une époque aux accidents d'une journée ?

Qu'elle était son époque à Bandello ? Il vécut entre 1485 et 1562 donc on peut penser qu'il avait de la fierté pour le début du XVI<sup>ème</sup> siècle. Cette fierté il ne la reportait pas sur lui-même et de mémoire, Roger indique cette phrase de l'évêque écrivain qui le marqua :

« Je sais bien que je n'ai pas de style et j'en fais l'aveu. Je me suis risqué cependant à écrire ces nouvelles parce que je crois que l'histoire et les compositions du genre des miennes peuvent amuser en n'importe quelles langues ».

En fait Bandello fit plus que le travail modeste qu'il évoque puisque ses écrits inspirèrent Shakespeare. Je me demande alors : Pourquoi est-il enterré à Port-Sainte-Marie ? Philippot n'en sait trop rien. Bandello, évêque d'Agen, avait un pied à terre au château de Bazens, mais rien de particulier à Port-Sainte-Marie. Sans doute une passion pour les Dominicains peut expliquer ce fait. Nous avons ensuite parlé de Marcel Prévost, ce Parisien de l'Académie Française venu se réfugier dans notre Lot-et-Garonne. Faute d'être fier de notre époque, nous le sommes de notre pays, la Gascogne.

Nous poursuivons notre visite de l'île et à l'anse des Broches nous repensons aux peuplades qui inventèrent les dolmens. Pourquoi et comment cette civilisation a-t-elle atterri sur l'île ? Par les Bretons je suppose. Nous regrettons de ne pouvoir visiter la partie Sud-Est de l'île qui nous est interdite. A comparer les différences nous ferions marcher notre réflexion.

Des événements de la guerre, je retiens aujourd'hui une petite chose : *La Dépêche* rectifie la nouvelle sur Langumier. Le mort n'est pas le député dont elle mentionne cette fois qu'il a été « déchu ». Mesquinerie involontaire ? En notre réduit nous sommes tentés de lire le pire partout. Je t'embrasse très fort.

### Mardi 4 juin

Pour me donner le courage d'écrire je comptais sur ta lettre que je n'ai pas eue aussi je ne m'y mets qu'à 19 h sous le regard des rayons d'un soleil agréable. Je suppose que tu as été bloquée par l'alerte, à Saint Cloud, et que tu as eu autre chose à faire que de me poster une lettre, chose dont je ne te tiendrai jamais rigueur : ta santé avant tout.

Sur ce bombardement parisien, nous sommes plusieurs à chercher toutes les informations possibles puisque la majorité des détenus du Fort ont de la famille dans la capitale. Il semble que la

banlieue ouest n'ait pas été touchée mais je reste inquiet car les usines du quai de Javel me paraissent un objectif militaire intéressant pour les Allemands et notre maison en est si proche.

Pendant que le danger te menace je reste oisif du matin au soir ! J'avais émis l'hypothèse d'une telle situation scabreuse et maintenant j'en fais le constat. Nous avons tout tenté pour faire prendre conscience aux Eminences que notre enfermement ne servait à rien. Sans succès. Puisqu'il faut ronger son frein, voici comment nous opérons ces derniers jours.

Je vais te décrire l'emploi du temps de Français ordinaires en temps de guerre : nous nous levons à 6 h, et après la toilette nous déjeunons paisiblement. Un des métiers originaux de l'heure s'appelle le vidangeur. A entasser des hommes dans un cercle étroit, il faut ensuite en déduire les conséquences : les fosses se remplissent vite. Peut-être n'ont-elles pas été curées depuis que le Fort est désarmé ! Le curé nous refuse la pompe sans doute pour mettre à l'épreuve notre sens pratique. Au sommet des remparts nous avons installé une poulie sur laquelle s'enroule une longue corde munie à l'un de ses bouts d'un seau destiné à puiser dans la fosse. Nous montons le seau, nous le transportons vers une autre partie où nous pouvons vider vers l'extérieur. J'espère que le contenu du seau, imitant la grenouille du canard marseillais, ne retourne pas au point de départ par des canaux souterrains inconnus de nous. Bref l'équipe se compose ainsi : un homme guide le remplissage, trois hommes tirent sur la corde, deux hommes assurent le transfert dans les tinettes que par groupe de deux nous allons vider dans une fosse extérieure. Quel bel ensemble ! Un roulement est établi pour que ce ne soit pas toujours les mêmes qui accomplissent cette tâche mal odorante.

Pendant les pauses, j'ai tout à fait réussi à résoudre les équations du second degré, le tout sans que les échardes plantées dans mon cerveau et dans mon cœur par l'invasion de la France se soient laissées oublier une seconde. Je t'embrasse très fort.

### **Mercredi 5 juin**

Je prends l'habitude de t'écrire en fin de journée. Assis sur une pierre chaude du bastion, je profite du calme et je relis avec plaisir tes derniers envois. Ta carte postée lundi à minuit m'a rassuré et la lettre écrite pendant la journée aux différents endroits où tu t'es trouvée, au lycée et à la mairie, a aussi éclairé ma soirée. Il te faut réduire le danger au minimum car le danger comme le plaisir quelles que soient les circonstances, va du plus minime au plus vaste. Je ne sais si l'optimisme consiste à masquer les risques ou à les négliger. En temps de guerre, je reconnais que la pensée ne sert à rien, je reconnais donc que s'ingénier à éviter les bombes peut paraître futile mais l'inverse, c'est-à-dire la nonchalance, s'appelle toujours l'irresponsabilité. J'ai envie de t'écrire : « nous verrons bien ce que le sort nous réserve » et en même temps « faisons bien ce que le sort nous réserve ».

Jean qui se trouve sur des avions doit risquer sa vie plus que quiconque car si la bataille de Paris est engagée, toutes les escadrilles doivent être en action et de lourdes pertes sont à prévoir.

Les journaux annoncent maintenant, comme presque certaine, l'intervention de l'Italie. Personne ne peut en être surpris mais pour le pays, quelle situation !

Malgré l'immense danger qui menace le pays, nous restons à l'abri ! Je ne vois pas qu'il y ait de précédent à ce qui se passe actuellement en France. En 1914, les Tsaristes laissèrent en prison leurs révolutionnaires mais la situation était différente : il s'agissait d'hommes qui voulaient la défaite de leur pays. Pour nous, on continue d'agrémenter notre séjour par des promenades que nous faisons sans honte. Toujours la même direction : le dolmen. J'imagine qu'ils ne veulent pas que nous allions vers l'est pour qu'on n'échafaude pas de plans d'évasion. Je vais agrémenter ma lettre de deux fleurs de liserons.

Je t'embrasse très fort.

### **Jeudi 6 juin**

Les journaux, je les lis avec toujours la même attention car ils peuvent changer ma vie. Par exemple, j'apprends aujourd'hui que les écoles primaires de la Seine seront fermées le huit. En conséquence, pour toi aussi, ma chère Belle, je suppose que l'heure de tes vacances a sonné. Tu feras bien d'en profiter pour aller directement à Bordeaux et de ne venir à l'île d'Yeu qu'ensuite, à ton temps. Dans ta famille, tu pourrais reprendre des forces avant d'affronter la mer pour venir jusqu'à moi. Tu pourrais aussi faire un tour chez ma mère, si l'occasion se présente. Après le mauvais coup de Pentecôte, je ne suis plus à un jour près pour te recevoir. L'essentiel consiste à savoir que l'heure viendra.

Par la T.S.F., nous apprenons la nouvelle offensive allemande. Hitler essaie d'achever la France avant d'engager son attaque contre l'Angleterre, Mussolini semble hésiter ce qui signifie que l'issue de la lutte lui paraît encore indécise. Son hésitation constitue mon ultime espérance. Cependant au fond de moi-même, je considère son intervention comme certaine. L'Abyssinie qu'on lui a abandonnée en 1935 ne lui suffit pas plus que les Sudètes n'ont suffi à Hitler. Franchement, ma

Belle je ne peux m'empêcher de chercher à anticiper. Je prends conscience qu'il s'agit d'une déformation politique. En démocratie, celui qui fait de la politique se doit de chercher un futur pour vivre le présent. Les positions prises proviennent le plus souvent de l'idée que l'on se fait du futur ! Mussolini, sans être un démocrate, ne veut soutenir qu'un Hitler victorieux, mais, s'il ne veut pas donner l'impression de courir après la victoire, il devra s'engager assez tôt. Voilà pourquoi à observer le Duce, ça facilite les hypothèses plausibles.

Je continue de relever des propos d'hommes politiques et de journalistes. Voici Churchill : « On dit qu'Hitler a trouvé le moyen de débarquer en Grande Bretagne. Je voudrais rappeler que Napoléon n'avait pas réussi cette tentative ». Le journaliste dont je continue de suivre les propos, Kerillis, a écrit : « Il apparaît à travers les événements actuels que l'Allemagne et la Russie continuent de se haïr et de se craindre. Je dis qu'il faut exploiter à fond toutes les occasions que peuvent fournir cette haine et cette crainte. Gagnons une bataille, une seule, et vous verrez ». Il cherche les dernières raisons d'espérer. Dès avant la guerre il voulait qu'on crée « le climat » de la lutte. Le climat, terme à la mode qu'il utilisait pour mieux se faire comprendre car il préférait employer l'expression : « les conditions morales ».

Sur les journaux, nous avons eu les photos des bombardements de Paris. Tu suis avec exactitude les consignes de sécurité ? A voir les dégâts, on se doute que sous les décombres doivent se trouver bien des cadavres.

Si la grande politique peut donner lieu à d'éventuelles analyses plus ou moins logiques, notre vie ici échappe tout à fait à l'entendement. Parmi les nouveaux arrivés, un unijambiste de Brest. Ainsi, avec Dadot, cela fait trois. La femme de Dadot a été renvoyée du dispensaire de Montreuil. A parler de Montreuil voici que Daniel Renoult vient une nouvelle fois de nous quitter. Comme à Baillet où pendant un moment il fut transféré à Paris, deux gendarmes l'ont amené qui sait où et qui sait pourquoi ! Ce qui peut arriver dans le Fort reste totalement mystérieux et presque indépendant des faits de guerre. Plus tard, peut-être, trouverai-je une logique à la politique de répression suivie.

En cette journée magnifique, les oiseaux nous renvoient, des bois, leurs chants divers, et l'air claque sur les ailes des martinets.

Je t'embrasse aussi chaudement que le temps le permet.

### Vendredi 7 juin

La marée commande le courrier ce qui provoque la perte de la régularité de notre correspondance propre à Baillet. Dans l'ensemble cependant, la guerre n'a pas trop perturbé le travail des facteurs.

Bien qu'ayant perdu le goût du travail intellectuel, aujourd'hui, j'ai repris l'équation du deuxième degré et la géométrie. J'avance en ce dernier domaine avec la même facilité qu'autrefois mais j'oublie avec une facilité encore plus grande. Je n'ai jamais bien brillé par la mémoire et j'ai eu souvent l'occasion de le constater dans les travaux parlementaires. C'est en revoyant sans cesse les textes discutés et les questions à l'ordre du jour que j'évitais de faire mauvaise figure, à tel point que la plupart du temps mes collaborateurs ne se rendaient pas compte de l'effort que je fournissais. L'envie d'écrire me serait-elle venue de la prise de conscience de cette défaillance de ma mémoire mentale ? Je ne peux pas dire si une note écrite s'inscrit mieux en mon souvenir qu'une autre, seulement entendue. J'ai plutôt la mémoire des Voix et en principe ça m'aide mais les visages rencontrés dans les villages du Lot-et-Garonne sont si nombreux qu'ils se mêlent. En réalité, pour armer la mémoire, il me faudrait une activité méthodique où les événements s'enchaîneraient avec logique or je constate que, même ici, où je suis maître de mon temps, à défaut de l'être de mes déplacements, je n'arrive pas à me tenir à des habitudes.

Concernant les équations du second degré, j'avais l'impression d'arriver à mes fins mais je doute. Cependant l'étude du théorème concernant la somme et le produit de deux valeurs m'a montré que l'ordre de grandeur de la valeur négative était bien celle que je trouvais. Alors, de doutes en certitudes, je poursuis l'impossible : faire des maths quand il me faudrait faire la guerre !

Si le climat, cher Kerillis n'est pas à la paix, dans le Fort il n'est pas encore à la chaleur. Je supporte bien mon tricot.

Le gouvernement vient de se doter de la présence de Gaulle : « Les vues prophétiques qu'il n'a cessé de développer par la parole et par la plume et plus particulièrement dans son livre **Vers l'armée de métier**, ont reçu désormais la confirmation des faits » indique **Le Figaro**. Ce qui confirme ma « théorie » d'hier. Les Eminences commencent à comprendre le type de guerre auquel nous avons à faire, ils anticipent sur ce qui va se passer et pensent préparer la riposte avec de Gaulle au ministère. Bref, encore une bonne décision qui, s'ajoutant aux précédentes, et en particulier à celle provoquant notre maintien en prison malgré un sursis décidé par les juges, va rendre plus parfaite que jamais notre victoire.

Je plaisante un peu tout en reconnaissant qu'à la place des dirigeants, s'il est une décision qui me semble simple à prendre (celle de notre libération), il en est une autre, sur la conduite de la guerre, qui me laisse sans Voix.

Je vais terminer comme hier, par une note agréable : je continue à dormir parfaitement. De plus, même si la guerre et ses conséquences ont dû aggraver mes faiblesses en matière de mémoire, je pense à toi comme jamais. Je t'embrasse très fort.

### **Samedi 8 juin**

De nouveaux arrivants viennent de débarquer. Ils ne sont pas encore Allemands, mais comme nous ils doivent être de mauvais Français. Le Fort est au grand complet à moins que, comme dans les wagons-lits, on installe des pailles au-dessus de nos pailles.

Sachant peu de choses des écrits politiques communistes actuels, c'est en discutant avec ces débarqués de la dernière heure qui doivent être au courant de faits justifiant leur arrestation, que j'ai cherché à m'informer. En réalité personne ne semble mieux renseigné que nous sur les véritables positions du P.C.F. dissous ! Je te précise que souvent il s'agit de personnes sans parti, de membres du PS, de mutilés. Face à tant de conneries, je vais reporter mon intérêt sur les informations générales.

Kerillis, dans ***l'Epoque*** de jeudi, évoque le bruit infernal des avions allemands qui, pour ébranler nerveusement l'adversaire, sont dotés de sirènes se mêlant aux vrombissements des moteurs. Je rattache ce fait aux tracts pornographiques mentionnés dans une lettre précédente (parfois je voudrais avoir le double des lettres envoyées pour éviter de me répéter) : ils inventent la guerre psychologique même si ce principe n'a jamais été négligé auparavant. Disons qu'ils le poussent à la perfection. Je crois deviner qu'à la différence de la France où nous ne pensions qu'à une armée de défense eux ont surtout cherché à constituer une armée d'invasion. Voilà pourquoi Kerillis pensait que si nous remportions une victoire alors les Allemands seraient en difficulté car ils n'ont rien organisé en terme de retraite. Seulement, cette victoire aussi minime soit-elle, allons-nous l'obtenir ? Je ne peux un seul moment penser à notre défaite. Ce sentiment me semble drôle et je m'interroge : ne porte-t-il pas trace de mon chauvinisme ?

Par ailleurs, je ne sais si le gouvernement veut tenter de briser la collaboration entre URSS et Allemagne mais il vient enfin d'envoyer un ambassadeur à Moscou. Pour des répercussions sur notre sort ? Puisque nous sommes ici pour ne pas avoir renié le pacte entre Staline et Hitler, et puisque Staline semble redevenir présentable aux yeux du gouvernement, alors nous pouvons bien espérer redevenir libres. En fait, nos chefs militaires voient bien que si Mussolini continue de rester à l'écart du conflit, ça tient aux pressions de l'URSS et si ce pays peut faire de telles pressions favorables à la France, ça veut dire que l'Est reste une porte de secours pour l'Ouest. En conséquence, au moment où l'Italie entrera en guerre, il faudra en déduire que tout est fichu pour nous. A ces quelques remarques, je veux ajouter l'arrestation de Fabre-Luce qui tend à montrer que le gouvernement veut aller vers la gauche. Il aurait dû arrêter un tel fasciste depuis des mois. Après lui et Gobineau, à qui le tour ?

Comme dans toutes mes lettres, avec la guerre et ses conditions générales se mêlent les informations plus directement liées à des personnes. Aujourd'hui, je pense à Waldeck Rochet. Sais-tu que sa gentille et frêle petite femme est internée à Sainte-Anne pour cause de folie ? Brun me l'a appris. Ses trois enfants dont l'aîné a cinq ans, que vont-ils devenir ? Le père est probablement enfermé à Niort avec Prob. Dans bien des cas nos emprisonnements posent des problèmes humains considérables et je suis sûr que dans le couple de Waldeck comme dans d'autres, la plus grande douleur vient de l'incohérence des mesures qui nous frappent. Quand une Eminence finira-t-elle par s'en rendre compte ? En attendant je t'embrasse très fort.

### **Dimanche 9 juin**

Au Bastion, parmi les cochons, deux jeunes truies -elles bénéficient de la sympathie générale - ont si mauvais caractère qu'elles se battent avec une rage égale à celle de dindons en fureur. Après les oiseaux, je viens donc de passer à l'observation des cochons. L'explication en est simple : les Eminences viennent de doter le Fort de tels animaux pour peut-être nous inciter plus tard, à nous lancer dans la charcuterie.

Tu te doutes, ma Belle, qu'à part le caractère des truies je ne vais pas pouvoir beaucoup développer le sujet, tous les cochons se ressemblent tellement, qu'ils n'enrichissent jamais le regard.

Ce retour des animaux dans notre conversation écrite m'incite à t'avouer enfin un reproche que je me fais maintenant. Dans une réunion publique ancienne, un député de droite nous a accueilli moi et mes amis, en ces termes : « Voici Jean et sa ménagerie » et sans réfléchir, je lui ai répondu : « Voilà pourquoi nous venons chercher l'âne qui nous manque ». Je me reproche d'avoir cédé à

l'habitude en citant l'âne. J'ai compris maintenant qu'un député de droite se range dans la famille des rapaces (quelques députés de gauche aussi d'ailleurs).

On me répondra que les rapaces aussi ont leur utilité : ils ramassent les cadavres de la nature, ils sont les éboueurs des champs. Tu vois, ma belle, je souffre d'incompréhension : traiter quelqu'un d'âne ou de vautour n'a pour moi aucune connotation péjorative, contrairement à ce que peut penser l'Obtus de service. J'essaie seulement de mettre chacun à sa juste place : nos réactionnaires, en refusant le progrès, sanctifient la mort et vivent comme des rapaces. Ils vivent de notre mort et nous incitent à tuer pour mieux les nourrir. En 1924, quand j'ai gagné l'élection cantonale, mes amis commencèrent à ridiculiser les adversaires. Par quelques mots, je les ai arrêtés, à leur grande surprise : « Surtout pas de raillerie que peut-être demain, si nous arrivons à les convaincre, ils seront avec nous ». Il fait bon se placer du côté de la vie même si la guerre nous menace !

En 1922, parmi les assoiffés de sang, j'avais cité l'archevêque de Bordeaux et je retrouve son propos exact sur le compte-rendu de la séance de l'Assemblée que tu m'avais envoyé : « La guerre est un apôtre, suscité de Dieu, dans un but de régénération religieuse, morale et sociale ». Sans commentaire !

Suite aux photos du bombardement parisien que j'avais évoqué, tu me donnes des précisions importantes. Les appartements de Laure et Marguerite ont été détruits. Suzanne a été blessée. Est-elle restée dans l'appartement, ou alors l'abri n'a pas résisté aux bombes ? Je sens la mort rôder autour de toi, ma chère Belle, je sens le poids des bombes sur nos rêves, je sens que l'éclair du pire éblouit mes yeux. Quelle infamie l'Europe !

Pour ajouter l'angoisse à l'angoisse, il semble, d'après ce que tu me dis, que Jacques, sur un avion de bombardement, ait rempli des missions en Allemagne. Qu'est-il devenu ? Attendons puisque rien ne sert plus de rien ! » « Rien ne sert plus de rien », formule terrible qui ne peut alimenter que les rapaces. La guerre nous rend tous de droite ; voilà pourquoi elle existe. Sur ma tombe, il faudrait écrire : « Rien ne vient de rien ».

Voici une réponse à une de tes remarques : ce que tu me dis de la censure de mes lettres m'a surpris. Je ne crois pas que leur contenu puisse nuire à qui que ce soit. Je m'efforce d'être vrai sur les faits, sans jamais me laisser entraîner par les sentiments, ce qui serait cependant bien excusable. Je ne sais les passages de mes lettres visés par la censure. Y-a-t-il des sujets prohibés ? Ou bien sur certains sujets devons-nous observer plus de réserve ? De toute façon, je conserverai toujours mes deux soucis : la vérité et la justice. Dérisoires individus que ces censeurs qui feraient mieux de tout faire pour défendre la France ! Je t'embrasse très fort.

### Lundi 10 juin

C'est la dernière lettre que tu recevras de Pierre-Levée. Nous partons en effet ce soir sans savoir où nous allons. Dès que je pourrais, je t'enverrais des précisions sur ma nouvelle adresse à la fois à Boulogne et à Bordeaux. Ce qui m'est le plus pénible, c'est que je vais rester quelques jours sans nouvelles de toi. J'espère cependant que le contact par lettre sera bientôt rétabli. Je ne te dis pas bon courage, je sais que tu en as aussi bien pour ce qui peut t'arriver que pour ce qui peut m'arriver.

Cette nouvelle décision des Eminences, tout aussi inexplicable que la précédente, nous affole un peu : sans regretter le Fort, nous craignons le futur.

L'habitude est une chose terrible : on a du mal à y échapper même en captivité. Ici, depuis le début du mois de mai, on avait fini par trouver nos repères et nos points de solitude. Chacun avait délimité son espace vital. Tout va recommencer à zéro avec en toile de fond cette guerre devenue affreuse puisque la ville de Rouen est prise comme tous les ports de la Basse-Seine. Je ne peux que souhaiter la fermeture du lycée. Puisque le bac a été avancé, ça devrait être proche. Tu le sais ma Belle, si tu es parmi les enseignantes qui doivent rester à leur poste, je prendrais l'information avec fierté. Moi-même, si j'avais pu être dans la bagarre, j'aurais tenu à rester en première ligne sans pour autant m'exposer bêtement.

J'étudiais le carré des côtés opposés à l'hypoténuse dans un triangle rectangle quand **Philippot est venu m'annoncer que les ordres de notre évacuation essaient arrivés.** Pour t'informer, j'ai donc aussitôt écrit la brève lettre qui ouvre cette page puis nous avons continué une belle conversation, manière de nous voiler la face. Nostradamus aurait exercé la médecine à Port-Sainte-Marie au moment où la ville devenait protestante. Par la suite, pour effacer les marques de la religion « prétendument » réformée, la ville est devenue un centre de couvents et d'églises. Est-elle en Gascogne, cette ville qui se trouve sur la rive droite de la Garonne ? Pour Roger, ça ne fait pas l'ombre d'un doute et aussitôt nous sommes partis sur ce qui fait notre joie : la Gascogne est par excellence le pays des gourmets. Fregimont est le pays de la cloche : l'une serait la plus ancienne de France.

Une telle conversation n'a pas fait l'impasse sur les dangers de l'heure. Va-t-on nous trimballer en Algérie ? Hypothèse peu probable puisque l'Algérie elle-même devient peu sûre. Pendant que nous tordions le temps, d'autres détenus ... se saoulaient ! Ils voulaient sans doute montrer qu'ils ne se dégonflaient pas devant la nouvelle de leur départ. Ils ont même chanté : « Allons au-devant de la vie ». J'ai éprouvé pour eux, la honte qui leur manqua. Je ne peux en écrire davantage. Ni pour toi, ma bien chère Belle, ni pour les papiers de ma conscience. Ils sont trop mouillés de larmes. Je t'embrasse très fort.

### Mardi 11 juin

En fait je suis toujours à Pierre-Levée. Notre départ ne serait que simplement retardé. Ma santé est actuellement excellente. Que je voudrais savoir où tu es ! Suite à l'entrée en guerre de l'Italie, nous avons fait une nouvelle adresse au gouvernement, adresse qui confirme la lettre du 10 mai et qui condamne la lâche attaque de ce pays fasciste.

J'ai reçu une lettre de ma mère qui me donne des nouvelles de Samazan. Les gendarmes sont allés chercher le forgeron de Cocumont et celui de Ségalas et même le facteur de Puymiclan qui a 51 ans. Quels dangers représentent-ils pour la sécurité du pays ? Ils auraient eu quelques tracts chez eux. A croire que les textes de *l'Internationale Communiste* sont devenus d'un effet ravageur ! Ils n'ont pas manqué le paysan de Marcellus ni le métayer de Meilhan qui arrive à 57 ans. Dans ce petit village l'institutrice elle-même est partie goûter la prison ! Comme son collègue de Fourques ! Sans doute, pour éviter que les communes ne se jalourent, les Eminences ont procédé à une arrestation dans chacune d'elles. Dans le canton, seule celle de Samazan a été épargnée ! Le journaliste qui fait le bilan écrit : « Il est à remarquer que certains d'entre eux, d'une culture assez rudimentaire, et ignorant à peu près tout de la doctrine de leur parti, ont surtout obéi au sentiment et au désir de paraître ». Le désir de paraître !!! J'en suis sûr, hier le même disait, quand nous rassemblions soixante-cinq personnes à l'Ecole du Parti de Samazan, que nous endoctrinions les paysans et comme tout ça se déroulait au Café Sébéris, nous les rendions en même temps ivrognes. En fait, nous cultivions leurs Voix qu'ils savaient faire entendre à la fin, par leurs chansons.

Au total, en mai, le Lot-et-Garonne a bénéficié de la déchéance de trois conseillers généraux et de trois conseillers d'arrondissement. Les forces de police, au prix de nombreuses heures supplémentaires ont perquisitionné deux cent cinquante deux maisons. A la Préfecture, les services ont utilisé la loupe pour trouver les cent quarante deux conseillers municipaux à éliminer sauf dans les communes de Port-Sainte-Marie, Samazan, Casteljaloux, Romestaing et Pompogne où là, tout le conseil municipal a été renvoyé à la maison, démocratie oblige. Quand, ma Belle, j'écris « à la maison », je ne veux pas dire à la Maison Commune, tu me comprends !

La perfidie, ma tendresse, je la lis la perfidie, dans des articles de *la Petite Gironde* que ma mère m'a découpés. Leur date n'est pas claire mais les propos de Dubourg, eux, oui : « Ces gens-là faisaient peser sur l'Assemblée départementale une contrainte intolérable. Aujourd'hui, ces fauteurs de guerre, ne m'inspirent que du mépris ». Je n'arriverai pas à mépriser cet ancien camarade socialiste parce qu'au fond, ces gens-là, c'est-à-dire nous, les trois conseillers généraux communistes, il nous honore puisque, seuls, nous pouvions en imposer à une flopée de notables ! Quant aux causes de la guerre, pourquoi n'a-t-il pas lu le livre recommandé par son ami Seillan et écrit par un grand ambassadeur anglais ? Pour Dubourg, tout le malheur de la France repose en cette phrase : « les communistes sont fauteurs de guerre ». Les Eminences ont fini par croire aux peurs qu'elles se faisaient et n'ont pas vu partir le coup de là où il est parti.

La perfidie, ma tendresse, je la lis la perfidie, dans un autre article où le fameux Seillan, sans dire son nom, évoque l'ami le plus cher que nous ayons à Agen et que le préfet n'a pas encore osé enfermer, cet ami qui a fait le voyage jusqu'à la Santé pour nous voir Philippot et moi-même. Il l'évoque pour demander son arrestation ! Seillan prétend que comme pour Philippot, la rétractation de Simon est arrivée trop tard c'est-à-dire après le 26 Septembre ! La rétractation ? On ne peut plus rien dire ou on devient traître à son parti, ou complice des pouvoirs.

Pour terminer cette visite de mon département, il faudrait que tu me dises : le couple Bouchet - tu vois qui je veux dire, l'institutrice d'Agen et son mari de l'Ecole Pratique - ils auraient eu le fils tué à la guerre. C'est vrai ? A leur sujet Seillan n'a pas osé signer son article où il annonce : « Si j'avais l'audience de M. et Mme Bouchet - mais je crois que j'en suis loin - je leur conseillerais la lecture de quelques lignes des *Pensées* de Pascal sur la justice et la force, sur l'épée et aussi sur la Fronde qui « élève sa prétendue justice contre la force ». Cette Fronde n'a-t-elle pas eu les faveurs de M. et Mme Bouchet ? » Il évoque la douleur de ce père et de cette mère sans pour autant être indulgent et le tribunal pas davantage qui les condamne à deux ans de prison ! Alors, ma chère Belle, je pleure à l'idée qu'on puisse séparer deux époux, les envoyer en prison pour collaboration avec l'ennemi, quand le fils serait mort pour la patrie ? Dis-moi que cette folie n'est pas vraie ? Je t'embrasse très fort.

## Mercredi 12 juin

Aujourd'hui ma bien chère Belle, je vais tuer mon temps à transcrire une histoire drôle en patois. Je n'ai pas choisi *du Marius et Olive* ou toute autre histoire salée (par exemple *leï traversat*) mais le récit d'un simple pêcheur toulousain. Si tu pouvais recevoir cet écrit - mais qui sais où tu es en ce moment ? - tu reconnaîtrais l'esprit des comiques du début de notre mariage, l'esprit d'un music-hall jouant des vertus populaires. Peut-être, le jour de nos hypothétiques retrouvailles, est-ce le texte que je te lirais en premier ? Les écrivains en patois m'impressionnent : comment font-ils ? où ont-ils appris ? Pourquoi moi-même, depuis des lustres, je ne m'en tiens qu'à une version passable de l'orthographe de cette langue ?

Qu'importe ces détails puisque l'essentiel réside dans l'histoire dont voici la version française qui efface bien du sens par rapport à la version en patois, celle que je te lirai pour nos retrouvailles (j'en conserverai précieusement le texte écrit de ma main la plus appliquée). Pour le moment imagine là avec le texte qui suit.

Salut la compagnie ! Je vous présente en ma personne, Bernard de Saint Miquel dit "Pescofi", un amoureux de la pêche à la ligne. Eh oui ! je suis pêcheur et je m'en vante. Mon cousin, Joseph de Cardène me disait chaque jour :

- Oh mon pauvre Bernard ! il n'y a qu'un endroit en France où on attrape des poissons et cet endroit c'est à Verneque le Vernet ! Verneque le Vernet à côté de Pinsaguel, c'est le rendez-vous, la réunion, la Mecque des pêcheurs toulousains ! »

Et il ajoutait :

- Mon pauvre Bernard, il te faut y aller !

Un dimanche matin de la semaine passée, armé de mes plus fines cannes, de mes hameçons les plus effilés, d'un sac de vers - oh ! mon ami, quels vers ! on aurait dit des vermicelles ! - je partis à quatre heures du matin à la gare Matabiau pour prendre le train ! De chaque côté de la gare, comme des allumeurs de réverbères, les pêcheurs arrivaient nombreux. La gare était noire et tous marchaient sur les asticots.

Je m'approche du guichet :

- Pardon monsieur, un aller et retour pour Verneque le Bernard !

J'arrive sur le quai et je monte dans un compartiment. Il y avait neuf pêcheurs et 59 cannes. Dans le compartiment un monsieur, le seul à ne pas être pêcheur, et qui portait un complet à carreaux, me demande :

- Pardon monsieur, vous ne pourriez pas dire à moi ce que c'était que tous ces gentleman avec ces longues bâtons ?

C'était un anglais ! Comme je connais la politesse, je lui réponds en français :

- Ce sont, monsieur, des pêcheurs qui vont à Verneque pêcher le goujon !

- Ah ! me répond l'Anglais, ils vont à la bêche à la ligne !

Cette fois, pour lui faire voir que je n'étais pas le premier venu, je réplique en anglais :

- Yes ! miladi !

L'étranger en bade comme une troupe de barbots.

Pendant que je lisais le journal et comme le train démarrait, Beubremol à côté de moi se régala d'une rondelle de saucisson prise à côté du sac de vers !

Enfin, un ralentissement de machine nous apprit que nous arrivions. Verneque le Vernet. Vingt-cinq minutes d'arrêt. Buffet. Pissoir pour dames. Nous descendîmes tous du compartiment en entonnant des chants patriotiques : "Aniran toutis à Pinsaguel" ... etc.

La journée s'annonçait magnifique, mais voilà que, nom de dieu ! du côté des arbres comme du côté des rochers, il y avait partout un, deux, trois pêcheurs. Je me dis : « Il te faut aller sur l'île boisé ! » (Le ramier c'est un coin qui a une réputation européenne). C'est là que vont pêcher Fallières et Rootschild. Oh ! bonheur ! voilà que j'y trouve un coin à l'ombre. Vite, je me débarrasse de mon attirail et j'installe mon banc ! Car je tiens à vous dire que pour pêcher plus à l'aise, j'avais inventé un truc, un banc à quatre pieds ! Oh mille dieux, je ne trouve pas le quatrième pied, ce putain d'Anglais me l'aura volé dans le compartiment ! Enfin, avec le cul d'une vieille canne je rétablis l'équilibre et je commence à pêcher ! Les rabatos me mangeaient les vers et je n'attrapais rien ! A côté de moi arriva un esclopé qui pêchait avec un petit bâton et de la ficelle. Il levait des brèmes grosses comme des batéjous. Tout d'un coup, il me crie :

- Monsieur, la puisette, la puisette !

Sa canne toute entière était dans l'eau ! Je me dépêche pour lui passer l'épuisette mais mon banc mal installé se renverse et je me fous à l'eau ! Comme je peux, je regagne le bord. J'étais tout mouillé ! Heureusement que le soleil brillait légèrement. Je m'enlève la veste, le gilet, le pantalon, la chemise et je ne me laisse sur les poils que la pipe et le scapulaire ! Les mouches me mangeaient les fesses ! Un étudiant arrive, un étudiant de Galabot, de ceux qui sont gras à éclater.

- Pardon monsieur, me dit-il, c'est vous le maître baigneur de l'établissement ?

- Eh ! neni, lui répondis-je. Je me baigne pas, je pêche.

- Vous êtes pêcheur, mais alors vous devez savoir ce qu'est une ligne ?

Je lui explique.

- Neni, répond le freluquet, une ligne monsieur c'est un bâton avec un asticot à un bout et un âne à l'autre.

Milledieux, sous l'insulte mon sang me fit qu'un tour. Me promettant de l'assommer, je me précipite sur lui mais je trébuche contre une motte de terre et je me fous par terre. Le freluquet en profite pour me voler mes habits. De loin, il me crie :

- Si vous voulez vos vêtements, sacripant, vous viendrez les chercher au restaurant où je déjeune avec des dames. ça vous apprendra à vous moquer de la jeunesse des écoles.

J'étais frais, tout nu comme un ver pelé ! Je ramasse les débris de mon attirail, les cannes cachant le derrière, le parapluie ouvert sur le devant et la fiole d'huile entre les fesses. Je pars au village. Les oies et les enfants me suivaient de près. Pour leur échapper, je m'en vais sous le porche de l'église. L'heure était mal choisie. C'était la sortie de la grand messe ! Vous voyez d'ici le tableau. Les congréganistes en rougissaient. La suisse de l'église s'approcha de moi et me dit :

- Pardon, monsieur, si vous venez pour distribuer le pain béni, vous pouvez partir, la messe est finie. *Ite, missa est.*

J'en étais noir de honte ! Cette scène avait trop duré. Tout ça m'avait donné envie de chier. Pour me soulager, je m'installe sur une auge à porcs. Seulement le garde champêtre prévenu arrive pour constater le délit :

- Bougre de cochon, qu'il me dit, vous vous croyez au Sénégal, animal ! Je vais vous mettre un procès-verbal !

Et il me mit un procès-verbal ! Il m'amena au poste de police et, après m'avoir donné les habits, me garda jusqu'à une heure du matin.

Je partis pour la gare prendre le train. Comme j'arrivais le train démarrait. Je fus obligé de rentrer à Toulouse à pied. Vingt-cinq kilomètres. Je suis rentré chez moi à six heures du matin et j'y trouve la Mariounil. Vous ne connaissez pas la Mariounil, ma légitime épouse ? Elle était dans les bras de Pierre le voisin pompier.

- Elle s'est trouvé mal, me dit-il et je la ranimais !

Le fait est que je la trouvais toute débraillée et qu'elle paraissait très agitée.

Depuis j'ai réfléchi : peut-être bien, étais-je cocu ! Comme il vaut mieux être cocu qu'aveugle...

Toute histoire méritant sa morale, voici la mienne :

Si vous aussi, vous voulez pêcher, restez au ramier du château. Là vous ne pêcherez peut-être que des chiffons mais vous n'attraperez pas comme moi, un procès-verbal, une fluxion de poitrine et une paire de cornes. Et maintenant, salut la compagnie !

Avec une telle histoire, j'ai eu au moins quatre heures d'occupation. Et sans avoir à parler à personne. Que demander de mieux ! D'autant qu'elle a une belle morale cette histoire quand tant d'autres n'en ont aucune... Je t'embrasse très fort.

### **Jeudi 13 juin**

Mes regards se fixent sur les ormes de la cour avec de plus en plus de peine. La pluie qui obscurcit notre journée n'y est pour rien. J'accuse davantage l'absence de toute lettre.

N'ayant plus de tes nouvelles, ma chère Belle, je fais comme si je t'écrivais à Boulogne, or, en réalité seule ma conscience me fait face. Elle suggère des choses affreuses du genre : l'homme n'a jamais eu de motif d'accepter le sacrifice suprême comme à l'occasion de cette guerre ! Capituler devant les forces conjuguées de l'hitlérisme et du fascisme me paraît la pire des résignations. Alors, oui, il faut donner sa vie. Pourtant ceux qui nous dirigent me mettent en prison, et donner sa vie revient à leur donner raison. Souvent il faut savoir regarder au-delà des mesquins pour ne pas le devenir soi-même.

Faute de journaux, je relis ceux d'hier. Dans **La France de Bordeaux et du Sud-Ouest** la Préfecture de Gironde communique : « Tous les Italiens du sexe masculin, âgés de plus de 17 ans et de moins de 60 ans, résidents à la date de ce jour sur le territoire, sont formellement invités à se présenter, munis de toutes leurs pièces d'identité, devant la commission de recensement aux lieux et heures qui leur seront indiquées par voie d'affiches. Ils seront appelés à faire connaître s'ils entendent souscrire une déclaration de loyalisme ... ». J'en déduis qu'il vaut mieux être fasciste italien que communiste français, même au moment où l'Italie fasciste attaque la France ! Pour recevoir des compliments publics il vaut mieux être du côté du pouvoir !

A Samazan, en 1851 je t'ai déjà expliqué comment les révoltés furent traités de bandits. Le plus bandit de tous fut un homme extraordinaire, ma Belle, une gloire de village que tout désignait à l'oubli. Lis bien ce que tu vas lire. Il s'appelait Simon Seré et comme il fut compagnon, on le surnomma l'Agenais-la-Douceur. Quel beau titre ! En 1850 comme il était absent de Samazan pour

ses affaires qui l'avaient conduit à Château-Neuf où en tant que tonnelier il faisait le commerce du vin, il fut obligé d'envoyer une lettre au curé pour dénoncer les rumeurs que l'on faisait circuler sur son compte : « Il n'est pas vrai comme vous l'avez dit que j'ai abandonné la démocratie. La démocratie est un principe vital nécessaire à mon existence ». Il était si extraordinaire l'Agenais-la-Douceur que même la police reconnut ses qualités : « Travailleur, sobre, rangé, sa bourse est toujours ouverte à ses camarades quand ils sont sans ouvrage ».

En 1851, il était à Samazan le chef de l'insurrection et ses liens avec les dirigeants de la révolte à Marmande en faisaient un personnage important. Suite au coup d'Etat, son attachement à la démocratie lui coûta une condamnation à la transportation en Algérie. Il fut un des rares à s'évader. Sa jeunesse -il avait à peine 30 ans- a dû l'aider. Rien ne pouvait arrêter sa soif de justice, rien ne pouvait enchaîner son courage.

En 1857-1858 il est à Châlon-sur-Saline où sa Douceur continue de faire des ravages : avec dix autres hommes, ils s'emparent de dix fusils dans un poste militaire pour conduire une révolte armée. De cette ville, ils n'hésitèrent pas à déclarer : « La République est proclamée dans toute la France ! Vive la République ! Nous voulons la République ! ». L'armée intervint aussitôt et Seré s'échappa une fois de plus. Pour mourir où ? Quelle histoire !

Aujourd'hui, l'histoire prend un mauvais tour non seulement pour les démocrates mais pour la France entière. **Le Figaro** quitte la capitale et s'installe à Tours. Mauvais signe. Il annonce que le 10 Juin, Paul Reynaud s'est adressé à Roosevelt en ces termes : « Nous luttons en avant de Paris, nous luttons en arrière de Paris, nous nous enfermerons dans une de nos provinces et, si nous en sommes chassés, nous irons en Afrique du Nord, et au besoin, dans une possession d'Amérique. Une partie du gouvernement a déjà quitté Paris ». Il semble que depuis la lettre où je t'ai informée de notre faux départ, la pagaille se soit emparée de Paris et le cri désespéré de Paul Reynaud ne peut me rassurer sur ton sort, ma Belle. Je t'embrasse très fort d'autant que mon inquiétude est immense.

### Samedi 15 juin

**Ainsi Paris est pris.** Je viens d'écrire cette phrase « Ainsi Paris est pris » qui, sur le papier, ne pèse guère plus que les autres, et pourtant c'est comme si j'y posais un boulet. Tout de même ! Le "ainsi" concentre en cinq lettres un abatement sans égal. Autour de moi, j'ai l'impression de n'entendre que cette expression : « C'est ainsi ! ». « Paris », on a beau se moquer, nous les Méridionaux, mais Paris c'est Paris ! Ma chère Belle, Paris, notre ville d'adoption, c'est la capitale ! Qu'est-ce que la France sans Paris ? En 1871, les Allemands savaient qu'on ne touche pas à ce symbole. Hitler nous a balayés sans la moindre pitié. Il a pris Paris. Quand Paris redeviendra libre, alors la phrase inverse "Paris enfin libéré", fera jaillir des larmes de joie. On pourra libérer, tout le Nord, toute la Bretagne et tout ce qu'on veut encore mais la bataille de Paris sera le symbole du pays.

Pure coïncidence absurde, il a fallu que je t'écrive que je partais quand tout commençait à aller plus mal. Conséquence, ma Belle, je n'ai pas de nouvelles de toi depuis dimanche. N'ayant aucune branche à laquelle me raccrocher, je me suis tourné vers ta famille, ma bien chère Belle ; je viens d'envoyer une dépêche à Jean pour lui dire que je désire si possible une visite de sa part.

Combien de bobards nous aura-t-on fait avaler ? Le 10 juin, une fois de plus j'ai cru bon de t'avertir Isabelle que nous partions. Et nous sommes toujours là. Le titre du livre que je lis, te donneras une idée du désespoir dans lequel je plonge : **L'œil des Natlacoquines**. Au fond, mon ignorance en matière de jeu de cartes est pour moi, dans le moment actuel, une cause sérieuse d'infériorité. Il est trop tard pour que j'apprenne, je n'ai pas le goût.

Nos inquiétudes, nous nous les cachons mutuellement sans pouvoir nous dire le moindre de nos espoirs, pourtant j'ai le mien : le jour de la résurrection viendra. En attendant, je constate que Paul Reynaud se prépare à faire la paix. Que les désastres vont vite ! Sans doute aurons-nous bientôt l'armistice. Paix séparée ? Peut-être paix générale ? La France étant balayée, quels espoirs de victoire reste-t-il à l'Angleterre ? Un gouvernement français vers l'Afrique du Nord ? Mais alors Hitler trouvera en France un gouvernement pour signer la Paix comme il en trouva un en Norvège, Hollande et Belgique. Finis mes calculs algébriques, mes recherches géométriques : tout mon esprit tente de détailler la situation politique. Quand je veux me détourner de ce calvaire, je pense à toi, ma Belle.

L'administration a-t-elle décidée, dans les nouvelles conditions actuelles, que les professeurs resteraient à leurs postes ? Auquel cas, Isabelle, tu es à Boulogne et séparée de moi par l'armée allemande. Des familles sont coupées en trois : fils aux armées, femmes à Paris, hommes à Pierre-Levée. Nous ne pouvions être que coupés en deux.

Si l'armée allemande vient jusqu'ici, d'une certaine manière elle nous réunira à nouveau or je ne voudrais ni être livré à Hitler, ni être libéré par lui ! Sauf que les prisonniers de la Santé comme ceux de Clairvaux sont bien entre leurs mains !

Autrefois, j'écrivais pour toi et pour moi-même et je commence à croire qu'il s'agissait du bon temps. Je ne peux plus que m'adresser les feuilles que je remplis par instinct. En conséquence, à quoi bon terminer par « je t'embrasse très fort » ! Je n'ai plus personne pour mes bras, même pas à distance ! Alors, que je l'écrive : je m'emmerde très fort.

### Lundi 17 juin

Ton sort, Isabelle m'inquiète et voilà que Nini, par sa lettre, ajoute sans le vouloir une dose supplémentaire à mon inquiétude. Elle me dit que toi, ma chère Belle, tu lui as envoyé un mot, arrivé à Bordeaux mercredi, annonçant la fermeture du lycée. L'autorisation de départ a été donnée aux professeurs. En conséquence (je m'acharne à employer cette expression !), comme je le lui avais suggéré, elle ajouta dans le mot qu'elle arriverait bientôt à Bordeaux. Or Vendredi elle n'y était pas encore. « Est-elle passée par l'île d'Yeu ? » me demande Nini. J'essaie de me raisonner. Le mot, arrivé à Bordeaux mercredi, doit être parti de Paris le mardi. Isabelle n'étant pas prête à quitter la capitale, elle retarda son départ au mercredi. Le mercredi, bloquée par le départ des ouvriers des usines qui furent invités à quitter la capitale, elle s'est tournée vers un taxi. Elle a pu être arrêtée dans les embouteillages et tenter une fuite à pied...

J'ai peur, une peur qui ne me laisse pas une seconde de répit et qui, pour la première fois, m'a empêché de dormir cette nuit. Je crains l'accident à Paris, sur la route, n'importe où. Je la crains prise dans un déraillement ou sous les bombardements d'une gare. Ma pensée revient toujours à l'accident mortel. Unis par l'autre guerre, serons-nous séparés à jamais par celle-ci ? Je ne peux que serrer les dents et lorsque personne ne me voit j'essuie furtivement mes yeux.

Elle doit souffrir en pensant à mon inquiétude. Quant à moi l'âge n'a rien changé à ma sensibilité. J'ai toujours bien mieux résisté aux dangers et aux douleurs physiques qu'aux peines et aux inquiétudes morales. Malgré tous mes efforts j'ai tellement l'impression de mal cacher mon désarroi. Ce n'est pas que je veuille faire bonne figure devant les autres **Astreints** mais - et je fais encore comme si je m'adressais à toi ma chère Belle - comprends-le, de voir des visages tristes incite à la tristesse et le cercle devient vicieux. Comme mes amis savent mieux que moi étourdir leurs douleurs, ou s'en distraire, je deviens l'empêcheur de sourire en vain. Eux, ils jouent aux cartes aussi aujourd'hui pour la première fois, je m'y suis résigné, j'ai essayé de faire pareil. Béchard a tout fait pour m'expliquer la belote. Malgré sa patience, je n'y ai rien compris. Ce jeu d'origine hollandaise que le sieur Belot a perfectionné, a-t-il quelque chose de sorcier ? Non puisque tout le monde y joue. Voilà que moi, je n'y arrive pas ! Avoue ma Belle que si quelqu'un m'avait prédit une telle difficulté dans ma vie, j'aurais éclaté de rire !

Je me sens dix fois prisonnier : prisonnier de Pétain puisque c'est lui qui gouverne, prisonnier du Fort qui nous abrite, prisonnier de mes amis, prisonnier du parti, prisonnier de mon corps, de mon passé, prisonnier de mes nerfs, de mon estomac qui déraile, prisonnier de la connerie et prisonnier des Obtus qui m'apparaissent en rêve comme du chiendent assiégeant du blé.

Le directeur de l'ancienne usine Blériot est arrivé dans le camp. Il pense se trouver là car il a embauché autrefois le fils du communiste Monmousseau. Tu le connais ma Belle, tu as eu sa fille comme élève. Avec de telles arrestations, je constate que les Obtus visent de plus en plus haut mais mal ! Je m'emmerde très fort.

### Mercredi 19 juin

J'ai peur que ma Tendresse soit morte. J'ai peur que toi, ma chère Belle, tu étouffes sous la guerre. Tout ça à cause de la lettre de Nini. Si je ne savais pas qu'elle avait eu l'intention de quitter Paris, je l'imaginerais installée tranquillement dans la capitale attendant de pouvoir partir et ne pouvant m'écrire uniquement à cause des perturbations dans le courrier.

Non... non... sans la lettre de Nini, j'aurais les mêmes peurs basées seulement sur d'autres prétextes. Je repense à un enfant venant pour la première fois dans une ferme : dans la nuit, le moindre bruit devient le pire des dangers. La peur nous change toujours l'esprit, l'imagination. Elle annihile notre simple bon sens.

Pourquoi a-t-il fallu que l'effondrement de la France corresponde si exactement avec la rupture de mon lien avec Isabelle ? Je découvre que **Le Figaro** descend à Bordeaux et l'appel de Pétain qui dit : « Il faut tenter de cesser les combats ». Il n'ajoute pas à mon optimisme. Je suis un homme face au peloton d'exécution et j'attends ...

Dans le Centre de Surveillance, je ne suis pas seul à me détruire, nous nous détruisons en cœur. Quelle joie, ce rassemblement où on se démolit l'un l'autre ! L'avance allemande pose de façon de plus en plus pressante la question de notre évacuation et augmente notre nervosité dans des directions les plus diverses. Déjà un départ normal met la pagaille, alors un départ sous la pression de l'ennemi... Le capitaine a été à la Roche-sur-Yon prendre des ordres. Les Astreints se livrent au

désordre : plusieurs camarades pensent que l'île d'Yeu est devenue le centre du monde et en particulier l'objet des préoccupations d'Hitler. Quelle perte du sens du réel !

Si, ma chère Belle, un même vent de folie anime mes hypothèses à ton sujet, par contre politiquement je continue de réfléchir posément et je vais résumer ma position.

1° - Si, par exemple, la guerre avait dû continuer avec le front sur la Loire, la question de notre situation serait posée avec acuité et sous un aspect nouveau. Nous ne pouvons accepter ni d'être libérés par Hitler, ni de continuer à être considéré comme des exclus de la communauté française par le gouvernement régulier, ni livrés à Hitler, ni livrés par lui à un gouvernement fantoche qu'il aurait pu se créer à Paris.

2° - Mais la guerre est probablement terminée, le gouvernement régulier va devenir celui de Pétain alors le détachement qui nous gouverne va-t-il se disloquer ? Si oui, je pourrais, comme tout le monde, quitter l'île. Je le ferai mais j'aviserai le gouvernement de mon déplacement. Ma liberté n'aura de réalité que le jour où les Eminences la décideront. J'admets que de m'insurger contre l'incapacité des autorités devrait me permettre de considérer leurs actes comme sans valeur, mais la loi reste la loi. Seul, on n'enfreint pas une mauvaise loi sous prétexte qu'elle est mauvaise. On la change d'abord.

J'observe que dans les journaux les paysans prennent de plus en plus de place : « on ne refait un pays qu'en lui faisant des paysans », va-t-on jusqu'à écrire. Henri Pourrat, « L'homme à la bêche », propose une histoire poétique de la paysannerie : « Ce qui tue la paysannerie c'est le sentiment qu'elle a d'être une chose révolue, un très vieux bateau qui ne prendra plus la mer et d'où les rats s'en vont. Elle ne sait pas qu'elle est heureuse mais elle sait qu'elle est finie et que la science a raison. Qu'elle tombe à rien, cela semble fatal. Comment renverser le courant qui emporte le monde ? Autant se demander comment renverser la rotation de la terre. Voilà qu'on est devant la catastrophe ».

La catastrophe concrète je la sens à Nantes où la canonnade fait rage. Sans doute que l'Angleterre rembarque des troupes et que les Allemands attaquent pour gêner les opérations.

Pour m'emmerder très fort je recopie un morceau de la déclaration de Pétain : « ... la longue tradition militaire française contre un ennemi supérieur en nombre et en armes ... la magnifique résistance ... c'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat ». Le cœur serré !

### Jeudi 20 juin

Hier, j'ai reçu une lettre de ma mère, une lettre de Samazan ! Elle est partie le 12 ce qui me donne une idée de la lenteur actuelle du courrier d'autant que les Allemands ne sont pas encore dans le Sud. Donc, si Isabelle a tenté de m'écrire le 10 de Paris, je peux logiquement en déduire que la lettre circule encore entre elle et moi. Comme maintenant nous sommes coupés du continent - ***l'Insula Oya*** ne fait plus le voyage - alors je n'ai plus à attendre de lettres. Bref, un calme relatif remplit mon cœur et je repense à mon enfance à Samazan. J'étais jeune quand le petit Roger Paponneau fut reçu à l'examen pour être instituteur en Gironde. Je n'imaginai pas que je vivrais beaucoup aux côtés d'un autre Paponneau. Et surtout cet autre souvenir me rattrape : les concerts de charité. Nous nous retrouvions dans la salle de M. de Pommyers qui contenait sans peine les quatre cents présents et la jeunesse faisait le spectacle. En 1901, j'avais quatorze ans et ce fut ma dernière présence à cette mascarade pour la charité ... un spectacle avec princesses et duchesses. Les chansonnettes comiques commencèrent à me faire rire jaune. Le piano de Mme Peignot et le violon de je ne veux plus savoir qui, m'initièrent sans doute à la musique mais m'en dégoûtèrent aussi, vu les intérêts qu'ils servaient. Je voyais la vie de manière trop simple, aussi aujourd'hui, les émotions d'alors, j'y repense avec indulgence.

D'après un témoignage entendu d'une visiteuse d'hier (comment va-t-elle repartir ?), partout les routes sont encombrées de populations en fuite et à Port-Joinville de nombreux bateaux sont chargés de fugitifs. La France étant démembrée comme jamais, elle nous dit que ça vaut le spectacle, elle nous dit que rien dans l'histoire ne permet de rappeler l'an 40, elle nous dit que les humains sont devenus comme les fourmis quand on a jeté un coup de pied dans leur fourmilière. On l'écoute comme des individus d'une autre planète alors que tout fait de nous des membres de cette communauté française que nous ne reconnaissons plus. Plus tard on pourra nous reprocher d'avoir vécu tranquille pendant cette période ! Il nous manquera une case en notre esprit pour comprendre la France. Tant pis ! Et dire que l'an passé, certains se moquaient de la débâcle des républicains espagnols !

Nous venons d'apprendre que des Allemands ont occupé Nantes et qu'ils bombardent les Sables d'Olonne. Ce qui a une conséquence directe sur notre incarcération. Le Capitaine nous avait dit l'autre jour : « Si je suis coupé de la subdivision, je vous ferais évacuer sous ma responsabilité. Je

vous donne ma parole d'honneur d'homme et de soldat ». Il avait envisagé de nous envoyer au Maroc ! La balle est dans son camp : que décidera-t-il ?

Le gouvernement français, dans la nouvelle situation, souscrira-t-il à l'idée de voir la France servir de rampe de lancement à une attaque contre l'Angleterre ? Et si oui, continuera-t-on de le considérer comme français ? Dans la débandade une bonne nouvelle : la flotte ne se rend pas et ne veut pas se rendre. Si la France n'existe plus sur terre, la voici encore vivante sur les mers ! De ma vie, jamais je n'aurais marché aussi souvent la tête en bas. A revoir le monde la tête à l'endroit, il ne reste que deux questions : Comment croire à une offensive de l'URSS ? L'Angleterre va-t-elle traiter ? Je m'emmerde très fort. Combien de jours me faudra-t-il vivre dans cette merde ? Question légitime, d'autant que pour vivre il faut des vivres et elles commencent à manquer sur l'île

### Vendredi 21 juin

Toujours les mêmes mots. Toujours les mêmes peurs. Et dire que ma lettre du 10 annonçant mon départ a dû te perturber, ma chère Belle. Si tu n'as jamais reçu mon rectificatif du lendemain, tu me crois où ?

Nos longues journées continuent d'avoir un emploi de l'ennui : se lever à 6 h puis la toilette jusqu'à 7 h. Après le balayage de la chambre, le déjeuner. Promenade sur les remparts avec Béchard pendant une ou deux heures. Nous échangeons quelques phrases : toujours les mêmes. Il me dit que son village a ce dicton : **A Anduze même les plus couillons s'amuse**nt. Entre temps, faute de s'amuser nous serons descendus travailler à peler les patates. Je continue d'être absolument incapable de tout travail intellectuel.

Hier, au total, j'ai fait quatre heures de marche et le reste sur la paillasse. De plus en plus d'amis restent de plus en plus longtemps sur la paillasse. J'ai été chassé de l'autre bastion par les porcs qui y sont entreposés : je ne pouvais supporter leurs grognements perpétuels. Dans celui où je me trouve, je suis dans le séchoir où chacun vient étendre son linge. Je suis à peine mieux. Les ronces repoussant sur les remparts, témoignent du laisser-aller général.

Par contre, quelle effervescence de vie joyeuse chez les oiseaux ! Se sont-ils donnés tous rendez-vous dans le bois d'en face ? Un roitelet vient de passer à un mètre de ma tête avec en son bec, une plume. Je sais où il va. Je l'ai espionné à plusieurs reprises. Chaque fois, après avoir voleté des arbustes aux murs, il disparaît dans le feuillage de l'un des ormes qui bordent la cour. Il doit y construire son nid. Pourquoi si tard ? Mais les chardonnerets sont les plus mignons. Par bandes de quatre ou cinq et parfois plus, ils sautillent sur les ronces, traversant parfois le fossé d'un coup d'aile. On reconnaît les jeunes à leur queue plus courte, et à leur façon de coller de près leurs parents lorsqu'ils volètent. Egalement à leur coloris moins éclatants. On les reconnaît surtout à ce que la plupart d'entre eux, bien qu'ils aient quitté leurs nids, se font encore nourrir par leurs parents. La scène est curieuse. Sur une ronce les petits agitent frénétiquement leurs ailes et crient à plein gosier.

Si, ma chère Belle, je pouvais encore te demander de me porter telle ou telle chose, je finirais par te demander une paire de jumelles pour suivre encore mieux le monde des oiseaux et m'écarter ainsi du monde des humains auquel je reviens par cette dernière remarque qui traverse mon esprit comme un vol d'hirondelles.

La débâcle ? Quel titre choisirait Zola aujourd'hui, pour 1940 ? Comment expliquer cet effondrement sans précédent sinon parce que tout était vermoulu, pourri. Un pays où les riches ne voulaient pas payer, où les ouvriers ne voulaient plus travailler, où l'on ne voulait plus d'enfants, où pour améliorer un peu le présent, on sacrifiait par avance l'avenir. Egoïsme individuel, égoïsme corporatif, égoïsme de classe. Anarchie. Par ailleurs, pas de politique extérieure. Il aurait fallu, après 1918, préparer le rapprochement avec l'Allemagne. Il aurait fallu en 1934 préparer le rapprochement des pays qui avaient intérêt à conserver la paix. Et l'on pourrait corser la liste.

Il y avait des Polonais sur l'île. Ils seraient partis se réfugier ailleurs. Pour se sauver, ils avaient besoin d'un temps qu'on ne cesse de tuer. Tuer 16 heures par jour devient un exercice plein de périls. Comme nos repas deviennent plus courts faute de nourriture, nous gagnons involontairement un temps qui ne nous est pas précieux puisque ... je m'emmerde très fort.

### Samedi 22 juin

Réunion des chefs de chambre et le Capitaine nous répète : parole d'honneur, d'homme et de soldat, il nous évacuera avant l'arrivée allemande. Parole en l'air puisque les quais de Port-Joinville sont envahis de Polonais en armes et d'autres immigrants qui demandent à être évacués de toute urgence, sans succès. Si on ne leur obéit pas, ils empêcheront tout départ de bateau ! Où est la loi ?

Le Capitaine continue de bâtir sur du sable en précisant : si les **Astreints** partent d'eux-mêmes, il ne nous fera pas tuer. Le problème ainsi posé ne comporte qu'une solution : rester en attendant l'ordre d'évacuation qui sans doute ne viendra pas. Personnellement, ne voulant fournir aucun prétexte ou motif à une nouvelle inculpation, je ne partirai que sur l'autorisation explicite du

commandant et tous ici raisonnent comme moi. Après tout que risquons-nous ? Qu'Hitler nous frappe ou nous fusille ? Je n'en crois rien. Il ne pratique pas les croisades idéologiques sauf contre les juifs. Il préfère persuader les bourgeoisies de tous les pays qu'il est pour elles un bon gendarme contre les travailleurs. Il sait qu'une fraction de ces bourgeoisies lui fournira les complicités indispensables. Comme une grande partie de la bourgeoisie française le flatte, ses troupes resteront en retrait. Quant au communisme chez le voisin, il s'en moque.

Alors qu'une escadrille survole l'île, je me plonge dans un problème de physique : le cylindre de Faraday. Sans commentaire. Puis vient la lecture des journaux et l'écoute de la T.S.F. : Tours résisterait grâce à des territoriaux commandés par le maire. L'URSS occupe les Pays Baltes. Les Balkans sont calmes. Les Allemands prétendent imposer leur volonté au monde pendant 50 ans. Pure folie.

Voici, ma chère Belle, ma contre folie : pas de gouvernement français ; l'occupation, telle que les vainqueurs l'effectuent actuellement, est certes gênante pour les vaincus mais aussi pour les occupants ! Le refus du gouvernement français de signer les conditions inacceptables obligerait Hitler à garder en France des forces d'occupation beaucoup plus considérables que si la paix était signée. Personnellement, je n'ai pas abandonné tout espoir de libérer le pays - non pas dans vingt, quarante ou cinquante ans mais dans la guerre en cours. Ce que j'écris est peut-être fou : La France ne signe pas et Hitler est contraint d'éparpiller jusqu'à Bayonne une partie de ses divisions blindées et une partie de son armée. Il lui faut occuper dans les mêmes conditions une partie de l'Europe de Varsovie à Bayonne et de la Norvège à Vienne. Il place un gauleiter à la tête de la France. Le pays subit son sort, mais il le subit mal, et sans s'y résigner. Entre tous les Français qui ne sont pas les instruments conscients du vainqueur, une union véritable se construit grâce aux exigences allemandes. Seuls les traîtres restent en dehors de cette union. Même sans violence, un peuple qui ne s'abandonne pas et qu'une volonté commune unifie, exerce déjà une forte pression sur l'envahisseur. La guerre continue avec l'Angleterre et l'Amérique d'une part, et l'Allemagne d'autre part. Pour le moment, il n'y a pas de champ de bataille continental mais Hitler est contraint d'attaquer l'Angleterre : l'écrasement de la France n'était pas son but essentiel. Le champ de bataille fait que la zone rouge devient maintenant la Manche et la Mer du Nord. Tant que le flotte anglaise dominera la mer et les océans, l'Italie et l'Allemagne ne pourront s'emparer de la Tunisie, de l'Égypte et du bassin méditerranéen. Est-il impossible que de notre côté, l'Afrique du Nord ne devienne l'une des bases des forces anglaises en Méditerranée ? Et le tableau n'est pas achevé !

L'URSS ? Je continue à croire que le pacte germano-soviétique devait permettre à Staline de se dégager de la manœuvre franco-britannique qui tendait à détourner sur l'URSS seule la menace allemande. Pendant que l'URSS aurait été aux prises avec Hitler, la France et l'Angleterre, protégés - ou croyant l'être - par la ligne Maginot et par la mer, se seraient tenues au rôle de spectateur. Par le pacte et la politique qu'elle a depuis pratiquée, l'URSS a échappé à la manœuvre du capitalisme franco-anglais. Le cours présent des choses signifie que le danger évité par elle en septembre 1939 renaîtrait à partir du moment où l'Allemagne serait délivrée de toute préoccupation à l'Ouest. L'effondrement français constitue déjà pour l'URSS elle-même un rude coup aux répercussions duquel il semble impossible que Staline reste indifférent. Si un effondrement semblable de l'Angleterre intervenait en juillet ou août prochain, alors Hitler serait le maître de l'Europe et c'en serait fini de la bataille sur les deux fronts. La partie n'est pas encore perdue Si tout ça n'est qu'un rêve, il m'aura permis, en couvrant ces quelques lignes, de penser un peu moins à toutes les raisons que j'ai, comme mes camarades, de souffrir.

**Seize heures. J'étais sur le bastion et Philippot vient m'informer : les Allemands sont sur l'île. Je m'emmerde très fort.**

### **Dimanche 23 juin**

Le temps s'allie aux événements : il pleut, le ciel est gris et l'air triste. A moins que mon esprit ne construise la dite alliance car le temps n'a que faire des événements qui de toute façon ne sont pas tristes pour tous. Les joueurs de jacquet et de cartes se livrent à leur passe-temps pendant que l'armistice se signe à Rethondes. Hitler ayant exigé ce lieu pour négocier l'armistice on peut vérifier son sens du symbole. Je ne dis pas que les détenus sont indifférents mais simplement distants.

Il pleut, il faut rester dedans pour faire passer le temps alors à quoi bon organiser une réunion pour discuter de Rethondes. Nous sommes tous des gens âgés et nous admettons que la vie réserve des surprises à regarder sans passion. Suis-je certain que l'âge a un lien avec la léthargie ?

Comme toujours, le seul moyen pour observer un trait de vie dans les yeux des **Astreints** consiste à surveiller l'arrivée du courrier. Aujourd'hui le bateau ne s'allie pas aux événements : il nous porte trente lettres ! Quel exploit par rapport aux derniers jours ! La France nouvelle, celle de Pétain, reprend le dessus ? Parmi les trente lettres rien d'Isabelle. Je me calcule d'autres hypothèses.

Les encombrements du mercredi à Paris ont pu empêcher Isabelle de partir mais, comme maintenant des lettres de Paris datées du 10 juin nous arrivent, c'est qu'elle n'est pas restée dans la capitale sinon j'aurais la sienne. Cette absence de courrier m'incite à penser qu'elle se trouve quelque part en France. La lettre de Mme Carpenter confirme que le 10 et le 11 les ouvriers ont été envoyés en province et que cela a mis une grande pagaille dans les transports déjà entravés par les bombardements. Puisque tout retourne à la normale, il me faut attendre.

Pour me rassurer et m'inquiéter à la fois, j'apprends par **La Dépêche de Toulouse** du 16, que les trains ont été supprimés à partir du 14 et surtout ceux allant dans le sens Bordeaux-Paris. La réapparition actuelle du courrier indique que les communications sont rétablies donc, sous peu, je vais être fixé. J'espère qu'un grand soulagement balayera toutes mes inquiétudes de cette fin du mois de juin ! Je m'emmerde très fort.

### **Lundi 24 juin**

Nous vidangeons encore, activité symbolique en ces temps troubles. J'ai d'abord porté les tinettes puis j'ai fait le cheval. Pendant qu'une autre équipe de chevaux remplaçait celle que je formais avec Philippot, je suis allé sur la paillasse reprendre la rédaction de mes notes. Mon genou n'aura jamais autant servi de table que depuis que je suis ici.

Les mêmes idées fixes tournent en ma tête : qu'es tu devenue Isabelle ? que se passe-t-il ? l'armistice est-elle signée ? quelles en sont les conditions ? que restera-t-il de notre indépendance et de notre territoire ? le gouvernement a-t-il livré à l'Italie et à l'Allemagne les forces armées de Syrie et d'Afrique du Nord ?

La cour du Fort se présente sous des jours habituels : six cents hommes parqués là, beaucoup de bleus de travail, beaucoup de treillis, des vestes à fermeture éclair, quelques costumes, six cents hommes groupés par affinités avec les joueurs de belote, de dames, d'échecs ou de jacquet. Je continue d'être de ceux qui réussissent le moins dans ce genre de dérivatifs.

Même la conversation me pèse ! Comme tout ce que je pourrais dire je l'ai déjà dit et que je sais tout ce qu'on pourrait me dire, j'éprouve de moins en moins le besoin de parler. Face à la clameur des joueurs de boules, je suis de marbre. Je ne peux même plus jouer aux boules ! Pourtant, grâce à la patience de Philippot, j'avais tant fait pour m'intégrer à cette activité. Dans les conditions présentes, je finissais par ne plus savoir qui marquait les points. Et le chant ? Il permet souvent de recouvrir bien des inquiétudes et moi-même à la Santé, malgré ma voix catastrophique, je m'y livrais. Je n'en ai plus le cœur.

Après le temps de repos, il a fallu reprendre le travail de vidange. Avec Philippot nous sommes redevenus les chevaux de service. Puanteur, vas-tu te coller à notre peau ? Nous devons tout nous faire, sans doute pour que nous n'ayons pas le remord d'avoir trop coûté à l'Etat pendant ces mois de détention et alors que tout en France allait de mal en pis !

Après le repos, par la T.S.F. nous apprenons la création du gouvernement Laval. Le général de Gaulle se serait réfugié en Angleterre. Cette nouvelle a fait se ressaisir mon cerveau. Ainsi donc l'hypothèse que j'émettais dans mes notes de samedi ne serait pas complètement folle ? Tout espoir ne serait pas perdu ? En attendant, toujours pas d'Allemands sur l'île.

Je me couche chaque soir avec l'espérance que le lendemain matin mon cerveau fonctionnera mieux puis malgré une nuit parfaite, dès le réveil le même groupe d'idées fixes s'installe en mon esprit, l'assise, le torture et jamais ne le quitte. Je m'emmerde très fort.

### **Mardi 25 juin**

Un soldat s'est fracturé la cheville et qui a-t-on fait venir à son chevet pour le soigner ? Galpérine ! Les prisonniers volent au secours des gardiens ! Je n'avais pas imaginé assister à une telle scène mais il sera dit que nous n'en finirons jamais avec les surprises. Notre tendance « enfant aimant les surprises » me paraît cependant assombrie par la tendance « blasés au-delà du possible ».

Le Capitaine trouve que les surveillés lui ont déplu alors il nous punit en privant de sortie les deux chargés de provisions. Si nous voulions faire reculer notre statut "enfant", le Capitaine nous y ramènerait ! Nous ne savons même pas ce qui lui a déplu ! A-t-il mal reçu les réflexions de ceux qui lui demandèrent pourquoi dimanche il n'avait pas installé le drapeau français ? A moins que ce ne soit les clameurs des joueurs de boules. Comment savoir ? A-t-il, dans son bureau, ce Capitaine, une liste d'autres punitions possibles ? Jusqu'où, de lui-même, peut-il aller ?

Tout d'un coup, le sort du Fort devient dérisoire. L'armistice est signé ! Pétain vient de le confirmer : il y aurait un gouvernement à Londres, donc De Gaulle aurait été destitué de toutes ses fonctions. Qu'il fait bon entendre cette dernière nouvelle !

Voici les propos du Maréchal : « Résolu à rester en France pour maintenir l'unité de notre peuple et le représenter en face de l'adversaire, j'ai estimé que dans de telles circonstances mon

devoir était d'obtenir un armistice acceptable en faisant appel chez l'adversaire à son sens de l'honneur et de la raison. Je n'ai pas placé hors du sol de la France ni ma personne ni mon espoir ».

Un armistice acceptable ! Sans forcer, il aurait pu se dispenser de l'adjectif car comment trouver quelque chose d'acceptable avec un ennemi qui occupe un pays et a l'intention d'y rester ! En 1918 l'Allemagne était battue, le Traité de Versailles a été trop dur mais rien à voir avec l'humiliation actuelle que subit la France. Quel sens de l'honneur chez le menteur Hitler ?

D'après les Allemands, nous ne serions plus gardés mais le Capitaine veille : il plaide auprès des Allemands le maintien des armes à la garnison sinon à quoi va-t-il servir ! Je m'emmerde très fort.

### **Jeudi 27 juin**

Nouvelle pensée à propos de la lettre de la pauvre Nini. Si Isabelle lui a écrit c'est bien qu'elle ne pensait pas partir aussitôt pour Bordeaux sinon elle serait arrivée avant la lettre donc le temps qu'elle se prépare, les conditions du départ ont été reportées. Il me faut patienter.

Le Capitaine veut un ordre écrit pour nous évacuer. Les soldats allemands sont bien là. Sans morgue et ils sont même très corrects. C'est entre leurs mains que nous allons tomber. Je cherche comme souvent des équivalences historiques. Je ne trouve rien. Supposons que l'an dernier, Hitler ait demandé au gouvernement français de lui livrer des Autrichiens allemands réfugiés sur notre territoire. Hitler aurait essuyé un refus car en France personne n'aurait toléré pareille perfidie. Maintenant, Pétain livre à Hitler des prisonniers français ! Comme si le gouvernement de notre pays avait mâché par avance le travail des Allemands ! Cette attitude ne présage rien de bon pour l'avenir si tenté que, du gouvernement Pétain, on ait essayé de le prendre pour un moindre mal.

La presse parle beaucoup du Général de Gaulle, celui que *Le Figaro* voyait hier comme un sauveur du pays. Une décision ministérielle en date du 22 juin annule sa promotion au grade de Général de Brigade et par un décret du 23 juin, le colonel de Gaulle est admis d'office à la retraite par mesure disciplinaire. Tant de tapage ne peut que le réjouir car le Général se doute qu'il ne tombe pas que dans des oreilles favorables au gouvernement actuel. On peut être désigné chef de l'opposition par l'adversaire !

Nous avons été déçus par un gouvernement républicain légal. Il est puni par un gouvernement illégal : il a un point d'avance sur nous. Il ne manquera pas de s'en servir car quoi de plus noble que de se faire condamner par des adversaires complices de l'ennemi ! Pétain est-il complice de l'ennemi ?

Sur l'île on ne sait plus qui donne les ordres : les Eminences françaises, jalouses de leurs prérogatives, ou les militaires allemands détenteurs des armes ? On nous a promis l'évacuation avant de tomber entre les mains étrangères, on verra bien. Je m'emmerde très fort.

### **Samedi 29 juin**

Ainsi la saloperie est consommée : la capitaine Alain nous a livré aux Allemands. Cet homme a manqué à son serment. Je ne parle pas de saloperie à cause des conséquences matérielles que cette attitude peut avoir. Je le répète, je ne crains rien, pour le moment, de la part des soldats allemands. Je n'évoque pas davantage les conséquences morales. Qui osera nous reprocher d'avoir été libéré par les forces allemandes alors que nous ne sommes responsables de rien dans ce pays depuis des mois ! J'écris "saloperies" à cause de la série de manœuvres du capitaine, manœuvres qui nous ont conduits à la triste situation présente. La parole d'honneur de l'homme et du soldat ? Subitement, il s'est mis à attendre des ordres écrits devenus indispensables. Sans contestation possible, si de tels ordres étaient vitaux pour lui aujourd'hui, ils l'étaient au moment de sa promesse. En fait, pour lui, nous restons l'ennemi public numéro un !

Je ne sais si quelqu'un lira un jour ces réflexions, et je ne sais surtout si toi, ma Belle, tu les auras entre les mains, mais, si ça arrive, je devine qu'elles apparaîtront exagérées. Pourtant, je ne veux absolument pas exagérer. Je commence à avoir l'habitude d'enregistrer les unes après les autres, les preuves de la disparition de tout sentiment national dans les classes dirigeantes de notre France. Ce qui vient de se passer à notre sujet en constitue l'une des plus odieuses.

Toute une France à refaire ! Pouvons-nous ressusciter le sentiment national, dans son sens noble, c'est-à-dire le ressusciter en l'associant à la volonté du progrès social ? Refaire la France par le peuple ? Le mal est bien grand. Une fraction des classes dirigeantes n'est pas française. Coblenz nous a gouvernés pendant la dernière période. Une fraction des classes travailleuses a exactement eu la même position. Ce que j'ai vu ici m'en fournit la preuve : nombreux sont ceux qui n'ont qu'une préoccupation, se dégager, même au prix des pires lâchetés, de leur situation actuelle.

Comble du symbole, le Capitaine vient de faire évacuer à 9 h 30 les cochons du bastion. Il tient à sauver les cochons à son profit mais il nous a livrés !

Comme c'est le cas depuis le début de mon emprisonnement, je tente toujours de trouver quelque chose de bon dans notre malheur et cette fois, je profite du départ des cochons pour réoccuper le bastion où j'avais pu, avant leur arrivée, trouver si souvent le calme.

De nouveaux échos de de Gaulle me parviennent. Il me reste à me pencher sur les conditions de l'armistice. Je m'emmerde très fort.

### Dimanche 30 juin

J'étudie les logarithmes. Je veux encore me sauver par l'étude, un travail qui n'a de sens que s'il est régulier et auquel pourtant je me livre par à-coup.

Je lis tout de même encore un peu la presse et par exemple le compte-rendu que **La Dépêche** publie suite à la visite de Paris par Hitler. Quel touriste de qualité ! « Avec une petite escorte, il se rendit d'abord aux Invalides, descendit dans la crypte de Napoléon et là, dans une attitude de respect et de recueillement, il médita longuement, raide, tendre, visiblement ému, devant le cercueil qui contient les restes du petit caporal. C'est sans plus d'apparat qu'il alla ensuite s'incliner devant le tombeau du soldat inconnu ». Après Rethondes, il a le sens du spectacle cet homme allemand. Comment l'histoire engendre-t-elle l'histoire ?

Pendant qu'Hitler s'empare du pays, le pays s'habitue à l'accepter. Seuls cinq commissaires de police parisiens seront remplacés !

Ici les interrogatoires suivent leur cours. - Pourquoi étiez-vous contre la guerre ? ; - Comment êtes-vous nourris ? etc.. Si j'étais interrogé je fournirais toute précision sur ma situation avec la correction la plus parfaite car je n'ai rien à cacher. Mais je me refuserais à toute discussion politique et à plus forte raison à toute capitulation politique nationale quoiqu'il doive en résulter. Côté armistice on commence à apprendre qu'il y aura deux zones.

Au moment où j'étais le plus pris dans des suppositions infinies, j'apprends par Philippot, qui est décidément mon lien avec le monde, qu'un paquet ou une visite m'attendent, le pauvre Roger n'en sachant pas davantage. Combien d'idées passèrent dans ma tête, le temps de traverser le tunnel de 40 mètres et la cour de 80 mètres? Combien de vies défilèrent ? Combien de vides ai-je enjambés ? Je découvre en arrivant dans la salle où on m'a fait demander, un colis, un colis envoyé de Paris le 10. De suite, à lire l'adresse, je comprends que ce n'est pas toi, mon Isabelle qui en est l'expéditrice. Quelques minutes après, j'avais une lettre partie le 13 de Lourdes et écrite par Germaine. En quelques secondes deux faux espoirs et pourtant en même temps deux joies. Le colis venait de Lulu qui avait bien fait les choses. Une boîte de foie d'oie, du poulet de Bresse, des crêpes bretonnes, des bêtises de Cambrais et des nougats. Il nous faudra arroser le tout à l'eau mais tant pis ! Même si tout ça ne vient pas de toi ma Belle, je vais changer ma conclusion. Je t'espère très fort.

### Lundi 1<sup>er</sup> juillet

Cette fois, le journal me parle un peu de toi ma chère Belle, toi dont je suis sans nouvelles depuis si longtemps. Le journal me parle de la vie à Paris, non pas de la vie des grands de ce monde mais de celle des simples citoyens. Il paraît que la petite reine triomphe. T'es-tu toi aussi mise à la bicyclette ? « De graves messieurs, des dames vénérables même, n'hésitent pas à enfourcher leur bécane pour vaquer à leurs occupations. Quant aux automobiles, les rares qui circulent sont celles des officiers allemands et de quelques estafettes de rares privilégiés, dont la voiture est marquée aux initiales S.P. (Service Public) ». Il devrait y avoir écrit : S.A. (Service allemand) d'autant que les agents de police ne seront même pas doublés par un *schupo* pour assurer leur travail. La confiance règne ! Du moins le jour, puisque la nuit à 9 h, heure française (soit 10 h à l'heure allemande) c'est le couvre-feu. **Le Figaro** vient de remonter à Clermont-Ferrand.

Je reçois une lettre de ma mère datée du 19. Samazan, mon beau pays, tu n'auras pas droit aux Allemands !

Des nouvelles commencent à nous parvenir. Si les Français n'ont pas su faire sauter à temps les ponts sur la Meuse, les nazis n'ont rien négligé pour désorganiser les arrières puisque sur la ligne Paris-Bordeaux ils ont détruits trois ponts : sur la Creuse, sur le Cher et sur la Loire à Tours. Est-ce que ton silence tient au fait que tu ne peux plus voyager, que les lettres n'arrivent pas ou au fait que tu étais dans un train bombardé ? On m'assure que les liaisons vont reprendre rapidement. Je n'ai donc plus que quelques jours à patienter avant d'être fixé. Maintenant les trains vont-ils être pris par les réfugiés en route vers le Nord ?

Qu'est-ce que la vie ? Une lutte, bien sûr mais quelle lutte ? Une lutte pour reculer l'heure de la mort ou pour remplir de joies, une vie ? Notre vie se déroule-t-elle en dehors de nous-mêmes ? Je veux dire : la vie passe-t-elle par le spectacle ? Dans la cour du centre de Surveillance, chacun a sa vie qu'il cache au plus profond de lui-même, et chacun montre cette même vie par sa silhouette, ses amis, ses activités, ses réactions, sa Voix. La vie me semble un jeu de cache-cache dans lequel les uns s'inventent le Dieu qui a caché l'objet de la quête, les autres foncent dans la quête sans souci de

l'objet, comme si de chercher ne pouvait que mener à la découverte, et d'autres dont je suis, se sentent hors-jeu par un effet involontaire. Je t'espère très fort.

#### **Jeudi 4 juillet**

Nous n'avons plus de vivres depuis plusieurs jours. Nous n'avons plus d'eau pour la toilette, les citernes sont taries. L'eau potable est payée sur l'île un sou le litre. On constate que les habitants vont avoir maintenant de bonnes raisons de nous haïr : nous leur buvons leur eau. Sauf que nous ne sommes responsables de rien.

Les soldats ne cessent de s'insulter avec le Capitaine qui veut les obliger à rester alors qu'eux disent qu'ils doivent partir. D'après l'armistice que chacun interprète à cent à l'heure, la garnison doit être désarmée et renvoyée en zone non-occupée. Pour le ravitaillement les Eminences se tournent vers les Allemands ! Les Allemands prétendent se désintéresser totalement des questions de politique intérieure du pays qu'ils occupent à condition que l'ordre ne soit pas troublé. Tout va trop vite, tout va trop mal. Et toujours rien de toi ma chère Isabelle.

Mon seul espoir maintenant : que tu ne sois plus à Paris depuis le 11 Juin. Comble de malheur j'apprends que Jacques est peut-être mort !

Comble de bonheur, une autre lettre me parvient aujourd'hui. Je viens d'avoir une carte de Bordeaux. Isabelle, ma chère Belle, tu es à Bordeaux. Tu es enfin arrivée à Bordeaux et ta carte datée du 28, me le prouve. Enfin. Depuis le 9 Juin, voilà presque un mois que je dialogue dans le vide. Dès aujourd'hui, nos relations vont reprendre et je peux même espérer mieux que tout : une visite. Tu te souviens de ta dernière visite à Baillet ? Je ne sais presque plus rien du séjour dans ce château, les événements se sont depuis tellement succédés de manière dramatique ! Baillet, c'était presque au siècle dernier !

Ta carte, je la retourne, je la relis, puis je la retourne et je la relis. Je me sens muet car comment reprendre le fil coupé entre nous. Dire toute ma joie me semble impossible aussi je perds l'envie de dire quoi que ce soit. Que puis-je écrire puisqu'on aura mieux : on va se retrouver nos yeux dans nos yeux. Je n'ai pas non plus le désir de reprendre des passages des lettres fictives précédentes sauf peut-être pour t'indiquer que Lulu a pensé à moi au bon moment et que le bon repas que nous avons fait avec son colis était comme une mise en condition pour recevoir ta lettre.

Ta carte, je ne la retourne plus, je ne la lis plus, je la serre contre moi, je me promène avec elle, je ne tiens plus en place. Je voudrais sortir faire une visite de l'île, je voudrais parler avec les autres (je m'en garde bien comme d'habitude), je voudrais chanter. La joie, il faut la redoubler par un acte joyeux pour qu'elle vive et je suis démuni. Alors je t'écris, même si c'est sans conviction car peut-être que tu ne la liras qu'après notre rencontre. Je t'écris comme j'écris depuis des mois, pour que ma vie ne soit pas vice. Je t'embrasse très fort.

#### **Mardi 9 juillet**

Le temps n'est plus le même. Depuis l'autre jour mon temps n'est plus le même. Tout à ma joie je n'arrive pourtant pas à t'écrire, ma chère Belle. J'en suis à recopier le décret qu'enfin nous connaissons et qui justifie notre place en Centre de Surveillance.

« Décret du 18 novembre 1939

Art 1 : Dans les cas prévus à l'article 1 de la loi du 11 juillet 1938, lorsque l'état de siège a été déclaré, les individus dangereux pour la défense nationale ou pour la sécurité publique peuvent, sur décision du préfet, être éloignés par l'autorité militaire, des lieux où ils résidaient et en ce cas ils peuvent nécessiter d'être astreints à résider dans un centre désigné par décision du Ministère de la Défense Nationale et de la Guerre et par décision du Ministère de l'Intérieur.

Art 2 : Les mesures prises à l'article 1 peuvent être rapportées à tout moment et ne peuvent être prolongées après la levée de l'état de siège sur le département où l'intéressé aurait sa résidence.

Art 3 : Les individus soumis aux dispositions du présent décret peuvent être requis en vue d'accomplir tout travaux intéressant la défense nationale. Ils sont dans ce cas incorporés dans des formations spéciales constituées conformément à l'article 40 de la loi du 13 juillet 1927. »

En 1927, j'étais à la Chambre des députés ma Belle, ainsi qu'en juillet 1938. Je ne me souviens pas vraiment des lois évoquées ni des conditions dans lesquelles elles furent votées mais certainement je n'imaginai pas qu'elles pourraient un jour me concerner. Donc à suivre le texte, un préfet a décidé que nous étions dangereux, aucun n'a décidé que nous pourrions servir dans des formations spéciales et maintenant que l'état de siège est levé, il reste à savoir si le couvre-feu en fait office pour décider si oui ou non nous pouvons retrouver la liberté.

De Gaulle condamné par contumace à 4 ans de prison et à 100 F d'amende. Tiens, seulement 100 F d'amende quand ce fut 4000 F pour nous ! La flotte française aurait été détruite près d'Oran provoquant la rupture des relations entre la France et l'Angleterre.

Sous peu, je vais t'écrire ma vie, chère Belle et à ton adresse, tu recevras un brin d'amour. Je t'embrasse très fort.

#### **Jeudi 11 juillet**

Les Allemands occupent l'île mais pas le Fort ! Nous, mis hors de la communauté française par notre gouvernement, voilà que nous sommes maintenus sur le territoire français par les forces d'occupation ! Notre vie sera-t-elle marquée à jamais du sceau de tous les paradoxes ?

Nos gardiens ont été désarmés par les Allemands mais ils restent nos gardiens. Je crois que je commence à comprendre la récurrence : les Allemands sont les gardiens de nos gardiens. Cela pose un grave cas de figure à l'ordre ambiant : nos gardiens, des soldats comme tu le sais ma Belle, sont-ils des prisonniers de guerre ? Ce serait étrange vu qu'ils n'ont pas eu l'occasion de lever le petit doigt contre l'adversaire. S'ils ne sont pas prisonniers de guerre, ils doivent être démobilisés et revendiquent d'ailleurs de rentrer chez eux. Dans ce cas, qui nous garderait ? Peut-être est-ce l'occasion de nous renvoyer en zone non-occupée pour que le gouvernement de Pétain se charge des détenus du gouvernement qu'il a remplacé. Les déçus d'un gouvernement déchu restent-ils les déçus du nouveau gouvernement ? Je crois que je commence à comprendre la récurrence : en tant que déçus par des déçus, serons-nous deux fois déçus ou enfin libérés ?

Nous y sommes : Pétain a les pleins pouvoirs ! Le totalitarisme est là. Il a eu au parlement 569 voix contre 80, et nous qui sommes, en ce domaine également, hors-jeu ! Mais attention, il y aura un plébiscite ! Démocratie oblige ! Napoléon III, au secours, doit-on crier à Vichy ! A Vichy pour le moment car, ça ne saurait tarder, le retour à Paris est pour demain, c'est promis par les Allemands !

Ces folles considérations générales étant établies, il me reste, ma chère Belle, à répondre à ta carte du quatre et à ta lettre du huit dans laquelle tu me racontes la première partie de ton pénible voyage de Paris à Bordeaux. Que tu dois être fatiguée !

Si, comme tu en avais l'intention, tu étais partie de Bordeaux le huit pour venir me voir, tu nous aurais trouvés vu que nous sommes toujours dans le Fort. Je n'ose cependant te conseiller de venir car je ne voudrais pas ajouter à ta fatigue, un voyage inutile, la situation étant tellement instable. Attends un peu donc, et si rien ne se produit dans quelques jours, tente de traverser l'océan jusqu'à moi.

En ce moment, pour te parler un peu de mon état d'esprit, je t'informe que je me laisse prendre par la monotonie interrompue parfois par de fréquents accès de nervosité. Comme je me garde de toute discussion, cette nervosité ne peut rejaillir que sur moi.

Plus concrètement, je t'indique que les flaques d'eau ont fini par faire rendre l'âme à mes souliers. Alors, ma chère Belle, pour reprendre l'habitude de mes requêtes, je te demande de penser à me porter des chaussures le jour de ton hypothétique visite.

Je t'embrasse très fort.

#### **Dimanche 14 juillet**

**Pétain a parlé le 12 juillet.** Il a dit que le travail des Français est la ressource suprême de la patrie et qu'il doit être sacré. « Le capitalisme international et le socialisme international qui l'ont exploité et dégradé font également partie de l'avant-guerre : ils ont été d'autant plus funestes qu'ils s'opposaient l'un l'autre en apparence, ils se ménageaient l'un l'autre en secret. Nous ne souffrirons plus leur ténébreuse alliance ».

Alliance entre le capitalisme et le socialisme ! Pour le moment, la seule alliance existante lie Hitler et Pétain ou Hitler et Staline.

Le 14 juillet c'est la fête traditionnelle aussi trente à quarante surveillés ont décidé de sortir sans autorisation. Avec eux, il y avait des femmes en visite et tous se tenaient si mal, se sont tant saoulés que des patrouilles allemandes se firent un devoir de les ramener. Que je suis mal ! Que je suis mal, à voir tant de comportements honteux ! Bien sûr on peut sortir facilement mais notre dignité, c'est de rester discipliné, fier et droit puisqu'on ne peut aller bien loin dans une île et vu le contexte présent. Souvent, pour m'évader, je voyage dans le temps.

Je pense par exemple à la fête du cent cinquantième anniversaire de la Révolution française, quand, ma Belle, tu étais à Chaillot sous la pluie. J'étais à Samazan pour planter un arbre de la liberté. Doux souvenir que je cultive pour tenir contre la mort. Le Conseil Municipal avait décidé d'un rassemblement dans la cour de l'école à 17 heures, lieu où devait se dérouler la fête. Puis, quelqu'un, je ne sais qui, proposa discrètement un détour par le monument aux morts. Ils savent tous en quelle mauvaise estime je tiens ce monument mais le directeur de l'école ou quelqu'un d'autre, suggéra l'idée d'un cortège dans le village, et alors, comment éviter le monument ? Bref, quelqu'un déposa une gerbe et puis retour à l'école où les enfants plantèrent l'arbre de la liberté. Le directeur fit un discours et les élèves chantèrent. Ensuite arriva l'heure du bal, du banquet et du feu

d'artifice à 22 h pour finir par la reprise du bal. J'ai été heureux de participer comme un simple citoyen à cette fête. Vraiment, un doux souvenir contre la mort. Je me souviens qu'à Chaillot, le journaliste indiqua que l'ambassadrice d'Allemagne, présente de manière fort distinguée, accepta de faire une petite place à un enfant qui venait de surgir. C'était un petit Polonais, qu'il disait le journaliste. Tu te souviens, ma Belle, de ce détail ? En participant seulement l'après-midi, tu avais été dispensée du défilé militaire mais le président Albert Lebrun n'avait pu s'empêcher de glisser une allusion dans son discours :

« Cette armée que vous acclamiez ce matin est la gardienne de nos libertés. Vous avez compris qu'elle était capable de briser toutes les attaques ».

Les communistes avaient été mis à l'écart dans un défilé qui, de la Bastille à la Nation, sans pancarte et sans caractère revendicatif, tenta de donner une autre image du passé révolutionnaire que celle des armées en représentation. Nous espérions encore en la paix ! C'était le 14 juillet 1939 !

Puis, dès le lendemain, retour à Paris, d'où nous sommes partis pour la cure de Luchon. Que sont devenus depuis la liberté et l'unité ? Encore une fois, que de surprises nous aura réservé l'histoire ! En seulement 365 jours ! Je soupçonne Hitler d'avoir calculé ses plans pour être à Paris pour le cent cinquantième anniversaire de la Fête de la Fédération qui marqua définitivement le monde, le 14 juillet 1790. Goebbels n'a-t-il pas crié : « L'an 1789 sera rayé de l'histoire ». L'histoire joue si souvent avec les dates et les anti-dates !

Puisque le présent continue, voyons une tranche du tien, ma Belle, une tranche de ton présent : qu'est-ce que c'est que cette histoire de voyage en train où, de Tours, tu es allée vers Limoges pour atteindre Bordeaux ?

Concrètement tu as droit à six jours de visite car se cumulent les deux jours mensuels que tu n'as pu avoir en mai, juin et juillet. Si je change de camp, le bénéfice de ces six jours sera-t-il perdu ? Encore une question administrative qui fera travailler un fonctionnaire pendant trois jours !

Concernant la tranche de mon présent, elle sera alimentaire : je te préviens dès maintenant que je suis rassasié de tripes jusqu'à la fin de mes jours.

Je t'embrasse très fort sous une grosse pluie.

### **Mercredi 17 juillet**

Nouveau renversement de la situation : on devait partir et on ne part plus. Quelle usure ! Usure des consciences. Usure des nerfs... Je sens que demain, les Puissants tueront les hommes en trop par les maladies nerveuses et non plus par la famine. Ils y gagneront le titre de civilisés ! Ma bien chère Belle, la civilisation, retiens-le si je ne peux te le répéter jamais, la civilisation existe uniquement là où existe encore la faim (je ne dis pas la famine), cette faim à laquelle le paysan peut mettre un terme. Le confort alimentaire passera par la fin des paysans que l'on remplacera par des docteurs. En un tour de main, on produira des tomates. En un tour de rien, on subira des déprimés. Je ne sais comment ils y réussiront mais je les comprends, les Puissants : elles ne veulent plus qu'on ait faim pour rendre la peur diabolique. Je n'ai pas peur, j'ai honte. Hitler avec tout ce qu'il va piller en France, satisfera les besoins des Allemands. Il obtiendra un soutien encore plus massif suite aux dernières victoires. Comment ne pas fêter celui qui redore le blason du pays, apporte du travail pour tous, des biens pour chacun et le bonheur en général ? Il rend la vie facile et je me demande si nous n'avons pas là un pléonasmisme. Peut-on vivre vraiment dans la facilité ? La vie très dure qu'on vient de nous faire tous les deux, ma chère Belle, n'a rien à voir avec la vie mais l'inverse ne vaut pas mieux : si tous les soucis sont écartés par le maître des lieux soucieux de nous décharger du « poids » de la liberté, que reste-t-il comme activité à notre génie ? Est-ce que la vie consiste à accomplir un défi que l'on se fixe à soi-même ou qu'on relève dans la société ? On me répondra que tout défi mérite salaire et qu'en fait la vie consiste à se créer des sécurités pour mieux passer les épreuves. Je crois que la vie n'a de sens que si elle appelle la vie, que si elle soutient la vie qui vient : il faut agir pour le futur, pour les générations futures. Notre bonheur se réalisera si nous donnons aux enfants plus que nous n'avons reçu des parents. Pour le moment, nous donnons à la fois un champ de ruines et un champ de déshonneur. Dans ce tohu-bohu du moderne, je t'embrasse fort.

### **Jeudi 18 juillet**

Je ne sors pas. La rumeur me pénètre. L'humidité m'assèche. Il pleut presque toujours depuis le début juillet. Et voilà que tu apportes le soleil, ton soleil, ma Belle. Tu arrives... tu es là... tu me parles et tu me trouves presque incapable de t'écouter ! Tu me crois malade de quoi ? Pour savoir, écoute Béchard, notre chef de chambre. Il vient officiellement d'apprendre que notre campement va être liquidé. Encore. Le plat froid, ils le resservent. Attends la suite, attends le retour du bâton.

Tu n'as pas eu à attendre longtemps, Isabelle. Les chefs de chambre sont suspendus. Les visites supprimées. Je suis malade de ces secousses, de ces espoirs déçus, des craintes passées, je suis

déprimé et alors tout s'enchaîne... surtout en prison. C'est la douche écossaise. Pour savoir ce que j'ai, tu peux demander directement au dévoué Galpérine. Il pense à une névralgie, un brin de pleurite qui, après un coup de froid de ces derniers jours, s'est réveillé. Pas de quoi fouetter un chat et pourtant je ne me souviens pas avoir été aussi bas.

Depuis deux mois que tu te débats seule dans le civil, on se retrouve enfin, ma Belle et pas plus que je parle aux autres **Astreints**, je ne peux te parler. Tu deviens la bonne surprise, la bonne fée, la preuve que je vis et je pensais bien que tu viendrais mais, maintenant que la suite de ta visite est reportée à demain, maintenant que je me retrouve encore devant ma feuille blanche, je me peux qu'écrire mon désarroi. Oui, je ne peux plus te cacher que je vis allongé, prisonnier de mon lit mais, promis, ça m'a pris il y a juste deux ou trois jours. D'ailleurs tu l'as bien compris, ton œil exercé aux maladies de la vie t'a de suite brossé le tableau le plus exact du réel. Demain, je ne serais pas surpris, demain ma voix, mon cœur, mon souffle seront pour toi et tu découvriras un mari debout, un mari comme tu l'as connu. Je vais abattre les murs de protection qui m'entourent, je vais abattre la maladie qui de l'intérieur m'assiège et on se retrouvera. Tu as six jours de visite, n'oublie pas, ma Belle, tu as six jours pour renouer des fils si profondément rompus par l'histoire. Je veux t'aider. Je ne veux pas, au moment où tu viens jusqu'à moi..., partir encore en mes profondeurs, fuir pour t'obliger à me sortir les vers du nez en me repliant dans les eaux glauques de la maladie. Je ne t'embrasse pas par écrit, nous venons de le faire si bien réellement. Rien ne remplacera le réel, pas même l'art.

En attendant de pouvoir refaire caquette ensemble, puisque trois forces me restent et une petite heure aussi, je veux écrire que le Capitaine Alain Félix, Chevalier de la Légion d'Honneur, commandant du Centre de Séjour Surveillé de l'île d'Yeu est allé avec Pierre Becker et deux autres personnes, en délégation à la Préfecture de Vendée le 15 juillet pour dénoncer le dénuement complet dans lequel vivent les internés. Ils en sont revenus avec des décisions signées : si les instructions données par le préfet n'étaient pas suivies d'effets, si le ravitaillement ne s'améliorait pas, le préfet autoriserait, à partir du 18, la libération des détenus à condition que ces derniers puissent pourvoir eux-mêmes à leur départ. Nous sommes le 18 juillet et la balle est dans le camp de la Kommandantur. Ils ne peuvent pas assurer le rapatriement. Jusqu'à quand les vagues de la mer vont-elles balancer les bateaux de nos incertitudes ? A bientôt ma chère belle que j'embrasse tant.

### **Dimanche 21 juillet**

Ma température baisse - 37° - je me sens soulagé. Comme Galpérine m'assure que médicalement je ne suis plus intéressant, je me sens revivre. Il prétend que je reste fatigué et que là seulement, réside le fléau à abattre. Vais-je pouvoir sortir pour me refaire des forces ? Quelles interminables journées je viens de passer. Du matin au soir, du bruit, et pas moyen de sortir. Une torture soulagée par tes trois visites. Mais tu as dû repartir, les enseignants sont rappelés à leur poste. Alors je reprends le courrier, le papier, celui pour toi, comme celui pour ma conscience.

Ma belle, tu es contrariée, à deux titres : il t'a fallu monter à Paris et tu dois reporter ta cure à Luchon. Trouve le moyen d'aller la faire, je suis sûr que cela te ferait du bien pour tes oreilles. Défendons nos oreilles ! Même si le monde perd tout sens, préservons nos sens et celui de l'ouïe en particulier. Ce n'est pas qu'à mon retour, je compte te chanter de belles sérénades !

Depuis que tu as quitté l'île hier, pour retourner à Paris, si la température a baissé cela tient à la pluie qui n'a pas cessé. Grâce à ce mauvais temps, je regrette moins ton départ. Par contre, je ne me pardonne pas mon malaise stupide qui m'a tenu alité pendant toute ta présence sur l'île. Il a pu te laisser croire ou craindre une perte de capacité de résistance à l'adversité. Parce que je suis irréprochable, le courage ne peut pas m'abandonner. Mes faiblesses ne furent donc que temporaires : déjà je remonte la pente. J'avoue ne pouvoir t'écrire que quelques lignes car je reste cependant fatigué mais j'ai marché un peu dans la cour. A ta prochaine visite, que je souhaite la plus rapprochée possible - le mois prochain n'est pas loin - tu vérifieras, ma chère Belle, que je ne manque pas de ressources pour me rétablir.

J'apprends que Pierre Caziot devient le ministre de l'Agriculture. Tu vois mon Isabelle, je me remets à ma chère actualité. Je lis Mauriac qui, dans **Le Figaro**, pleure pour le coup de Mers El-Kébir. Notre cher Gascon croit utile de rappeler que le mariage franco-anglais avait tourné à la tendresse entre beaucoup de personnes mais que maintenant tout s'est écroulé : « Avec le coup de Mers El-Kébir, que de discussions ! que d'orages ! que de portes claquées ! et, tout à coup, ce suprême malheur ; le seul auquel nous ne nous fussions pas attendu [...] Monsieur Winston Churchill a dressé, pour combien d'années, contre l'Angleterre, une France unanime ! ». Mauriac, il exagère Mauriac. « La France unanime ! » Déjà, il devrait parler des "Frances" puisqu'il y en a plusieurs maintenant. De plus, parler de « France unanime » me paraît un contresens : le propre de notre pays, c'est la dispute permanente. Comment supposer que les Français réfugiés à Londres puissent contester la liquidation d'une flotte qui allait tomber entre les mains d'Hitler. Une flotte,

c'est la base militaire pour atteindre une île et l'Angleterre n'a pas envie de se laisser atteindre par Hitler !

Nous avons eu la confirmation officielle de la liquidation du camp. Cette confirmation officielle n'en indique pas la date. Cette fois, ma chère Belle, je ne t'écrirai que quand je serai parti. Je ne veux plus colporter les mauvaises nouvelles qui, d'un coup, deviennent des fausses nouvelles. Je t'embrasse très fort.

#### Jeudi 25 juillet

J'arrive encore à lire. **La France** de Bordeaux présente le discours d'Hitler, un discours qui s'adresse toujours au gouvernement anglais. Il ne manque pas d'audace le Führer ! « Nous avons souhaité une solution pacifique pour toutes nos réclamations. Les éléments responsables de cet échec sont les provocateurs de guerre judéo-capitalistes qui ont organisé une vaste conjuration destinée à provoquer une guerre qui ferait leurs affaires. Au nombre de ces provocateurs, il faut compter Churchill. C'est lui et ce sont ses semblables qui ont forcé la Pologne à ne pas essayer de s'entendre avec nous, malgré toute la patience que nous avons montré à cet égard ».

Mais qu'est-ce que je t'écris ma Belle, tu as dû avoir la même lecture ! Pourtant de ce long discours, je veux attirer ton attention sur un autre passage où Hitler semble plus hésitant : « En ce qui concerne nos relations avec l'extérieur, je puis affirmer que nos rapports avec la Russie, que l'on s'est plu à l'étranger à considérer comme fragiles, ont été établis sur une base définitive et sur une séparation très claire des domaines d'intérêts. Il est enfantin d'imaginer ou de prévoir des divisions entre l'Allemagne et la Russie et l'espoir caressé par les Anglais de voir naître des complications entre nos deux pays à l'est de l'Europe est simplement ridicule ».

Puisqu'il existe un pacte pourquoi insister là-dessus ? Quand, juste avant, il dit que les étrangers ne connaissaient rien à l'Allemagne, pourquoi s'inquiéter de leurs ridicules espoirs ? Je me sens un peu enfantin, ma Chère Belle, et ça sera mon mot de passe pour te dire que j'espère encore.

J'arrive encore à lire. **La Dépêche de Toulouse** présente un article sur **le Retour à la terre**. Je devine que Pétain étant resté sur le sol français, va vanter sans arrêt les vertus du sol ! La grande question de l'article dit : « La disparition des industries de guerre laissera sans emploi des centaines de milliers d'ouvriers. Est-il possible à ces ouvriers de s'adapter aux travaux agricoles ? » Je connais un peu l'auteur de l'article, Emile Borel, et je me demande comment il peut s'égarer ainsi ! Comme si la guerre était finie ! Comme si Hitler n'avait rien prévu du côté emploi ! Pour une fois, ma Belle, je vais faire comme si j'écrivais à Monsieur Borel. Tu ne m'en voudras pas puisque je te fais participer à l'échange, et puis, en étant à Paris tu n'as pas dû lire cet article !

Monsieur Borel ne savez-vous donc pas que la force du nazisme, c'est de mettre tout le monde au travail dans les usines ? Dans ma bonté, Monsieur Borel, je vais admettre que le problème c'est de rendre paysans des citadins et je note, avec vous, l'émergence « du terrible malentendu » : « Le propriétaire rural, auquel un citadin offre de travailler chez lui, même pour un salaire très réduit, sera étonné de le voir si ignorant et si maladroit ; il sera tenté de croire qu'il est paresseux ou qu'il manque de bonne volonté. Le citadin de son côté, si, comme ce sera le plus souvent le cas, fait tout ce qu'il peut, sera presque révolté de l'injustice de son patron, qui n'apprécie pas ses efforts, sa fatigue, mais qui ne voit que le rendement médiocre, sans se rendre compte qu'il faudrait au moins quelques semaines d'apprentissage et d'entraînement pour améliorer ce rendement ». Monsieur Borel, quel art pour rendre le paysan coupable des malheurs des citadins.

Hier le paysan faisait un métier sans qualité et voilà que tout d'un coup, il oublie que le citadin ne peut pas être sans qualité ! Avec votre proposition : « Il faudrait deux citadins pour remplacer un ouvrier agricole », vous les flattez les paysans... vous les flattez... et ils vous le rendront... Vous ajoutez, Monsieur Borel : « Il faudrait des fermes-écoles. Il ne serait peut-être pas aisé de trouver pour les diriger des hommes connaissant bien les travaux agricoles et doués en même temps des aptitudes nécessaires pour instruire les citadins et ne pas s'étonner que ceux-ci ignorent totalement ce que sait fort bien un gamin de dix ans élevé dans une ferme ». Si j'avais envie d'être sérieux, Monsieur Borel, sérieux comme vous l'êtes, Monsieur Borel, je postulerais pour enseigner dans une telle école ! Mais, je devine vos craintes : en fait de cultivateurs, je serais bien capable de former des communistes... Allez, Monsieur, je vous laisse retourner à vos études, vous en avez besoin...

Ma chère Belle, suite à cette lettre fictive, ne suis-je pas en train de retrouver une grande forme ? Sauf que le journal m'apprend aussi que les enseignants vont devoir rester à leur poste malgré les vacances ! Tu as bien fait de venir l'autre jour car quel immense bienfait me procurèrent tes visites ! Je t'embrasse très fort.

## Samedi 27 juillet

Je suis sorti dans la cour pendant vingt minutes. Il fait soleil mais pas sur nos perspectives d'avenir qui restent contradictoires. Je commence à me retrouver et j'espère que mes forces vont se reconstituer pas à pas. Se retrouver dehors, je veux dire hors de sa chambre tout en étant toujours prisonnier, ça procure une double sensation : on prend un bol d'air irrésistible et on retrouve des murs pénibles. Une nouvelle variante marque l'écart entre le pire et le meilleur : je viens de laisser le pire (mon corps cloué au lit) pour le meilleur (mon corps respire dans la cour).

**Le Phare** parle de ceux qui, par le *Massilia*, se sont embarqués pour Casablanca. Daladier, l'homme qui nous a mis en prison est du voyage. Tu vois la situation, ma Belle. Un paradoxe supplémentaire. Daladier prononce notre déchéance. Puis Daladier est déchu donc notre déchéance tombe d'elle-même. Notre persécution se poursuit pourtant. On invente les raisons de nous tenir enfermé au fur et à mesure des circonstances. A quoi faisons-nous peur ? A personne naturellement mais l'absurdité écrase la raison.

Ecoute ce dialogue, preuve que l'absurdité devient de plus en plus inventive. Un Français parle à un officier allemand : « Très heureux que vous soyez venus ici dans cette île. Autrefois elle était travaillée. Maintenant elle est en friche. Grâce à vous, elle sera de nouveau travaillée ». Et que répond l'officier ? « Non monsieur, les Français ne sont pas des fainéants. » Ah ! ma Belle, ne crois pas que je vais te faire l'éloge de nos nouveaux géoliers mais la folie prend parfois des habits qu'il faut citer.

Jamais il ne faudra oublier que notre calvaire ne tient pas tant aux conditions physiques mais au fait que personne n'a rien trouvé à nous reprocher. Sans doute les Eminences, en nous libérant, se reprocheraient de nous libérer ! Comme elles ont beaucoup changé depuis le mois d'avril, je peux les rassurer : elles ne sont pas responsables de la bévue originelle. Je les connais les Eminences, elles se retrouvent entourées des mêmes Obtus (voilà pourquoi ils sont Obtus, ils brossent tous les pieds) et ce sont eux qui règlent notre sort, ou plus exactement qui ne le règlent pas. Les Obtus sont spécialistes pour éviter les décisions or ils restent collés aux postes où se prennent des décisions ! Pourquoi ? En ne prenant pas de décisions, ils laissent les responsabilités mais en occupant les postes ils empêchent qu'on leur vole les responsabilités. La démocratie future aura à apprendre à se prémunir des Obéissants et des Obtus.

Au cours de ma sortie, avec Philippot, nous avons un peu parlé d'un précédent procès, celui par lequel j'avais écopé de quinze jours de prison et 200 F d'amende pour entrave à la liberté des enchères. Je m'en souviens, j'étais monté sur une barricade de vin et j'orchestrais l'obstruction de la vente aux enchères avec d'un côté les siffleurs, de l'autre ceux qui frappaient avec les mains sur des barricades. Pour relier ces braves, il y avait dans un autre coin ceux qui frappaient avec les sabots (et le relais était efficace) puis pour maintenir la joie, je relançais parfois les chanteurs. En ces années 1932, ils faisaient d'abord des saisies pour 320 F, puis comme nous faisons barrage, ils abandonnèrent mais pas nous, qui intervenions pour des sommes plus fortes. Une fois, je me suis même porté acquéreur d'un bien et au moment de payer, j'ai dit : « je n'ai rien ». Quelle rigolade ! Avec Philippot, ce souvenir nous a mis de bonne humeur. S'il faut respecter la loi, quand le rapport des forces permet de remettre en cause des injustices, pourquoi s'en priver ! Par la suite, j'ai proposé aux paysans de payer leurs impôts en blé. Nous ne voulions pas mettre à mal la justice mais changer le statut des métayers pour sauver des vies. J'ai toujours été tenté de faire plus pour les autres que pour moi-même. Je t'embrasse très fort.

## Dimanche 28 juillet

D'une manière ou d'une autre, notre sortie fait l'objet de multiples discussions car on la sent proche. En ce qui me concerne, j'entends sortir dans des conditions de clarté absolue. Par exemple, suite au 14 juillet et à d'autres affaires, des détenus se sont mal comportés. Je n'ai eu aucun rôle dans les incidents, au contraire j'ai freiné les comportements illicites. J'étais irréprochable sous le régime de la liberté, je veux le rester sous le régime actuel. Non pas pour gagner ma libération grâce à ma sagesse, simplement parce qu'en tant qu'être humain, il faut se contrôler dans tous les cas. Ma maladie aurait pu me conduire vers des comportements répréhensibles, des comportements désespérés. Si tel avait été le cas, je m'en serais voulu : je n'aurais pas contesté toute sentence me faisant payer mes fautes. Parce qu'on m'a fait ce qui est le pire qu'on puisse faire à un homme, je ne veux pas faire le pire moi aussi. Même pour conduire à ma libération ! Le monde futur, je le sens, sourira de cette conception de la dignité. On pensera que j'ai trop assimilé un code de vie bourgeois. On oubliera que j'ai transgressé les lois plus d'une fois parce qu'on préférera les transgressions individuelles aux transgressions sociales. Tant pis !

Toujours rien de Jacques ? Je partage l'angoisse de la famille. Je suis loin, mais ma bien chère Belle, je partage l'angoisse de la famille. Oui, envisager sa mort, la mort d'un jeune si magnifique, si doué, si courageux, creuse en soi un vide aussi lourd que du plomb.

Les journaux me parviennent irrégulièrement. Et **la Voix paysanne** devenue **la Terre** que devient-elle ? Béchard n'oublie pas de me rappeler sur le ton fraternel qui est le sien, que dans son département la diffusion était le double du mien. Sacré Béchard ! Il me décrit la vaste maison qui se trouve au cœur de la Citadelle et que maintenant, ma chère Belle, tu connais bien, comme une grosse ferme prétentieuse à la manière des militaires. La grande porte arrondie en son sommet, laisse croire qu'elle a été conçue pour les charrettes. Au rez-de-chaussée, tout serait pour les animaux et au premier étage pour les humains. L'excroissance militaire est ce deuxième étage avec à côté, de quoi installer haut dans le ciel, le fameux drapeau. Messieurs les Allemands, que devons-nous faire de notre drapeau, de notre **Marseillaise**, de notre devise etc.. ? Sur cette question, je t'embrasse très fort.

### Mardi 30 juillet

Enfin ça va mieux. Depuis que je pense ça va mieux, ça devrait être parfait mais bon, comment savoir ? Tous les hommes, avant la mort, ont un coup de fouet final, un baroud d'honneur. Le mieux ouvre la porte du pire. Enfin si ça va mieux, c'est que ça va mieux. Je n'y suis pour rien. Le phosoforme que j'ai commencé à prendre doit faire l'effet espéré par le docteur Galpérine que je désespère un peu. Surtout quand je lui explique qu'en réalité mon changement ne tient qu'à l'apparition du soleil. Il m'indique que le soleil a commencé dimanche et que lundi ça n'allait pas mieux. Alors je lui renvoie que comme après la pluie vient le beau temps, après la maladie vient la guérison. J'aurais été un piètre docteur ! Bref, je n'ai plus de fièvre et la maladie que j'ai eue est une pleurite. J'ai cependant la voix brisée car si médicalement je suis guéri, nerveusement ce n'est pas le cas : le bruit me fatigue au-delà du pensable. Je crois que tout ça, ce sont les suites de juin. J'ai perdu six à sept centimètres de tour de taille. Le bord de la mer ne me m'a jamais rien valu. Sur l'usure de mes nerfs, un mot à propos du curé de Port-Joinville qui, en faisant ses adieux aux soldats à la messe, leur a assuré qu'ils seront tous partis avant le dimanche suivant.

Comment le sait-il ? Hier, vers 16 h un groupe d'Allemands est arrivé et on en a déduit que les préparations de fermeture du camp commençaient.

Renseignements pris, ce groupe ne passait qu'une visite d'inspection !

Autre étape dans l'usure des nerfs. Un surveillé de Saint Nazaire apprend avec joie l'arrivée de sa femme. Aussitôt, le Capitaine dit que la visite est interdite par les autorités allemandes. Vite, il file à la Kommandantur qui lui répond que le Capitaine est responsable de l'interdiction car il prétend que le départ du camp est fixé pour dans 48 heures. Vite, il file chez le Capitaine qui maintient sa première version. Alors le surveillé découragé regagne sa chambre. L'après-midi, sans avoir couru nulle part, il apprend que sa femme peut le rencontrer !

**Le Phare** a indiqué que Mandel a été inculpé d'atteinte à la sûreté de l'Etat. Sans doute à cause de notre incarcération ! Sur cette note humoristique, je t'embrasse très fort.

### Jeudi 1<sup>er</sup> août

Pour animer notre séjour ici, faute d'exutoire on mange des interrogatoires. Les policiers allemands disent d'Henri Raynaud qu'il est juif. Partout ils cherchent le juif. J'espère ma chère Belle - et tu te doutes que je ne l'écris qu'au plus profond de ma conscience - qu'ils ne te trouveront pas. Mendès, à bien y réfléchir, ça ne te dénonce pas trop ! Sauf que Raynaud, son nom, ça ne le dénonçait pas du tout ! Voici le type de conversation qui m'a été rapporté :

- Vous êtes juifs ? - Non je suis catholique ! - Ce n'est pas de religion qu'il s'agit... mais de race et ce n'est pas la peine de vous vous cacher, nous savons...

En quittant la salle ils auraient dit : des juifs et des communistes sont partout. Qui s'étonne de cette haine ? Ceux qui n'ont pas lu **Mein Kampf** ? Le livre d'André Suarès : **Vues sur l'Europe ?** commentait ainsi ce livre : « Ici la pensée est action » et parce qu'il dénonçait sans gants Hitler, son étude n'a pas été publiée en 1936 mais en 1939, quand il était trop tard ! Qu'est devenu Suarès ? Pour le nom, ça finit un peu comme Mendès sauf que ses écrits le dénoncent tout à fait à la Gestapo mais pas ceux d'une prof de math.

Pendant que le juif devient où reste l'ennemi, je me souviens que tout juste vingt-six ans en arrière nous étions au début de l'autre guerre, avec l'Allemand en point de mire. Dans huit jours, dix mois que je suis enfermé et que nous ne nous sommes vus que dans les cages de la Santé, les couloirs du Palais de Justice, le parloir de Baillet et la casemate de la Pierre-Levée.

Maintenant, ici, les pires émotions viennent même des détenus. Notre façon de parler se fane chez tous les détenus. Les émotions sont provoquées par des paroles où des faits plus ou moins bien interprétés. Par exemple, tout un débat a eu lieu sur les paroles du curé de Port-Joinville. A la dernière messe, comme je te l'ai écrit, il a dit que le camp allait être évacué. Fallait-il accorder du crédit à cette information ? L'antichlérisme de Galpérine a mis le feu aux poudres. Il n'a pas oublié le temps où il dirigeait l'Association des Travailleurs sans Dieu. Spécialement désigné par le PCF

pour mener campagne contre la papauté, il a mal avalé la main qui fut ensuite tendue aux chrétiens aussi, quand il a été question de prendre pour argent comptant les propos du curé de Port-Joinville, il est monté sur ses grands chevaux.

Ça me rappelle une rencontre dans notre campagne du Lot-et-Garonne au moment du virage des communistes vers les chrétiens. Deux paysans n'étaient pas d'accord sur le nombre de jours mis par le Créateur pour faire son énorme opération. L'un d'eux posa à l'autre cette perfide question : « Toi qui es si fort, pourrais-tu me dire depuis combien de temps dure le monde ? » et l'autre, pas démonté pour un sou, répondit : « Mais depuis le premier jour, mon ami ! » C'était le temps où, avec humour, on n'écrivait plus dans **le Travailleur** : "Couqui de Diou" mais "couqui de pas diou" ! Ce jour-là, je m'en souviens car j'étais passé chez les paysans le lendemain de l'expertise de leur tabac, aussi qu'est-ce que j'ai entendu comme plaintes ! Ils n'avaient rien osé dire dans les magasins sur les jugements des acheteurs de leur tabac, par contre, devant moi, ils se rattrapaient au point que je ne pouvais en placer une. Quand j'eus enfin la parole, je leur fis remarquer que le moment des protestations était passé et qu'il convient d'appeler le médecin avant la mort. Qui sait où elles étaient leurs manoques mûres ou pas mûres, noires ou vertes etc. Il leur fallait se syndiquer, nommer leurs propres experts pour contrôler le classement de leur tabac, en clair s'organiser et non pas en appeler au député. Visiblement, ils s'attendaient à plus de compassion de ma part !

Il me faut une normale provision de courage. Je la cherche chez les oiseaux. Leurs mouvements sont si gracieux qu'ils procurent toujours un plaisir nouveau. Un peu isolé du groupe, un roitelet surtout, bien que seul, paraît content de la vie. Je le retrouve sur les remparts au cours de ma première promenade après des jours et des jours de chambre forcée. Suite à ma défaillance physique qui a entraîné ma défaillance morale, je reprends le dessus. Je m'en voudrais longtemps de t'avoir donné le spectacle de ma maladie mais sois-en persuadé, ce spectacle n'est qu'un mauvais souvenir. Avant-hier ma tête n'aurait pas supporté l'écriture de la lettre d'aujourd'hui et tu constates maintenant que j'aligne quelques idées. Je repense à une question plus concrète : quelles assurances on t'a donné à Paris ? Puis-je espérer ? Va-t-on me libérer ? Je t'embrasse très fort.

### Samedi 3 août

A ma déchéance du mois précédent, je ne veux me donner aucune excuse, aucune explication et encore moins de justification. Bien sûr, l'homme d'action que je suis, quand il ne peut rien faire bouger, quand il ne peut qu'écrire, tourne ainsi contre lui-même l'action qu'il exerçait sur la société. A écrire, je cultive mon supplice, je remue le couteau dans mes plaies mais rien ne peut m'empêcher d'écrire ! En fait, ayant ce pouvoir, ça devrait être une source d'espoir.

A présent la température est normale. Je marche et mange comme je veux. Je respire à satiété. J'écoute même le bruit. Dois-je en déduire qu'enfin je suis sorti de mes ennuis ? Pour m'en convaincre j'ai interrompu le phosoforme. D'autant qu'à mes urines troublés, Galpérine ne trouve rien de grave à redire : il s'agit de phosphates. La persistante douleur au côté gauche - il me fallait bien une douleur persistante - je peux la négliger. Rien à voir avec la tuberculose car depuis le temps qu'elle m'écrase, j'aurais d'autres symptômes. Les nerfs, tous mes nerfs se portent sur ce point du côté gauche et m'emportent dans l'inquiétude.

Ma mère, comme je pense à elle ? Peux-tu ma Belle, m'expliquer pourquoi ? Je sais qu'elle s'habitue aussi bien que possible à mon absence. Je cherche à m'expliquer ce phénomène. Je me dis que l'âge a sans doute émoussé sa sensibilité si grande autrefois. Va-t-il m'arriver la même évolution ? Ou l'avais-je mal jugée, l'avais-je considérée plus faible qu'elle n'était ? Au fond de moi-même, je me demande si je ne la souhaite pas en pleurs ! Comment peut-on trouver au fond de soi le sombre et le beau qui y réside ? De toute façon quoi qu'il arrive, pense à aller la voir quand tu trouveras le temps.

Je ne suis pas responsable de ma sensibilité et de mes nerfs. Je dois essayer de me servir de mes nerfs en les maîtrisant, pour dominer ma sensibilité. Même si on devait me priver de liberté pendant des années. J'en ai le devoir envers tous les miens. Je dois tenir sans faiblir. Face à l'oisiveté toujours source de démoralisation, je regrette de ne pas fumer et de ne pas boire. Il ne me reste que le travail.

Si je sors de cette prison, j'ai la chance d'avoir un travail qui m'attend à la différence d'autres détenus. En semant un peu de blé et en cultivant notre vigne et nos champs, je peux nous assurer le nécessaire à toi ma Belle et à ma mère.

Sur ton sort, ma bien chère Belle, je me suis rassuré après les angoisses terribles de ces derniers jours. Je t'ai crue morte, écrasée dans un wagon te ramenant vers Bordeaux, à cause de bombardements allemands. Je trouvai cette mort particulièrement cruelle, peut-être parce que je t'imaginai blessée dans un wagon d'où tu ne pouvais sortir. Je ne retrouve cependant ta visite que dans un brouillard !

Brun, dont tu te souviens sans doute, son enfant est mort à Rivesaltes ces jours-ci. Aurai-je été capable de résister si j'avais eu un fils en danger de mort ? J'ai toujours eu horreur de la guerre, non par peur, mais parce que la guerre c'est horrible. La pensée de la liberté ne me quitte pas. A partir d'aujourd'hui je décide de réagir. Je vais m'imposer un travail régulier en algèbre ou trigonométrie. Je marquerai les résultats de ma réaction.

D'après la Préfecture de la Seine on devrait être libéré vers le 10 août et d'après la Préfecture de Vendée on devrait partir vers des camps de la France non-occupée dans dix jours. Ils sont au moins d'accord sur le nombre dix ce qui me paraît d'une importance phénoménale. Pour confirmer cette dernière information, la Préfecture de Vendée prétend qu'un camp de Toulon est en train d'être vidé pour nous recevoir. Nous sommes victimes... de plein d'attention, et même de trop d'attention. Quelle médaille va-t-on nous réserver dans la France retrouvée ? Celle de la malchance universelle ?

L'impossibilité où tu te trouves d'aller à Luchon est bien fâcheuse. Si, à un moment, tu franchis la nouvelle frontière que j'espère momentanée, vérifie de pouvoir la traverser à nouveau en sens inverse. Imagine que tu sois bloquée d'un côté et moi de l'autre !

Ici aussi, comme je te l'ai expliquée, la guerre des nerfs existe en permanence. Les informations réduites sur **le Phare** la facilitent. Ces derniers jours quelques unes nous avaient rendus optimistes et correspondaient à ce que te disait Zévaès mais la liquidation du camp redevient incertaine. Je t'embrasse très fort.

#### **Dimanche 4 août**

Dans le monde où je me trouve, un monde qui semble immobile, tout évolue, je veux dire tout se dégrade. Je cherchais autrefois les sujets de conversation. Parler m'est devenu un effort considérable, étrangement considérable. Crois-moi, quand le soir je fais un bilan avant de m'endormir, j'en suis arrivé à constater que dans la journée j'ai plus écrit que parlé ! Parfois, ai-je prononcé dix fois "oui" en tout et pour tout ! Pourquoi ?

Le microbe que j'avais évoqué au début de notre arrivée ici, commence à provoquer des dégâts extrêmement graves. Les discussions se changent en disputes. Les injures volent bas. Les menaces pointent au bout des poings. Des poings de révolutionnaires ! Racamond contre Finck. Finck contre Raynaud. Raynaud contre Garcia. Garcia contre Becker. Les incidents passés, chacun se parle à nouveau... mais comment n'en resterait-il pas de tristes traces !

Racamond, fort d'une puissance ne trouvant plus le dérivatif du jardinage, devient de plus en plus menaçant. Je comprends mieux maintenant pourquoi, à Baillet, il appuyait avec tant d'ardeur sur sa bêche. En plus de retrouver son enfance par ce geste, il passait là sa colère. Aujourd'hui, quelqu'un lança une boutade comme quoi il était inutile d'aller en Haute Cour de Justice. Racamond devint fou furieux et sans Béchard pour calmer les uns et les autres, le sang aurait coulé. Quelle sagesse cet étrange Béchard ! Chacun se découvre ici des comportements inattendus. Le mien, c'est le mutisme. A aucun prix je ne veux d'incidents aussi je reste des heures sans parler. Pour le moment, personne ne m'en fait le reproche. Dans l'excitation, on m'oublie et je fais tout pour me faire oublier. Plus tard, libre, quand je repenserai à tout ça, je n'arriverai pas à admettre cette réalité.

Ma vie presque normale reprend. J'ai marché très lentement sur les remparts. J'en ai cependant ramené une très forte transpiration. Alors que mon compagnon a gardé en entrant dans la chambre sa tenue estivale, j'ai aussitôt eu envie de mettre deux tricots. Je découvre que je suis frileux !

Je ne fais que des lectures d'agrément.

J'ai mangé la moitié de la boîte de sucre que tu m'avais porté et j'ai donné l'autre moitié aux amis. Concernant le vin, pour reconstituer mes forces le quart qu'on nous donne à midi ne me suffisait pas, j'achète du Saint Emilion. Les commerçants n'ont plus que des vins fins.

Le député Edouard Barthe, Monsieur Viticole en France, tente de se battre pour faire circuler le vin mais n'arrive à rien de bon. Il a eu beau expliquer début juillet l'aspect prioritaire de l'approvisionnement en vin, ses arguments ne semblent pas avoir fait mouche ! Pourtant, il avait mis les gros sabots pour se justifier : « Le ravitaillement général sera difficile. Le manque de certains aliments créera un déficit calorifique. Il faut dire très haut que le vin est un excellent aliment qui peut compléter le déficit ». Pour Barthe le vin apporte les mérites de trois denrées : le sucre, la viande et le pain ! Il avait surtout révélé un drôle d'aspect de la guerre : « Lorsque l'on réfléchit que nous avons, à la demande du Ministère de l'Agriculture, pour faciliter le ravitaillement des armées en prévision d'une seconde campagne d'hiver, mis de côté dix millions d'hectolitres, on comprend que des mesures urgentes s'imposent à présent pour leur écoulement ». Voilà on ne peut pas accuser le Ministère de l'Agriculture de ne pas avoir été prévoyant ! Hitler rendit tranquille la première campagne d'hiver en 1939-1940 et évita la deuxième : que demander de mieux ? Bref, il va falloir encore distiller!

La distribution du courrier vient de me couper dans mon élan. D'abord je n'ai rien puis on m'apporte ta carte de jeudi. Elle n'a que quelques lignes. C'est bien peu. L'absence de toute lettre à un courrier signifie soixante-douze heures d'isolement aussi faisons notre possible pour que le courrier soit copieux. Je t'embrasse très fort.

### **Lundi 5 août**

La fêlure morale est bien longue et difficile à guérir. Qu'en aurait-il été, ma Belle, si j'avais eu de telles fêlures amoureuses ? Cette lettre restera toute entière hors de tes yeux car, à nouveau, je vais très mal. La compagnie me reste à peu près insupportable. Malgré ma bonne volonté, je n'arrive même pas à répondre à ceux qui me parlent. Je suis dans un état d'émotion constante, avec toujours des larmes prêtes à jaillir. Il y a en moi un grand fond de sauvagerie.

Par moment, je suis assailli de sombres pressentiments comme je n'en ai jamais eu depuis le commencement de la persécution dont nous sommes victimes. J'ai presque honte d'écrire ce qui va suivre, tellement j'ai conscience que ce pessimisme touche à la lâcheté or ma vie est le contraire de celle d'un lâche. La force de caractère, le courage dont il m'est arrivé quelque fois de donner la preuve, je ne les obtenais que par un gros effort de volonté et à coups de nerfs. Aujourd'hui, ma volonté et mes nerfs m'ont abandonné. Par moment, la crainte me gagne de ne jamais me retrouver libre avec toi, de finir ma vie ici ou ailleurs sans de nouveau avoir eu le bonheur de prendre ton bras sous le mien, et d'aller ainsi sans entraves, sur les chemins ou à travers champs à Samazan, dans les rues de Boulogne, de Bordeaux ou de toute autre ville.

Il est possible qu'un jour nous riions ensemble de ces lignes mais au moment où je les écris, elles résument si bien l'état de mon âme que je dois les transcrire parmi ces notes où depuis le début de septembre 1939, j'ai reproduit l'essentiel de mes actes et de mes pensées. J'ai dit sans en rien exagérer mes heures de confiance, de foi, les heures où j'étais supérieur à moi-même. Pourquoi cacher mes heures de défaillance ? Je ne voudrais pourtant pas laisser croire que mon désarroi est causé par des préoccupations égoïstes. Ce qui m'a brisé, ce qui m'empêche de redevenir moi-même et me conduit au désespoir, c'est de ne plus avoir de perspectives.

Pour mon passé rien de changé. Je continue de penser qu'il fut ce qu'il devait être. J'ai lutté contre la Paix de Versailles, ses clauses territoriales, financières, militaires. Même après le "tournant" de la philosophie du PC et sa violente prise de position contre l'Allemagne, je me suis toujours prononcé contre la "croisade idéologique" préconisée par certains. J'ai toujours dit qu'une politique qui se bornerait à dire «non» dans tous les cas aux revendications allemandes serait une politique de catastrophe. La seule chose inadmissible était la méthode de violence employée par Hitler. Il fallait faire à l'Allemagne dans le monde, la place correspondant à son importance et à ses besoins. Puis, lorsque la guerre a éclaté je me suis mis sans réserve au service du gouvernement français.

En politique intérieure, ni moi, ni aucun des miens n'ont jamais tiré le moindre bénéfice de ma situation parlementaire. J'ai le droit de dire que j'ai servi de toutes mes forces le peuple et le pays de France. Dans mon passé je ne trouve en somme que des motifs d'être fier aussi bien de moi que de toi ma Bien Chère Belle, qui as toujours supporté avec courage les tristesses de la vie et les événements.

Existe-t-il encore un mouvement communiste ? Une *Internationale Communiste* ? Le national socialisme est-il comme nous l'avons répété pendant des années, une nouvelle forme du capitalisme ? Ou bien un système révolutionnaire s'apparentant, en dépit des formules, au bolchevisme ? Le capitalisme "libéral" étant désormais enterré, quelle est la force politique et économique qui permettra à ce qui va rester de la France et du peuple de France de revivre et avancer ? De tenir leur place dans la grande tâche de collaboration humaine (j'insiste sur l'adjectif humaine qui discrédite l'autre, collaboration) qui commencera bien un jour ? Je suis incapable de répondre et tous les hommes qui sont ici sont dans la même incapacité. J'en ai à chaque instant le témoignage. Je ne vois rien. Je ne sais rien. Partout du brouillard, du noir ! Je ne me sens plus un homme. Je suis aveugle, désespéré, comme une chose. De là vient mon désespoir.

Où es-tu actuellement ? A Luchon ? A Bordeaux ? Voilà les seules questions auxquelles je me raccroche. Je t'embrasse très fort.

### **Mardi 6 août**

Je viens de relire les lignes écrites le 5 qu'heureusement tu ne peux lire. Quel pessimisme sur mon sort personnel ! Aujourd'hui ça va mieux. Nous jouons aux boules Philippot assure la direction du concours avec le sérieux que tu lui connais. Garcia fait équipe avec Bécard et en face Brun joue avec Dadot. Ce jeu, est-ce une très bonne chose ?

Même en Centre de surveillance, chaque jour apporte ses humeurs et ses lettres 4 jours sur 7 puisque le bateau ne traverse plus que le lundi, mercredi, vendredi et samedi. Ne soit donc pas déçu

quand tu ne reçois rien ! D'autres causes peuvent produire bien des effets et surtout celles qui tournent autour du sort qui nous attend. Cette attente sans perspective devient de plus en plus pénible. Je vais à nouveau demander de bénéficier de la mise en liberté décidée par les juges le 3 avril. Avec l'un de tes frères et par l'intermédiaire de la mairie de Bordeaux, ne pourrais-tu pas voir le nouveau ministre ? Je ne suis pas sûr qu'Adrien Marquet pour qui je n'ai jamais eu grande estime en tant que maire de Bordeaux, sache la situation qui nous est faite. Dans les bagages de Vichy, nos dossiers ont bien dû se perdre même pour un ministre de l'Intérieur. De plus, ma santé ébranlée constitue un motif de plus en faveur de ma libération. Oui, il faut que je fasse à nouveau cette lettre, oui, je ne vais pas me laisser tomber.

Quelle tension d'esprit quand on est privé de liberté ! Armons-nous de patience et que mon esprit continue de trouver dans les livres un dérivatif à mes angoisses. La promenade pourrait aussi jouer ce rôle mais elle se déroule de 11 h 30 à 15 h 30, heure qui ne m'est pas favorable. Cependant si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain : je vais finir par sortir ! En attendant, je continue d'espérer ton départ pour Luchon et je vais repenser intensément à notre dernier séjour en cette ville. Dans le pli de nos souvenirs gisent toujours les meilleurs remèdes à nos déprimés.

Nous laissons *Le Casino*, ses jeux et ses danses, pour les promenades calmes et bienfaites. Les Pyrénées sont presque trop jolies. Dans la vallée on y retrouve toute la vie agricole et trois pas plus haut toute la vie sauvage. Tu te souviens comment étaient les vignes ? Taillées en hautains, elles se nouent aux érables ! Et les vergers de pommiers et de poiriers, et les bordures d'aulnes et de noisetiers, et les prairies... Tout semblait trop vert. Combien de fois avons-nous rêvé à l'ombre des peupliers qui bordent l'allée de la Pique ? Je rêve à nouveau à ces rêves d'alors. A l'instant, je saisis ton sourire comme hier les coquelourdes. Quand on travaille à la campagne, quel dommage, on n'apprend pas à s'arrêter. Les Pyrénées, par leur splendeur, imposent à l'homme de lever la tête un moment et tel est notre destin, relever la tête. Que les révolutionnaires se soient appelés "les montagnards" n'est que justice. Tiens, me reviens en mémoire la tête de cet homme qui nous expliqua que l'Ariège voisine n'avait envoyé à la Convention que des "montagnards" !

Au cours de nos promenades, nous montions vers la forêt de Superbagnères et là, en quête de toutes les verdures, tes connaissances dans le domaine des arbres me permettaient de mieux discerner les hêtres des bouleaux que je connaissais sans les connaître. Tout en montant vers la forêt, la vallée en bas nous semblait devenir un jouet ! Elle se cachait d'ailleurs très bien cette vallée qui ne surgissait qu'en arrivant à l'esplanade de la Chaumière ou mieux à la Fontaine de l'Amour. Est-ce le vrai nom du lieu ? Comme je me calme à repenser à tout ça ! Nous n'avions pas à attendre le sort ! Nulle nostalgie en mon cœur, juste le plaisir de goûter une nouvelle fois à un plaisir, en se disant qu'il ne peut que revenir, surtout si toi, ma Belle, tu es déjà à Luchon pour continuer d'en apprivoiser les lieux. Un paysage, c'est comme un animal, il faut aussi l'apprivoiser ! La Fontaine de l'Amour, endroit idéal pour écouter la rumeur du monde !

A l'instant, comme hier, j'entendais les flonflons de l'orchestre qui, atténués, montaient jusqu'à nous, j'écoute de fictifs pianos de louages d'où sortent les airs à la mode. Hier, il fallait redescendre et finir la promenade parce que l'actif que je suis, celui qui ne peut s'arrêter, avait besoin de revoir la vie, la rue, la ville d'eaux. Les curistes volontaires se soignent surtout en se mettant à l'écoute d'eux-mêmes, or ici, en cette île de mon malheur, je maudis la cure imposée car contrairement à d'autres je ne peux détourner ce séjour en prison vers la construction d'une œuvre gigantesque. A Luchon, notre cure fonctionnait à l'inverse, elle nous sortait des murs. Il me fallait ce séjour en l'île d'Yeu pour vérifier que la mer m'était aussi mauvaise, que la montagne m'est favorable.

Pour achever ce détour, je nous revois le long de la route de Montauban à Saint-Mamet où, après les richesses de la forêt, je pouvais refaire un inventaire agricole : là, il y avait eu le blé et là le seigle, plus loin restait encore debout le maïs qui commençait à blondir etc. Mais que de peines derrière cette agriculture. La montagne ne donne rien sans mal, sans le terrible effort des hommes et à voir les masures, à voir les femmes couvertes de leurs foulards, à voir les mendiants qui font l'aumône, on devinait qu'on ne devient pas vieux en ces vallées ! Nous nous disions : la beauté de la montagne ne serait-elle qu'une illusion ? (complète ou incomplète ?). Nos conversations s'enrichissaient du chant d'un oiseau... du chant d'un amour. Je t'embrasse très fort.

#### **Jeudi 8 août**

Deux évasions hier. Pendant que, par la pensée, je quittais les murs du Fort, d'autres le faisaient par les Evasions du désespoir complet car l'île nous est hostile. Evasions qui portent mal leur nom puisque derrière nos murs on trouve encore des murs. Evasions qui sont une auto-condamnation c'est-à-dire la pire peine que l'on puisse s'infliger quand on se sait profondément innocent. Je pourrais moi aussi tenter de me soustraire à mes gardiens et peut-être arriverais-je même, dans le meilleur des cas, à te rejoindre. Pour quelle vie ? Pour t'obliger à plonger toi aussi

dans la clandestinité ? Pour le moment, je préfère encore passer une heure avec toi par le moyen de cette lettre.

Donc, faute de pouvoir me complaire dans une illusion quelconque, je continue de subir la vie d'ici et je viens d'en prendre le meilleur : une promenade. Depuis ma maladie, c'est-à-dire depuis quatre semaines, je n'étais pas sorti. Malgré l'océan que j'abhorre de plus en plus, cette promenade s'apparentait à une grande fête. Or, au bout d'un moment de marche, j'ai retrouvé le mal au point gauche et j'ai dû m'arrêter une heure. Après avoir exposé au soleil mon flanc malade, j'ai pu redémarrer avec tout de même dans le cœur, un pincement de tristesse supplémentaire : l'expérience de la mer demeure profondément négative pour moi. Vais-je attribuer des pouvoirs particuliers au soleil ?

A Samazan, ma mère doit sans doute savoir que les relations sont coupées entre les deux zones. Elle doit comprendre que si je ne lui envoie rien, ce n'est faute de penser à elle. La vie du village reste le meilleur repère pour fixer mes souvenirs. Je crois que nous étions allés à Nantes juste la semaine après la "boto" de Samazan et je me rappelle le petit chien en dressage dont nous avons assisté au martyr.

Et la pauvre Jacqueline victime de la brutalité masculine. C'est un martyr plus sérieux et je ne peux dire ma rage quand j'ai appris cette nouvelle.

Puisque, ma Belle, tu ne cesses de me demander des informations sur ma vie concrète sache que j'ai été de « vaisselle » aujourd'hui et qu'en conséquence, à mon retour, tu pourras aussi m'imposer cette corvée que je t'ai trop laissée assumer.

Sur les remparts j'ai un peu parlé avec Béchard.

Tout en écrivant, j'ai l'oreille aux bruits qui courent autour de moi (souvent involontairement puisque tu sais mon appétit de solitude) et j'apprends ainsi la chose la plus affreuse qui puisse boucher définitivement ma vie : le courrier risque d'être interdit. Tu en sauras davantage dans ma lettre de demain. Ce coup dur intervient au moment où je note une amélioration du côté santé. Cependant ne désespérons pas : une solution favorable mettra un terme à nos épreuves immédiates.

Sans vouloir alimenter tes lettres de réponses scientifiques, je retrouve cette question ancienne sur laquelle tu pourrais m'écrire un mot : comment se fait-il que l'image se formant renversée sur la rétine, nous la voyions droite ? Par ailleurs, je lis cette vision ancienne du paysan sur laquelle tu n'as rien à m'apprendre : « Les pieds dans l'herbe, sous ses châtaigniers ou ses pommiers, l'homme de l'effort et de la peine est devenu aussi l'homme de la confiance. Et c'est parce que roule dans son sang, cette confiance et ce goût de l'effort qu'il est vraiment l'enfant de la mère bonne et sûre, un fils de la terre ». Henri Pourrat, qui en est l'auteur dans *Le Figaro*, n'inventera pas le fil à couper le beurre !

Sur le temps mis par les lettres, j'observe que tout rentre dans l'ordre du moins dans la zone occupée, ce qui est le paradoxe. Les nouvelles vont de Bordeaux à Pierre-Levée et vice-versa en 48 heures comme me le confirment tes lettres de dimanche et lundi. Je t'embrasse très fort.

### **Vendredi 9 août**

Pour répliquer aux évasions, nos gardiens ont décidé : appel tous les matins. Nous y avions droit à notre arrivée et ce n'est pas un problème, mais ils y ajoutent la suppression des visites et du courrier ! Va-on devoir payer pour les autres ? J'y suis habitué mais tout de même supprimer courrier ! Qu'est-ce que l'inhumanité ? Nous sommes des épaves sur lesquelles se joue le malheur.

Je vais devoir, plus encore que ces derniers jours, m'écrire à moi-même et cet exercice n'a jamais eu tendance à me soigner. Quand je poste la lettre que je te destine même si je ne peux y confier tout ce qui passe par ma conscience, j'ai la sensation d'accomplir une action, tu entends, une ACTION. Une action, ça veut dire qu'on ne tourne pas en rond, qu'on attend une réponse. Sans le courrier, je vais devoir ronger mon frein, je vais devoir me torturer. Que le monde soit beau ou pas, je ne le connais qu'avec les autres. Je me moque des esthètes qui méprisent la photo de famille, au profit la petite famille des photographes artistes qui fait tourner la photo sur elle-même. Ils s'extasient sur la beauté d'une lumière qui n'éclaire ou n'assombrit plus rien. La lumière, les sensations, l'imaginaire et la raison deviennent hors contexte. Cet esthète aime la photo car elle présente deux avantages : elle ne nécessite pas un grand travail au moment de la prise de vue, même quand elle est composée, par contre on peut se raconter toutes les histoires que l'on veut au moment de la remettre dans un contexte. Rien dans la production, et tout dans la consommation ! Cette photo matérialise le rêve de demain. J'aurais aimé être un esthète capable de t'écrire de belles lettres car je suis dans le camp du beau mais je sens que rien ne m'a préparé à concilier action et observation. Rien ne m'a préparé à mettre du talent dans la photo de famille. A écrire par exemple : « L'obscurité de la casemate me recouvrait comme le couvercle d'un cercueil » et je ne t'ai jamais parlé des « chouettes aux molles ailes déchiquetées ».

A l'inverse, je n'ai cessé de payer pour les autres. Pour les provocateurs, les inconscients, les démagogues, les aventuriers, les malhonnêtes, les cravatés, les fainéants, les tricheurs et les salauds. J'ai du mal à écrire ce dernier mot qui condamne trop un homme. Je ne cesse d'espérer en la trace d'humanité qui doit se cacher quelque part en chaque âme. Quelle gloire à jouer les martyrs ? Et les martyrs sont-ils les premiers héros ?

J'ai peur ma Belle, de me poser des questions inutiles. Pour cette dernière lettre jusqu'à une date inconnue, je n'ai écrit que les quatre lignes de mon inquiétude. Tout développement me semble inutile. L'épave c'est l'inaction et la référence à la mer ne me paraît pas accidentelle. Quand vais-je reconstruire ma "jardinière" popu rouler avec mon cheval sur les routes de Gascogne et qui vaudra toujours mieux qu'un bateau ou une calèche ? Si je reste incapable d'en préciser la date, je peux affirmer que seul, je n'y arriverai jamais. Avenir, va te faire foutre ! Je t'embrasse très fort malgré l'opposition de mes Obtus de géôliers.

### Mardi 13 août

Dans un moment de défaillance, j'ai peur qu'à nouveau ma force nerveuse m'abandonne. La peur appelle la peur comme le sucre appelle le sucre. Trop souvent l'amour appelle la haine. La peur la plus terrible commence quand on a peur de soi-même. En conséquence, on tente d'invoquer des causes extérieures. Peut-être le climat marin m'a-t-il été défavorable ? Jamais je n'aurais imaginé vomir la mer comme maintenant. Pourquoi tant d'hommes se sont-ils extasiés devant elle ? Je ne comprends en la matière que les pêcheurs et surtout pas les poètes malgré une exception **Le pays de la neige** cher à Alfred de Vigny et il écrit aussi : « Poésie ! ô trésor ! parle de la pensée ! / Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer, / Ne sauraient empêcher ta robe nuancée / D'amasser les couleurs qui doivent te former ». Oui, les tumultes de la mer sont un obstacle à la vie pleine et démocratique. Si Athènes a été malade de son port ce n'est pas pour rien. Je ne choisis pas Sparte en repréailles mais je reconnais toujours avec Vigny : « L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle, / Et que pour le scrutin on quitte le labour ». Jusqu'à présent, la démocratie, le vote, le débat arrêtent le travail sacré de l'homme. Il faut trouver une démocratie où le paysan n'ait pas à dételier les bœufs car elle sera le fruit du travail et non celui du loisir. La mer sera toujours le loisir, l'appel au désordre. La montagne sera toujours le courage, l'appel à l'humain. Tu vois, ma Belle, j'ose chercher de grands prétextes à ma défaillance, de grands prétextes qui ne peuvent masquer ma honte actuelle.

Sais-tu qu'en fait de poètes, j'en arrive à lire des absurdités du genre : **Le chevalier dans les étoiles**. Je suis là, assis, avec dans les mains, des livres dont je sais qu'ils ne valent rien ! Je tente de les lire ! Il faut le faire ! Il faut le croire ! Je te l'avoue avec tristesse, ma bien chère Belle, j'ai honte de moi, de plus en plus honte de moi. Jusqu'où ? Jusqu'à quand ? Je n'écris cette honte qu'à moi-même pour ne pas ajouter de l'huile sur le feu de nos déboires mais je ne peux m'empêcher de la marquer en lettres claires sur le fond de ma conscience.

Dans le Fort, les informations les plus diverses circulent. On nous promène en nous laissant sur place. Notre proche départ pour la zone non occupée nous est toujours annoncé comme éminent. Je ne cherche plus ni à y croire ni à douter. Je capte l'infamale valse des fausses nouvelles comme si je n'étais pas dans la danse. J'ai décidé de suivre passivement, pour devenir le poids mort qui entraverait même une marche en colonne. Alors une valse... Je me sens un poids mort.

J'écoute dans la chambre les discussions qui m'enfoncent encore et encore dans le puits sans fin de la douleur. A les entendre, les Allemands seraient de petits saints qui ne cherchent qu'à nous sortir de l'horreur dans laquelle le gouvernement français a osé nous plonger. Qu'ils réfléchissent ! Qu'ils cessent de penser à eux ! Nous ne pouvons être vraiment libérés - et j'insiste sur le mot vraiment - que par le gouvernement français. Si les Allemands liquident le camp, pour aussi agréable que soit notre libération elle pourrait toujours être remise en cause par le gouvernement français car illégale, ou par les Allemands eux-mêmes, un coup de tête pouvant inverser un coup de tête. Je sens bien que je n'arrive pas à admettre le monde dans lequel vient de nous plonger la défaite de la France : un monde sans loi. Je suis perdu si je suis illégal, si je ne suis pas l'égal de l'autre. Ma vie, mon combat ont toujours été de suivre la loi pour changer la loi. Ayant lutté contre les lois injustes, je suis passé devant les tribunaux pour atteinte à l'ordre public. Mais tout se passait dans l'ordre démocratique qui consiste au bout du compte à accepter la défaite, les victorieux acceptant de ne pas détruire leurs adversaires. J'ai accepté la mise hors-la-loi du Parti Communiste décidée par un gouvernement légal qui, aux élections suivantes ne pourra pas empêcher des électeurs d'assurer le retour des bannis. Maintenant, la loi seule est bannie ! Je me sens absent.

Chaque fois que je le peux je demande au capitaine ce qui va nous arriver. Il me parle de libérations individuelles. Nous verrons. Je t'embrasse très fort.

## Dimanche 18 août

Depuis hier soir, avec quelques-uns de mes amis nous sommes de retour à la prison de la Santé. La boucle est bouclée ! Par quel mystère ? Par quel chemin ? Jusqu'à quand ? L'avenir restant pour nous impénétrable, je trace ces dernières lignes comme pour boucler le temps de l'immobilité. Immobilité ? Quelle grossièreté ce mot qui désigne l'effondrement de notre pays !

Nous sommes partis de la Pierre-Levée le 16 août à 12 h. Le jour de mon anniversaire. Le jour de mes 53 ans. Quelle ironie, l'histoire ! Un voyage en cadeau d'anniversaire, un nouveau voyage et quel cadeau ! J'ai réussi à attraper au vol un numéro de *La Dépêche* où on évoquait les « romanis » : « Peut-on souhaiter que dans cette besogne d'épuration nécessaire, on n'oublie pas les romanichels dont nos régions sont saturées. Il y a dans nos rues, trop de gitans qui tentent de berner trop de gens avec leurs histoires de lignes de la main et de bonne aventure, trop de gosses de nomades qui ne vivent que de mendicité héréditaire et pratiquée comme un véritable rite ethnique. Dans un moment, où il n'est question que de remettre la France au travail, plus aucun parasite ne doit être toléré ». Si j'ai bien compris, les parasites, il faut les écraser comme les mouches ? Pour mon malheur, à la Santé, où je me retrouve, je me vois comme un parasite ; un parasite au point de départ de l'innommable justice. Et dans un cadre fou, fou comme le monde dans lequel il nous reste à vivre. Jusqu'à quand, jusqu'à quel anniversaire ? Ne demande pas la réponse, ma Bien Chère Belle, à la diseuse de bonne aventure, je n'en suis pas là...

Au départ de Fromentine, il était 15 h 45. L'attente fut longue sur le quai, nos bagages devant être transportés sur de petits chariots vers les cars. Alors, que faire ? Observer les nombreux soldats allemands en costume de bain, des jeunes soldats là tout près, fiers de montrer la force tranquille qui émane d'eux. Tu connais mon dégoût pour les soldats, alors là, devant des soldats allemands... et nous, piètres, défaits, avec des béquilles, des maladies, nous qui sommes d'un autre monde. Déjà. Puis nous sommes partis. J'ai revu les châtaigniers, les chênes, les prés et les vaches. Nous étions en train et c'est bien connu les vaches aiment regarder passer les trains. Mon moral oxygéné me demande : comment se monte et se démonte le ressort qui nous habite ? Voici La Roche-sur-Yon. Déjà. La nuit n'enjolive pas nos supputations : à en croire la lune nous pensons rouler vers Bordeaux. Vers la zone non occupée ? Mes yeux me font mal, ils scrutent le temps, l'histoire et se perdent en conjectures. Je louche ? Malgré le léger brouillard et la faible lune, j'ai revu les forêts, les vallons et pleins d'horizons de joies. D'une minute à l'autre, je passe par mille états émotifs. Poitiers. Un Allemand demande à voir Racamond et Dupont. Toutes les hypothèses possibles traversent les secondes. Finalement les six députés, les deux syndicaux et trois conseillers généraux sont invités à prendre leurs bagages et à descendre. Nous voici au poste allemand. Mes yeux me font mal, ils scrutent le temps, l'histoire et se perdent en conjectures. Je respire. Tu comprendras ce que tu voudras ma Belle : l'accueil fut parfait, avec thé s'il vous plait, et tout le nécessaire pour faire une toilette sérieuse. A la toilette, j'y tiens depuis tellement de temps ! La liberté devient aussitôt une douce sensation qui pénètre par l'eau de la douche chaude. Avec des Allemands à deux pas ! Tu comprendras ce que tu voudras ma Belle, mais je me sentais partir vers toi comme jamais.

Voici Paris puisque finalement là est notre destination capitale. J'ai admiré les champs, les légumes, les fruits et maintenant à Paris, j'attends mon sort plein de confiance. L'heure reste aux chocs. Lundi, un interrogatoire doit préluder à notre libération. D'ici lundi aucun hôtel ne peut nous accueillir. En conséquence les Allemands ont choisi la Santé comme lieu de repli. En voyant nos têtes, suite à l'annonce de la nouvelle, l'Allemand ajouta cette question : « Alors, mauvais la Santé ? ». Tant pis ! ils nous envoient vers la Santé où le personnel ne sait que faire de nous. Nous ne savons que faire de la vie, en conséquence... j'ai lu. Un livre de circonstance. Pour preuve cette dédicace : « vous êtes, vous serez toujours de ceux que le malheur immérité émeut d'un attrait irrésistible ». Son titre : **Le Roi de Rome**. Le malheur du fils de Napoléon, le duc de Reichstadt est conté de main de maître. J'y ai retrouvé des phrases si vraies : « Quand les mains besognent, la pensée est plus calme » ou « A quoi bon parler quand l'action ne peut suivre la parole ? ». Le jeune homme meurt à 32 ans : comment ne pas croire que sa maladie fut provoquée par la claire conscience de son malheur. L'auteur fait dire au maréchal Marmont s'adressant au Roi de Rome : « Notre malheureuse France est devenue la proie des intrigants et des bavards. La renommée n'est plus, comme du temps de votre père, au plus intelligent ou au plus brave ; elle est au plus riche : marchand de parole ou marchand d'écus, c'est lui qui règne. Qu'iriez-vous faire, vous le fils de Napoléon, vous le jeune homme au cœur pur, dans cette caverne de voleurs ? ». A la réponse du duc : « Ne désespérons pas de la France, maréchal... », Marmont précise : « Ce qui fait la force d'un parti, ce ne sont pas les idées seulement, ce sont les hommes... Ces hommes, où sont-ils, chez les bonapartistes ? ». Je suis tenté de penser que nous sommes revenus au lendemain de 1815 et je demande : « Ces hommes, où sont-ils chez les communistes ? ». Hitler peut ramener les cendres du Roi de Rome aux Invalides, notre pays ne mérite pas mieux. A la fin du livre, le Napoléon raté, déclare : « L'isolement, l'inaction m'ont tué. J'ai trop réfléchi ». Moi, pour me convaincre que je

venais de passer une des plus belles journées de ma vie, j'ai décidé de cesser de broyer du noir ; voilà ma bien chère Belle, ma note optimiste finale. Il le fallait... il le fallait... Je t'embrasse très fort.

#### **La vie de Renaud Jean en 10 dates**

16 août 1887 : Naissance à Samazan, Lot-et-Garonne

Mai 1904 : Jean Jean (le père de Renaud) est élu conseiller municipal radical de Samazan.

2 août 1914 : Début de la rédaction de carnets sur le front

8 septembre 1914 : Renaud Jean est blessé à la cuisse.

30 mars 1915 : Mariage avec Isabelle Mendès son infirmière.

19 décembre 1920 : Elu député communiste du Lot-et-Garonne dans une élection partielle (réélu jusqu'en 39 sauf pour la période 1928-1932)

8 octobre 1939 : Arrestation

11 juin 1941 : Libération

29 décembre 1958 : décès de sa femme

31 mai 1961 : décès de Renaud Jean qui, après la guerre, n'avait pu retrouver ses mandats nationaux sur ordre du PCF, tout en gardant ceux de maire de Samazan et conseiller général du Mas d'Agenais. Il resta membre du PCF jusqu'à sa mort et syndicaliste agricole.

Ses «papiers» furent confiées aux archives départementales avec un délai de trente ans après la mort de l'auteur, avant toute consultation publique.

#### **Notes sur des compagnons de Renaud Jean :**

##### **Jean Philippot dit Robert :**

Né le 13 mars 1889 à Castets-en-Dorthe (Gironde) est mort le 21 février 1945 à Auschwitz. Ce compagnon de Renaud Jean est resté sur le front pendant toute la première guerre mondiale et sa vie aura été celle d'un lutteur constant. Facteur.

##### **Daniel Renoult :**

Né le 18 décembre 1880 à Paris et mort le 17 juillet à Montreuil au poste de maire de la ville. Correcteur d'imprimerie puis journaliste.

##### **Edouard Finck :**

Né le 28 mars 1891 à Paris et décédé le 1<sup>er</sup> mai 1979 à Bobigny. Sa dernière responsabilité le conduisit au poste de secrétaire général de la Fédération de la Chimie (1936-1939).

##### **Julien Racamond :**

Né le 29 mai 1885 à Dijon et décédé le 30 janvier 1966 à Paris. Ouvrier agricole puis boulanger. Syndicaliste il accède au secrétariat de la CGT de 1936 à 1939 et de 1943 à 1953.

##### **Auguste Béchard :**

Né le 16 octobre 1883 à Anduze et mort à Lédignan le 22 août 1965. Cultivateur-vigneron il ne retrouvera pas de responsabilité après la guerre.

##### **Fernand Dadot dit Pierre**

Né le 20 mai 1892 à Bully, Loire et mort le 10 avril 1959 à Rueil-Malmaison. Militant syndical il accéda au poste de secrétaire de la Fédération des travailleurs de l'Etat.

##### **Julien Raynaud dit Henri**

Né le 25 novembre 1890 à Toulouse il est mort le 1<sup>er</sup> octobre 1970 à Savigny-sur-Orge. Il eut son bac sciences – lettres -mathématiques mais son activité syndicale ne lui permit d'obtenir qu'un poste de commis des P.T.T. Il restera membre du comité central du PCF jusqu'en 1959.

##### **Louis Prot**

Né le 28 janvier 1889 à Tonnerre dans l'Yonne il est mort le 19 octobre 1972 à Longueau, Somme. Il était cheminot.

##### **Abraham Galpérine dit Georges**

Né le 10 décembre 1888 à Mostovoïe, province d'Odessa et mort le 1<sup>er</sup> janvier 1946. Il deviendra docteur en médecine après avoir beaucoup voyagé à travers le monde.

##### **Félix Brun**

Né le 18 décembre 1896 à Salindres, Gard, et mort le 24 octobre 1964 à Paris. Ouvrier métallurgiste, député de Lyon

##### **Jean Duclos**

Né en 1895 à Louey dans les Hautes Pyrénées, c'est là qu'il décède en 1957. Frère de Jacques Duclos, député.

#### **Sources . Manuscrits**

Consultées aux archives départementales du Lot-et-Garonne

46 J 13 Lettres à sa femme ; 46 J 14 Carnets surtout écrits à Pierre-Levée

### **Journaux**

*Le Travailleur du Lot-et-Garonne* (collection malheureusement incomplète)

*La Petite Gironde ; La Dépêche de Toulouse*

### **Livres**

**Baumont Stéphane**, Renaud Jean : genèse d'une pensée et d'un engagement, Université de Poitiers 1985

**Clémens Jacques**, "La drôle de prison" de Renaud Jean (congrès d'études régionales)

**Delpont Hubert**, 1920 Renaud Jean, Agen 1990

**Tournayre Viviane et Gleize Joëlle**, Renaud Jean et le syndicalisme de classe à la campagne, Mémoire de maîtrise, Université de Paris I, 1974

**Wright Gordon**, La révolution rurale en France, Editions de l'Epi, 1967

**Viviane Couderc**, Les ventes saisies.

**Gérard Belloin**, Renaud Jean, le tribun des paysans, Editions de l'Atelier, 1993.

**Max Lagarrigue**, Renaud Jean, carnets d'un paysan député communiste, atlantica, 2001

**Aladar Kuncz**, Le monastère noir, L'étrave, 1999 (ce livre offre le témoignage de l'auteur interné à l'île d'Yeu en 1917-1918)